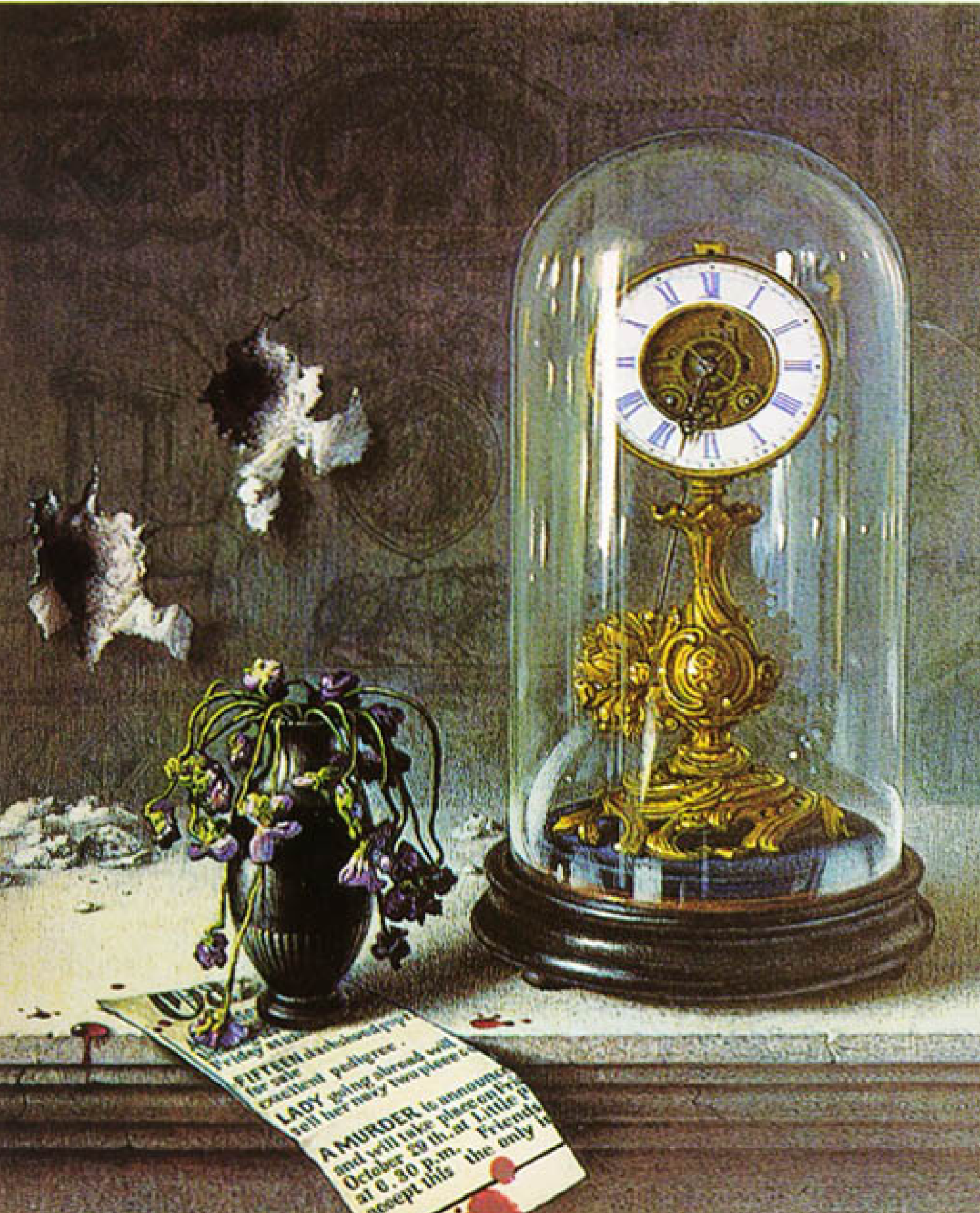


AGATHA CHRISTIE

un meurtre sera commis le...



Agatha Christie

Un meurtre sera commis le...

(A murder is announced)

Traduit de l'anglais par MICHEL LE HOUBIE



LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

CHAPITRE PREMIER

UN MEURTRE EST ANNONCÉ

1

Entre sept heures trente et huit heures trente, tous les matins, sauf le dimanche, Johnnie Butt faisait, sur sa bicyclette, le tour du village de Chipping Cleghorn. Sifflant furieusement entre ses dents, il mettait pied à terre devant chaque maison, pour glisser dans la boîte aux lettres les journaux commandés par ceux qui l'occupaient à Mr. Totman, le dépositaire de High Street. C'est ainsi qu'il laissait le *Times* et le *Daily Graphic* chez le colonel Easterbrook, le *Times* et le *Daily Worker* chez Mrs. Swettenham, chez miss Hinchliffe et miss Murgatroyd, le *Daily Telegraph* et le *News Chronicle*, et chez miss Blacklock, le *Telegraph*, le *Times* et le *Daily Mail*.

Dans toutes ces maisons, et en fait, presque dans toutes celles de Chipping Cleghorn, il déposait tous les vendredis un exemplaire de la *North Benham and Chipping Cleghorn Gazette*, que tout le monde, dans la localité, appelait simplement la *Gazette*.

De sorte que, le vendredi matin, après avoir jeté un rapide coup d'œil sur les titres des quotidiens, la plupart des habitants de Chipping Cleghorn s'empressaient d'ouvrir la *Gazette* pour se plonger dans les nouvelles locales. Après avoir parcouru des yeux la *Petite Correspondance*, neuf sur dix des lecteurs attaquaient la rubrique *Avis personnels*, qui groupait pêle-mêle des offres d'objets à vendre ou à louer, des demandes sans espoir de gens en quête de domestiques, d'innombrables communiqués concernant des chiens, des annonces relatives à du matériel de jardinage, et toute sorte de choses de nature fort intéressante

pour ceux qui formaient la petite communauté de Chipping Cleghorn.

Ce vendredi 29 octobre ne fit pas exception à la règle.

2

Mrs. Swettenham, repoussant les jolies petites boucles grises qui lui tombaient sur le front, ouvrit le *Times*, jeta un regard désabusé sur la page qu'elle tenait de la main gauche, parcourut de l'œil la rubrique de l'état civil, puis, son devoir rempli, mit le *Times* de côté pour se précipiter avidement sur la *Chipping Cleghorn Gazette*.

Quand son fils, Edmund, entra dans la pièce, un instant plus tard, elle s'absorbait déjà dans la rubrique des *Avis personnels*.

— Bonjour, mon chéri, dit-elle. Les Smedley vendent leur Daimler... Elle est de 1935... C'est déjà bien vieux !

Edmund répondit par un grognement, se versa une tasse de café, mit deux filets de harengs dans son assiette, puis s'assit à table et déplia le *Daily Worker*, qu'il appuya sur le porte-rôties.

Mrs. Swettenham lut tout haut :

— *Mâtins, beaux chiots...* Je ne sais vraiment pas comment les gens s'y prennent pour nourrir de gros chiens, à l'heure qu'il est... Selina Lawrence met encore une annonce pour demander une cuisinière. J'aurais pu lui dire que, par le temps qui court, faire passer une annonce, c'est perdre son temps. Elle ne donne pas son adresse, mais seulement un numéro de boîte postale. *Bergers allemands...* Je n'ai jamais aimé les bergers, non pas parce qu'ils sont *allemands*, nous n'en sommes plus à ça, simplement parce qu'ils ne me plaisent pas. Vous désirez, madame Finch ?

La porte s'était ouverte pour laisser passer le buste et la tête d'une femme à l'aspect rébarbatif, qui portait un vieux béret de velours.

— Bonjour, m'dame ! Je peux débarrasser ?

— Pas encore ! Nous n'avons pas fini.

Mrs. Finch jeta un regard sur Edmund et son journal, renifla et se retira.

— C'est tout juste si j'ai commencé ! protesta Edmund.

— J'aimerais tellement que tu ne lises pas cet horrible journal ! Mrs. Finch n'aime pas ça *du tout* !

— Je ne vois pas en quoi mes opinions politiques concernent Mrs. Finch !

— Si encore tu étais un ouvrier ! Mais tu ne travailles pas !

Edmund réagit avec indignation.

— C'est parfaitement inexact ! J'écris un livre.

— Je parle d'un véritable travail... Quant à Mrs. Finch, nous ne pouvons pas nous moquer de ce qu'elle pense ! Qu'elle nous prenne en grippe et qu'elle ne vienne plus, qui aurions-nous pour la remplacer ?

Edmund ricana :

— Mets une annonce dans la *Gazette* !

— Je viens de te dire que ça ne servirait à rien !...

Mrs. Swettenham reprit sa lecture.

— *Occasion, une tondeuse à moteur pour gazon... Je me demande bien... Mon Dieu ! quel prix ! Un cocker... Tu te souviens de notre chère Sussie, Edmund ? Cette bête-là avait véritablement quelque chose d'humain. Tout ce qu'on lui disait, elle le comprenait. Chérie, il ne s'agit que d'un horrible malentendu. Je t'adore. Vendredi, comme d'habitude. J... Une querelle d'amoureux, sans doute... À moins que ce ne soient des cambrioleurs qui communiquent en langage convenu... Encore des bergers allemands ! Je commence à croire que les gens sont devenus fous, avec ces bergers ! Il y a tout de même d'autres races ! Un mariage est annoncé... Non, un meurtre... Quoi ?... Alors, ça... De ma vie entière... Edmund !... Edmund !... Edmund ! Écoute-moi ça !... Un meurtre est annoncé, qui aura lieu le vendredi 29 octobre, à 6 heures 30 de l'après-midi, à Little Paddocks. Les amis sont priés de tenir compte de cette invitation, qui ne sera pas renouvelée. Drôle d'affaire !*

Edmund avait levé la tête.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Le vendredi 29... C'est aujourd'hui !

— Fais voir !

Edmund prit le journal.

— Mais qu'est-ce que ça signifie ? demanda Mrs. Swettenham, dévorée de curiosité.

Son fils se frottait le nez, d'un air pensif.

— C'est une invitation, j'imagine... Une *murder-party*, quelque chose comme ça...

Mrs. Swettenham n'en paraissait point convaincue.

— C'est une singulière façon de procéder... Une annonce et c'est tout ! Ça ne ressemble guère à Letitia Blacklock, qui m'a toujours fait l'effet d'une personne raisonnable.

— Elle aura subi l'influence de son brillant entourage.

— En tout cas, l'invitation est bien tardive ! C'est pour aujourd'hui ! Crois-tu que nous devons y aller ?

— Juge toi-même ! Les amis sont priés de tenir compte de cette invitation qui ne sera pas renouvelée.

— Je considère qu'il est ridicule de lancer des invitations de façon si stupide.

Le ton était définitif.

— Alors, maman, tu n'as pas à y aller !

— Non.

Il y eut un silence.

— Ces *murder-parties*, Edmund, comment est-ce que ça se passe ?

— Je ne sais pas trop... On épingle sur vous de petits morceaux de papier. Ou plutôt, on les tire au sort, dans un chapeau... Il y a quelqu'un qui est désigné pour le rôle de la victime et quelqu'un qui fait le détective. On éteint les lumières, on te tape sur l'épaule, tu pousses un cri et tu te laisses tomber par terre. Et tu fais le mort !

— Ça doit être très amusant !

— C'est plus probablement ennuyeux au possible ! Je n'irai pas.

— Tu aurais tort, Edmund ! *J'irai et tu viendras avec moi.* C'est décidé !

Mrs. Swettenham avait dit cela d'un ton sans réplique.

— Archie, dit Mrs. Easterbrook à son mari, écoute ça !

Le colonel Easterbrook n'entendait pas : un article du *Times* mettait sa patience à rude épreuve.

— L'ennui avec ces individus, dit-il, c'est qu'il n'y en a pas dans le tas qui soient au courant des choses de l'Inde ! Ils n'y connaissent rien de rien !

— Je sais, chéri, je sais...

— Sinon, ils n'écriraient pas de pareilles âneries !

— Je sais, Archie. Mais écoute-moi !... Un meurtre est annoncé, qui aura lieu le vendredi 29 octobre – c'est-à-dire aujourd'hui – à 6 h 30 de l'après-midi, à Little Paddocks. Les amis sont priés de tenir compte de cette invitation, qui ne sera pas renouvelée.

Mrs. Easterbrook se tut, triomphante. Le colonel posa sur elle un regard indulgent, mais à peine intéressé.

— Une *murder-party*, sans doute.

— Ah ?

— Pas plus ! Note que ce peut être très amusant, quand c'est bien fait. Seulement, il faut que ce soit organisé par quelqu'un qui connaît son affaire.

— Comme toi. Tu as eu assez d'histoires obscures à tirer au clair dans ton district !

Le colonel sourit d'un air modeste et donna un tour supplémentaire à sa moustache.

— C'est exact, Laura ! Sans me vanter, je pourrais, dans ce domaine, donner un conseil ou deux...

— Pour organiser ça, miss Blacklock aurait dû te consulter.

Le colonel ricana.

— Bah ! Elle a ce jeune imbécile chez elle ! C'est probablement une idée à lui. Son neveu ou quelque chose dans ce genre. Drôle d'idée, quand même, d'annoncer ça dans le journal !

— Dans une rubrique que nous aurions fort bien pu ne pas lire ! J'imagine que c'est *effectivement* une invitation... C'est ton avis, Archie ?

— Singulière invitation ! En tout cas, qu'elle ne compte pas *sur moi* ! Prévenu trop tard. Je peux très bien être pris ailleurs...

— Mais tu ne l'es pas, mon chéri.

La voix de Mrs. Easterbrook se faisait douce et persuasive.

— Et songe, Archie, que *tu devrais* vraiment y aller, quand ce ne serait que pour donner un coup de main à cette pauvre miss Blacklock !

Ses yeux bleus ouverts au maximum, Mrs. Easterbrook, inclinant légèrement sa jolie tête couronnée de blond (oxygéné), regardait son époux.

— Bien sûr, dit-il, si c'est comme ça que tu vois les choses...

Important, le colonel donna un tour encore à sa moustache grise. Il accorda à sa charmante petite femme un sourire plein d'indulgence. Elle avait au moins trente ans de moins que lui.

— Bien sûr, répéta-t-il, si c'est comme ça...

— En toute sincérité, j'estime que ton *devoir*, Archie, ne te permet pas de te dérober.

4

La *Chipping Cleghorn Gazette* avait également été déposée aux Boulders, la pittoresque villa – formée de trois petites maisons réunies – où habitaient miss Hinchliffe et miss Murgatroyd.

— Hinch ?

— Qu'y a-t-il, Amy ?

— Où es-tu ?

— Au poulailler.

— Bon.

Traversant alertement la pelouse à l'herbe mouillée, miss Amy Murgatroyd alla rejoindre son amie. Celle-ci, en pantalon de velours et *battledress*, jetait des poignées d'« aliment rationnel » dans une bassine fumante, où achevaient de bouillir des épluchures de pommes de terre et des pieds de chou.

Miss Murgatroyd, qui était grasse et enjouée, était aussi un peu essoufflée.

— Écoute ça ! dit-elle, pantelante. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?... C'est dans la *Gazette*... Un meurtre est annoncé, qui aura lieu le vendredi 29 octobre, à six heures trente de

l'après-midi, à Little Paddocks. Les amis sont priés de tenir compte de cette invitation, qui ne sera pas renouvelée.

Ayant lu, elle attendit le jugement autorisé de son amie.

— Idiot ! déclara miss Hinchliffe.

— Mais qu'est-ce que ça signifie, d'après toi ?

— Qu'il y aura à boire de toute façon.

— Tu crois que c'est une invitation ?

— Nous le verrons sur place... Un mauvais xérès, selon toutes probabilités.

— Tu ne trouves pas que c'est une drôle de façon d'inviter les gens ?

Amy Murgatroyd pensait de nouveau à cet avis de la *Gazette*, qui la tracassait. Mais son amie, moins impressionnable et peu faite pour suivre plusieurs idées à la fois, ne songeait plus qu'à sa basse-cour. Il eût d'ailleurs fallu, pour l'abattre, autre chose que quelques lignes imprimées dans un journal. Piétinant dans la boue, elle chassa une poule blanche et s'écria :

— Ah ! parlez-moi des canards ! Ils vous donnent bien moins de soucis !

5

— Formidable ! s'écria Mrs. Harmon. Il va y avoir un assassinat chez miss Blacklock !

Le Révérend Julian Harmon, assis à la table en face de son épouse, leva la tête, un peu surpris.

— Un assassinat ?... Quand ?

— Cet après-midi... Enfin, ce soir, à six heures et demie... Ce n'est pas de chance ! C'est l'heure où tu fais le catéchisme ! Quel dommage, chéri ! Toi, qui aimes tant les histoires de meurtre !

— Vraiment, Bunch, je ne sais pas de quoi tu parles !

Mrs. Harmon – qui se prénomrait Diana, mais qui était si rondelette qu'on l'avait bien vite appelée Bunch¹ – tendit par-dessus la table la *Gazette* à son mari.

¹ Littéralement : petit tas.

— Vois toi-même ! Je n'aurais jamais pensé que miss Blacklock pouvait s'intéresser à des jeux de ce genre-là ! J'imagine que ce sont les Simmons qui les lui auront révélés... Ça m'étonne, pourtant, de Julia Simmons... Quoi qu'il en soit, il est *navrant* que tu ne puisses pas voir ça ! J'irai et je te raconterai tout. J'espère bien que ce n'est pas moi qui devrai faire la victime ! Si quelqu'un venait brusquement me mettre la main sur l'épaule et me souffler à l'oreille : « Vous êtes morte ! » mon cœur ferait un tel bond que je serais capable d'en mourir. Tu ne crois pas que c'est possible ?

— Non, Bunch. Je crois que tu es faite pour devenir une très vieille dame, qui vieillira à côté de moi.

— Et qui mourra le même jour que toi, pour être enterrée dans la même tombe que toi. Ce sera magnifique.

Bunch, que cette perspective paraissait enchanter, souriait de toutes ses dents.

— Tu sais que tu as l'air heureux ?

— Et qui ne le serait pas à ma place ? Je t'ai, j'ai Susan, j'ai Edward, vous m'aimez tous, vous ne m'en voulez pas de dire des sottises, le soleil luit et nous avons une grande maison !

Le Révérend parcourut du regard la vaste salle à manger, insuffisamment meublée, et approuva un peu à regret.

— Il y a des gens qui penseraient que notre dernière disgrâce, c'est d'être obligés de vivre dans cette immense bâtisse, pleine de courants d'air. Pas de chauffage central, aucun confort... Tout ça, Bunch, c'est pour toi du travail en plus !

— Mais non, Julian ! Il n'est pas plus difficile d'entretenir une grande maison qu'une petite. D'abord, on va plus vite, parce qu'on a une plus grande liberté de mouvement quand on manie le balai ou la tête-de-loup... D'autre part, dormir dans une grande chambre bien froide, j'aime ça. On est si bien quand on a juste le bout du nez dehors pour vous renseigner sur la température. Enfin, que la maison soit grande ou petite, on a toujours autant de pommes de terre à éplucher et la même vaisselle à faire. Tu ne crois pas qu'il est bien agréable, pour Edward et Susan, d'avoir une immense pièce vide pour jouer ? Et est-ce qu'il n'est pas agréable aussi d'avoir assez de place pour pouvoir abriter sous son toit des gens qui, comme Jimmy Symes

et Johnnie Finch, seraient contraints d'aller vivre avec leurs beaux-parents ? Tu sais, Julian, que ce n'est pas drôle de vivre avec ses beaux-parents ? Ça ne m'aurait d'ailleurs pas plu, à moi non plus. J'étais déjà de cet avis-là quand j'étais petite fille.

Julian sourit à sa femme.

— Par certains côtés, Bunch, tu es toujours une petite fille.

Julian Harmon, pour sa part, avait une soixantaine d'années, mais il s'en fallait bien de vingt-cinq ans qu'il parût son âge.

— Je sais que je suis stupide...

— Mais tu n'es pas stupide, Bunch ! Tu es très forte...

— Mais non ! Je ne suis pas du tout une intellectuelle. J'essaie, remarque, et j'aime bien que tu me parles livres, histoire, etc. J'ai grand plaisir à t'écouter. Sais-tu que pas plus tard qu'hier, Mrs. Butt me disait que Butt, qui n'allait jamais à l'église, et qui passait pour l'athée du pays, vient maintenant t'entendre prêcher tous les dimanches !

Imitant, et fort bien, la voix hyper distinguée de Mrs. Butt, elle poursuivit :

— Et Butt, l'autre jour encore, madame, disait à Mr. Timkins, de Little Wordsdale, qu'il y avait vraiment ici, à Chipping Cleghorn, des *gens cultivés*. Non pas des gens tels que Mr. Goss, de Little Wordsdale, qui parle à ses fidèles comme s'ils étaient des enfants qui n'ont reçu aucune éducation, mais des gens réellement cultivés. Notre curé est un homme qui a fait de solides études, à Oxford, pas à Milchester, et qui nous fait pleinement profiter de ses connaissances. Sur les Romains, sur les Grecs, il sait tout ! Et aussi sur les Babyloniens et les Assyriens ! Même que son chat porte le nom d'un roi assyrien !... Tu vois, Julian c'est la gloire !

CHAPITRE II

PETIT DÉJEUNER À LITTLE PADDOCKS

1

À Little Paddocks aussi, on prenait le petit déjeuner.

Miss Blacklock, une femme d'une soixantaine d'années, la propriétaire de la maison, était assise au haut bout de la table. Elle lisait l'article de Lane Norcott dans le *Daily Mail*. Julia Simmons parcourait d'un œil distrait le *Telegraph*. Patrick Simmons essayait de résoudre le problème de mots croisés du *Times*. Miss Dora Bunner accordait toute son attention à l'hebdomadaire local. Soudain, elle poussa un petit cri de poule effrayée.

— Letty, tu as vu ça ?... Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

— Quoi donc, Dora ?

— L'avis le plus extraordinaire que j'aie jamais vu ! Et Little Paddocks est expressément mentionné !...

— Si tu me montrais le journal, ma chère Dora...

Miss Bunner passa la feuille à miss Blacklock, qui, après avoir promené son regard autour de la table, lut à haute voix :

— Un meurtre est annoncé, qui aura lieu le vendredi 29 octobre, à six heures trente de l'après-midi, à Little Paddocks. Les amis sont priés de tenir compte de cette invitation, qui ne sera pas renouvelée.

Ayant lu, miss Blacklock porta les yeux sur le beau jeune homme qui se trouvait à l'autre bout de la table et demanda d'une voix brève :

— C'est une idée à toi, Patrick ?

Patrick Simmons s'empessa de protester.

— Jamais de la vie, ma tante ! Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Tu es bien capable d'une farce de ce genre-là !

— Oh !

— Alors, c'est une idée de toi, Julia ?

Julia, l'air excédé, répliqua seulement :

— Allons donc !

— Est-ce que, par hasard, Mrs. Haymes...

Miss Bunner n'acheva pas sa réponse : elle regardait une place vide, celle de quelqu'un qui avait pris son petit déjeuner un peu plus tôt.

— Non, protesta Patrick. Je ne crois pas que notre Phillipa essaierait de faire une blague. Bien trop sérieuse pour ça !

Julia bâilla.

— Mais, en fin de compte, qu'est-ce que ça signifie ?

— J'imagine, répondit miss Blacklock, qu'il s'agit d'une plaisanterie.

— Alors, s'écria Dora Bunner, elle est stupide, et en tout cas de bien mauvais goût !

Elle était visiblement indignée.

— Ne te frappe pas, Bunny ! lui conseilla miss Blacklock avec un bon sourire. Quelqu'un a trouvé cette idée drôle, voilà tout ! Seulement, j'aimerais bien savoir qui.

Miss Bunner insista.

— À ton avis, que va-t-il se passer ?

— Quelqu'un va *mourir* ! prophétisa Patrick d'une voix sépulcrale. Et d'une mort délicieuse !

Miss Bunner poussa un petit cri, cependant que sa tante invitait Patrick au calme. Le jeune homme s'excusa :

— Je faisais simplement allusion à ce gâteau que fait Mitzi et que nous avons toujours appelé « la mort délicieuse ».

Miss Blacklock sourit comme quelqu'un qui pense à autre chose.

Miss Bunner, cependant, revenait à la charge.

— Enfin, Letty, crois-tu vraiment...

Miss Blacklock coupa la parole à son amie, pour dire d'une voix rassurante :

— Ce que je sais, c'est qu'à six heures et demie la moitié du village sera ici, dévorée de curiosité et que, par conséquent, je ferais bien de m'assurer que nous avons du xérès à la maison.

2

— Tu es vraiment inquiète, n'est-ce pas, Letty ?

Miss Blacklock sursauta. Assise à sa table à écrire, l'esprit ailleurs, elle dessinait de petits poissons sur son buvard. Elle leva la tête vers le visage soucieux de sa vieille amie.

Elle ne savait trop que lui dire. Elle ne l'ignorait pas, il ne fallait jamais donner à Bunny l'occasion de se faire du souci. Elle garda le silence un instant, réfléchissant.

Elle avait été en classe avec Dora Bunner. À l'époque, celle-ci était une petite fille blonde, avec de beaux yeux bleus, mais assez sotte. Ce qui n'avait pas d'importance, car sa gaieté et son entrain faisaient d'elle une compagnie agréable. Elle aurait dû, d'après miss Blacklock, épouser quelque bel officier ou un *solicitor* campagnard. Elle avait beaucoup de qualités : elle était affectueuse, dévouée, loyale. Mais l'existence lui fut sévère. Il lui avait fallu gagner sa vie. Elle s'était donné beaucoup de peine, sans jamais réussir dans ses entreprises.

Les deux amies s'étaient perdues de vue. Puis – il y avait de cela six mois – miss Blacklock reçut de Dora une lettre bouleversante. Dora, malade, vivait dans une malheureuse petite chambre, sans autre ressource qu'une maigre pension de vieillesse. Elle aurait voulu faire des travaux d'aiguille, mais ses doigts, déformés par les rhumatismes, l'en empêchaient. Sa vieille amie pouvait-elle quelque chose pour elle ?

Miss Blacklock suivit son premier mouvement. Elle alla chercher la pauvre Dora, et l'installa à Little Paddocks, en feignant de croire qu'elle l'aiderait à tenir une maison qui lui donnait trop de travail. Elle savait que Dora ne resterait pas avec elle longtemps – le médecin le lui avait dit – mais il lui arrivait parfois de presque regretter sa bonne action. La pauvre vieille Dora ne faisait rien de bien, heurtait les domestiques, se trompait lorsqu'elle comptait le linge, perdait des factures et

égarait des lettres. Sa bonne volonté était hors de question, mais on ne pouvait s'en remettre à elle pour rien et, à certains moments, elle devenait positivement exaspérante.

— Voyons, Dora ! Tu sais que je t'ai demandé...

Miss Bunner baissa le front, comme un enfant pris en faute.

— Je sais... Mais, tout de même, *tu l'es*, hein ?

— Inquiète ? Pas le moins du monde.

Miss Blacklock paraissait sincère. Elle ajouta :

— J'imagine que c'est à cet avis de la *Gazette* que tu fais allusion ?

— Oui... Même si c'est une plaisanterie, je la trouve très mauvaise !

Miss Blacklock regarda son amie. La pauvre Dora ! Affolante, stupide, mais si dévouée.

— Tu as raison. C'est une très mauvaise plaisanterie.

— Mais...

— Je t'assure, ma chère Dora.

Miss Blacklock s'interrompit à l'impétueuse irruption dans la pièce d'une jeune femme, dont la ferme poitrine palpitait sous un chandail très ajusté. Elle portait une jupe de couleur vive et des nattes d'un noir de jais s'enroulaient en torsades sur sa tête.

D'une voix agressive, elle demanda :

— Je pourrais vous parler ? C'est possible ?

Miss Blacklock soupira.

— Mais certainement, Mitzi ! De quoi s'agit-il ?

Bien souvent elle pensait qu'il eût été préférable qu'elle fît elle-même tout le travail de la maison, et la cuisine par-dessus le marché, plutôt que d'être sans cesse importunée par les « crises » de cette réfugiée hypernerveuse qu'elle avait prise pour l'aider.

— Je vous donne mes huit jours et *je m'en vais* !... Tout de suite !

— Mais pourquoi ?

— Parce que je ne veux pas mourir ! Toute ma famille est morte, tous mes parents ont été tués : ma mère, mon jeune frère, ma petite nièce, qui était si gentille... Tous, on les a tués... Moi, je me suis sauvée, et je suis venue me cacher en Angleterre. Je

travaille. Je fais des besognes que jamais, *jamais*, je n'aurais faites dans mon pays...

C'était là un refrain qui revenait constamment sur les lèvres de Mitzi.

— Je sais, dit miss Blacklock avec un peu d'agacement. Mais pourquoi voulez-vous partir *maintenant* ?

— Parce qu'ils viennent pour me tuer.

— Ils ? Qui « ils » ?

— Mes ennemis. Ils ont découvert que je suis ici et ils vont me tuer... Je l'ai lu... Dans le journal...

— Vous voulez parler de la *Gazette* ?

— Oui... C'est écrit *ici*...

Mitzi montrait la *Gazette*, qu'elle avait jusqu'alors tenue derrière son dos.

— Voyez ! C'est là... En toutes lettres... *Un meurtre*... À Little Paddocks, ce soir à six heures et demie... Eh bien ! je n'attendrai pas qu'on me tue ! Ça non !

— Mais pourquoi s'agirait-il de vous, Mitzi ? Pour nous, c'est une plaisanterie !

— Une *plaisanterie* ? Assassiner quelqu'un ce serait une plaisanterie ?

— Non, certes ! Seulement, ma chère enfant, si quelqu'un voulait vous tuer, soyez sûre qu'il ne l'annoncerait pas dans le journal !

L'argument parut ébranler Mitzi.

— Vous croyez que personne ne sera tué ?... Ou que ce sera vous qu'on assassinera, miss Blacklock ?

— Je ne puis pas croire que quelqu'un songe sérieusement à m'assassiner. Et je ne vois pas non plus, Mitzi, pourquoi quelqu'un voudrait vous tuer ! Bien sûr, si vous voulez vous en aller comme ça, tout de suite, je n'ai pas la possibilité de vous en empêcher. Mais, si vous partez, j'estime que ce sera de votre part une grosse sottise.

Comme Mitzi n'en paraissait pas convaincue, miss Blacklock ajouta :

— À *propos*, j'ai vu le bœuf que le boucher a envoyé. Il m'a eu l'air bien dur.

— J'ai fait un goulasch...

— Parfait !... Vous pourriez aussi nous préparer de petits sandwiches au fromage. Je crois que nous aurons quelques visiteurs ce soir.

— Ce soir ?... Vers quelle heure, ce soir ?

— Vers six heures et demie.

— Mais c'est l'heure indiquée dans le journal ! Qui viendra ?
Et *pourquoi* ?

— Mais pour les obsèques, Mitzi ! répondit miss Blacklock avec un clin d'œil. Là-dessus, laissez-moi ! J'ai à faire. Fermez la porte en sortant, voulez-vous ?

Mitzi quitta la pièce, sans trop savoir ce qu'elle devait penser.

— Et voilà ! conclut miss Blacklock, la porte refermée. Elle nous laissera tranquilles pour l'instant.

CHAPITRE III

À SIX HEURES ET DEMIE

1

— Eh bien ! voilà, tout est prêt !

Miss Blacklock promena un regard satisfait sur les deux pièces qui formaient son salon.

Avec sa véranda et ses volets verts, Little Paddocks était une maison de dimension moyenne, construite dans le style victorien. Long et étroit, le salon proprement dit, que le toit de la véranda privait d'une bonne part de sa lumière, avait une cheminée à chaque extrémité et, bien qu'il n'y eût de feu dans aucune, l'endroit baignait dans une douce chaleur.

— Tu as fait rallumer le chauffage central ? demanda Patrick.

— Il y a eu tellement de brouillard, ces temps derniers, que la maison était tout humide. J'ai demandé à Evans d'allumer le calorifère avant son départ.

La porte s'ouvrit, livrant passage à Phillipa Haymes. Elle était grande et blonde. Elle s'arrêta sur le seuil, un peu surprise.

— Mais c'est une réception ? Je ne savais pas !

— Naturellement ! s'écria Patrick. Notre chère Phillipa n'est pas au courant et je parierais qu'elle est, à Chipping Cleghorn, la seule femme à ne pas l'être !

Phillipa l'interrogeant du regard, il ajouta, avec un grand geste de tragédien :

— Vous voyez ici la scène du meurtre ! Ces chrysanthèmes parent la chapelle ardente et ces sandwiches au fromage représentent le repas de funérailles.

Phillipa Haymes se tourna vers miss Blacklock.

— C'est une plaisanterie ?... Je suis toujours idiote quand il s'agit de comprendre une plaisanterie...

— Effectivement, dit Dora Brunner d'un ton ferme, c'est une très mauvaise plaisanterie. Elle ne me plaît pas du tout.

— Montre-lui le journal, ordonna miss Blacklock. Il faut que je fasse rentrer les canards. Il fait nuit et ils devraient déjà être chez eux.

— Laissez-moi les rentrer, proposa Phillipa.

— Jamais de la vie, ma chérie ! Votre journée de travail est finie.

— Voulez-vous que j'y aille, tante Letty ?

— Certainement pas, Patrick ! La dernière fois, tu n'as même pas su bien fermer la porte !

— Alors, j'y vais ! s'écria miss Bunner. Le temps de mettre mes galoches... Mais qu'est-ce que j'ai fait de ma jaquette de laine ?

Miss Blacklock était déjà partie.

— Rien à faire, Bunny ! commenta Patrick. Tante Letty est si active qu'elle ne supporte pas qu'on fasse quelque chose à sa place. Elle aime mieux tout faire elle-même.

— Elle adore ça, déclara Julia.

— Il ne m'a pas semblé que tu lui avais offert de la remplacer...

Julia sourit.

— Tu viens de dire toi-même que tante Letty aimait faire les choses elle-même.

Contemplant ses jambes, elle ajouta :

— Et puis, j'ai mes plus beaux bas !

— La mort en bas de soie ! lança Patrick d'une voix mélodramatique.

— En bas de soie !... C'est du nylon, imbécile !

— Le titre sera moins bon...

— Mais enfin, protesta Phillipa d'un ton plaintif, quelqu'un daignera-t-il m'expliquer l'insistance que vous mettez à parler de la mort ?

On essaya de la renseigner, mais personne ne put lui montrer la *Gazette*, Mitzi l'ayant emportée à la cuisine.

Quelques minutes plus tard, miss Blacklock revenait.

— Voilà ! C'est fait !...

Elle jeta un coup d'œil sur la pendule.

— Six heures vingt !... Nous devrions avoir quelqu'un avant peu, à moins que je ne me trompe du tout au tout sur le compte de nos estimables voisins.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi quelqu'un viendrait ! déclara Phillipa, qui ne comprenait toujours pas.

— Vraiment ?... Ça ne m'étonne pas de vous, ma chère ! Seulement, les gens sont généralement plus curieux que vous ne l'êtes !

— L'attitude de Phillipa devant la vie, dit assez méchamment Julia, c'est un total manque d'intérêt.

Phillipa ne répondit pas. Miss Blacklock examinait la pièce du regard. Mitzi avait posé, sur la table qui occupait le milieu du salon, le xérès et trois plateaux dans lesquels il y avait des olives, des sandwiches au fromage et quelques pâtisseries.

— Tu pourrais, proposa sa tante à Patrick, porter ces plateaux... ou même la table elle-même, si tu préfères, là-bas dans le coin, près de la baie ! Après tout, il ne s'agit pas de réception. Je n'ai, *moi*, invité personne et je n'ai pas l'intention de montrer que je m'attends à ce qu'on vienne.

— Tu préfères, tante Letty, ne pas laisser deviner que tu as très intelligemment prévu la réaction des voisins ?

— Voilà qui est très bien jugé, Patrick. Je te remercie.

— Quand les gens viendront, dit Julia, nous leur donnerons la comédie de la surprise.

Miss Blacklock avait pris la bouteille de xérès et la considérait d'un air songeur. Patrick la rassura.

— Elle est à moitié pleine. Ça doit suffire !

— Oui...

Miss Blacklock hésita un peu, puis, rougissant légèrement, elle reprit :

— Patrick, est-ce que cela t'ennuierait... Il y a une bouteille pleine dans le placard de l'office. Voudrais-tu aller la chercher et apporter en même temps un tire-bouchon ? Autant ouvrir une bouteille. Celle-ci est ouverte depuis très longtemps.

Patrick s'éloigna sans un mot et revint bientôt avec une autre bouteille, qu'il déboucha. Tout en la posant sur la table, il regarda sa tante.

— J'ai l'impression, tante Letty, que tu prends les choses au sérieux ?

— Oh ! s'écria Dora Bunner, désagréablement impressionnée. Tu ne vas tout de même pas supposer, Letty...

Miss Blacklock ne la laissa pas achever.

— On a sonné ! Comme vous pouvez le constater, j'avais vu juste !

2

Mitzi ouvrit la porte du salon pour introduire le colonel Easterbrook et sa femme. Elle avait sa façon à elle d'annoncer les gens.

— C'est le colonel et Mrs Easterbrook qui viennent vous voir, expliqua-t-elle sur le ton de la conversation.

Dissimulant son léger embarras sous une brusquerie voulue, le colonel alla vers miss Blacklock.

— J'espère que vous ne nous en voudrez pas d'être entrés ? Nous passions... La soirée est douce, n'est-ce pas ?... Tiens, tiens ! vous avez allumé le chauffage central ? Nous, pas encore !

Mrs. Easterbrook s'extasiait devant les chrysanthèmes.

— Ils sont *adorables* ! Merveilleux, vraiment !

Mrs. Easterbrook témoigna à l'égard de Phillipa Haymes d'un peu de cordialité supplémentaire afin de bien lui faire comprendre qu'elle ne la tenait nullement pour une salariée comme les autres.

— Comment va le jardin de Mrs. Lucas ? Croyez-vous qu'il redeviendra présentable ? On l'a laissé à l'abandon pendant toute la durée de la guerre et, depuis, personne ne s'est occupé de lui, sauf Ashe, cet horrible vieux bonhomme, qui s'est contenté de balayer les feuilles mortes et de planter quelques pieds de chou.

— Le traitement lui fait du bien, répondit Phillipa. Mais la guérison demandera du temps.

Mitzi, ouvrant de nouveau la porte, annonçait d'autres visiteurs.

— Ce sont les dames des Boulders.

Miss Hinchliffe avait déjà saisi dans sa forte patte la main de miss Blacklock.

— Bonsoir !... J'ai dit à Amy : « Passons donc à Little Paddocks ! » Je voulais vous demander si vos canes étaient en train de couvrir.

Miss Murgatroyd, très agitée, parlait à Patrick.

— Les soirées deviennent courtes, n'est-ce pas ? Ces chrysanthèmes sont adorables !

— Ils sont lamentables, répliqua Julia.

Son frère lui coula un regard lourd de reproches.

— Tu ne pourrais pas être aimable, non ?

— Vous avez allumé le chauffage central ? s'étonna miss Hinchliffe.

— La maison est tellement humide en cette saison !

Tout en parlant, miss Blacklock répondait, d'un signe de tête discret, à l'interrogation muette de Patrick : il était trop tôt encore pour le xérès.

Elle demandait au colonel Easterbrook s'il avait reçu de Hollande des oignons de tulipes quand, une fois encore, la porte s'ouvrit. Mrs. Swettenham entra, suivie d'un Edmund qui fronçait le sourcil et semblait assez gêné.

— Nous voici ! lança-t-elle gaiement, tout en promenant sur la pièce des yeux brillants de curiosité. Nous sommes entrés en passant, pour vous demander si, par hasard, vous ne voudriez pas un chaton. Notre chatte...

Edmund acheva la phrase :

— ... va donner le jour à des produits issus d'un horrible matou. Je crains qu'ils ne soient fort laids et vous ne vous plaindrez pas que nous ne vous ayons pas prévenue.

— Mais la mère est excellente pour les souris, ajouta Mrs. Swettenham.

— Vous avez allumé le chauffage central ? dit Edmund.

— On croirait entendre des gens qui ont avalé les mêmes disques, murmura Julia pour Patrick.

Le colonel Easterbrook, cependant, saisisait le jeune homme par le bouton de son veston.

— Les nouvelles ne me plaisent pas. Pas du tout, même ! Si vous voulez mon avis, la guerre est inévitable. Absolument inévitable !

— Je ne prête jamais attention aux nouvelles, avoua Patrick.

La porte s'ouvrait de nouveau, pour l'entrée de Mrs. Harmon.

Son vieux chapeau de feutre était posé très en arrière, dans une vaine tentative d'élégance, et elle avait remplacé son habituel chandail par une blouse bouffante, dont la soie frissonnait. Son large visage tout épanoui, elle lança un cordial bonsoir à miss Blacklock, ajoutant tout aussitôt :

— J'espère que je n'arrive pas en retard ! L'assassinat a-t-il lieu bientôt ?

3

Il y eut une succession de petits cris de surprise. Julia exprima sa joie d'un gloussement, Patrick fronça le front et miss Blacklock sourit à la nouvelle venue.

— Julian est littéralement furieux de n'avoir pu m'accompagner, poursuivait Mrs. Harmon. Il *adore* les crimes et c'est même pourquoi il a prononcé, dimanche dernier, un sermon excellent. Bien sûr, étant sa femme, je ne devrais pas dire que ce sermon était excellent, mais il l'était. Et cela, à cause de *La Mort joue la série !* Vous l'avez lu ? C'est un roman *déroutant* ! On croit avoir deviné et, brusquement, il y a un coup de théâtre et une adorable suite d'assassinats. Cinq ou six ! Il s'est trouvé que j'ai laissé le livre dans le cabinet de travail de Julian, au moment où il allait se mettre à son sermon. Il l'a pris et *n'a pas* pu le lâcher. De sorte qu'il a été obligé d'écrire son sermon à toute vitesse et que faute de temps, il lui a bien fallu dire très simplement ce qu'il avait à dire, sans fioritures, sans citations, sans références. Alors, naturellement, il a été bien meilleur que les autres. Mais je parle, je parle... Voyons ! Cet assassinat, quand a-t-il lieu ?

Miss Blacklock regarda la pendule, sur la cheminée.

— S'il a lieu, il ne devrait plus tarder, puisque dans une minute il sera six heures et demie. En attendant, nous pourrions boire un verre de xérès.

Patrick fila vers la table sur laquelle il avait posé la bouteille, cependant que miss Blacklock allait vers celle sur laquelle était le coffret aux cigarettes.

— Je serai ravie de prendre un doigt de xérès, reconnut Mrs. Harmon, mais pourquoi dites-vous « *si* » ?

— Parce que je ne suis pas plus au courant que vous. Je ne sais pas...

Elle s'interrompit : sur la cheminée, la pendule sonnait. Il y eut un silence. Nul ne bougeait et tous les yeux étaient fixés sur le cadran.

La pendule sonna le quart, puis la demie. Au même instant, la lumière s'éteignit.

4

Dans le noir, il y eut quelques petits cris de ravissement, d'origine féminine.

Mrs. Harmon était aux anges.

— Ça commence !

Dora Bunner exprimait sa contrariété.

— Je n'aime pas ça du tout !

On entendait encore d'autres voix.

— C'est effrayant !

— J'ai la chair de poule !

— Où es-tu, Archie ?

— Ici ! Qu'est-ce que je dois faire ?

— Je vous ai marché sur le pied. Excusez-moi !

La porte, brusquement, s'ouvrit. Un puissant faisceau lumineux fit rapidement le tour de la pièce. Une voix masculine, tout ensemble enrouée et nasale, qui rappelait aux uns et aux autres tant de bons après-midi passés au cinéma, commanda :

— Les mains en l'air !

Presque aussitôt, elle répéta :

— Les mains en l'air !

Joyeusement, des bras se levèrent.

— C'est merveilleux ! souffla une voix de femme. Je trouve ça passionnant !

Soudain, un revolver parla. Par deux fois. L'écho des détonations se répercuta dans la pièce. Brusquement, le jeu avait cessé d'être un jeu. Quelqu'un hurla...

La silhouette qui était dans le cadre de la porte fit un mouvement sur le côté, parut hésiter, un troisième coup de feu claqua, elle se plia en deux et s'abattit sur le parquet. En même temps, la torche électrique tombait par terre et s'éteignait.

C'était de nouveau l'obscurité. Et, gentiment, comme avec un grognement de protestation très « victorien », la porte du salon tourna sur ses gonds, comme elle faisait toujours quand on ne la maintenait pas ouverte et, avec un petit bruit sec, se ferma.

5

Dans le salon, l'agitation était extrême. Des voix s'élevaient, qui parlaient en même temps.

— Donnez la lumière !

— Vous ne trouvez pas le commutateur ?

— Qui est-ce qui a un briquet ?

— Je n'aime pas ça ! Je n'aime *pas ça du tout* !

— Mais c'étaient de *vrais* coups de feu !

— Et c'était bien un vrai revolver !

— Archie, il faudrait tout de même en finir !

— Quelqu'un a-t-il un briquet ?

Deux briquets s'allumèrent presque en même temps et, à la lueur de deux petites flammes paisibles, les gens s'entre-regardèrent. Des visages stupéfaits se tournaient vers d'autres visages non moins stupéfaits. Miss Blacklock, une main sur la figure, était debout contre le mur.

Le colonel Easterbrook s'éclaircit la gorge et, se montrant à la hauteur de la situation, donna un ordre.

— Tournez le commutateur, Swettenham !

Edmund, qui se trouvait près de la porte, obéit. Il manœuvra le bouton à plusieurs reprises, sans résultat.

— Panne générale ou plombs sautés, dit le colonel. Qui est-ce qui mène ce raffut ?

On avait entendu, venant de quelque part de l'autre côté de la porte, des gémissements de femme qui, maintenant, se transformaient en cris aigus. En même temps, des poings martelaient le panneau de la porte.

Dora Bunner qui geignait, elle aussi, répondit :

— C'est Mitzi ! On est en train de l'assassiner...

— Nous n'aurons pas cette chance-là, murmura Patrick.

— Ce qu'il nous faut, remarqua miss Blacklock, c'est des bougies ! Patrick, veux-tu...

Mais déjà le colonel ouvrait la porte. Son briquet allumé à la main, il se précipita dans le vestibule, suivi d'Edmund. Les deux hommes trébuchèrent sur un corps affalé par terre.

— On dirait qu'il a été descendu, constata le colonel. Où est passée la femme qui faisait tout ce potin ?

— Dans la salle à manger.

La salle à manger était de l'autre côté du vestibule. Quelqu'un, qui hurlait, frappait à coups de poing sur la porte.

— Elle est enfermée, reprit Edmund.

Il tourna la clef dans la serrure. La porte ouverte, de la pièce où l'électricité était restée allumée, jaillit une Mitzi folle de terreur. Elle continuait à pousser des cris déchirants et le spectacle eût été tragique si elle n'avait tenu d'une main un grand couteau à poisson et, de l'autre, une peau de chamois.

Miss Blacklock l'exhorta au calme, Edmund fit de même. Puis, comme Mitzi ne paraissait pas disposée à cesser de crier, il lui administra une bonne gifle, qui claqua sec. Mitzi, le souffle coupé, se tut sur-le-champ.

— Il y a des bougies dans le placard de la cuisine, précisa miss Blacklock. Patrick, tu sais où sont les plombs ?

— Dans le petit couloir, derrière l'office ! J'y vais.

Miss Blacklock s'était avancée dans la zone éclairée par la lumière de la salle à manger. Derrière elle, Dora Bunner étouffa une sorte de sanglot. Mitzi se remit à hurler.

— C'est du sang, miss Blacklock ! Vous êtes blessée et vous allez perdre tout votre sang ! *Tout votre sang !*

— Ne dites donc pas d'idioties ! s'écria miss Blacklock. Ce n'est rien du tout ! La balle m'a à peine effleuré l'oreille !

— Pourtant, tante Letty, ça saigne bien !

La remarque qui était de Julia – était pleinement justifiée – la blouse de miss Blacklock était rouge de sang, et ses mains également.

— Les oreilles, répliqua miss Blacklock, ça saigne toujours beaucoup et je me souviens, que, toute petite, je me suis un jour évanouie chez le coiffeur. On a tout de suite l'impression qu'on perd des litres et des litres de sang... L'important, pour le moment, ce serait d'avoir de la lumière.

— Je vais chercher des bougies, dit Mitzi calmée.

Elle s'éloigna, suivie de Julia. Elles revinrent peu après, avec des bougies, collées dans des soucoupes.

— Et maintenant, ordonna le colonel, voyons notre malandrin ! Baissez les bougies, tout le monde, voulez-vous ?

Phillipa Haymes, de qui les mains ne tremblaient pas, l'éclaira, tandis qu'il mettait un genou sur le parquet.

Le personnage allongé par terre était drapé dans une sorte de houppelande noire, agrémentée d'un capuchon. Il portait sur le visage un loup noir et ses mains étaient gantées de coton noir. Le colonel retourna le corps, tâta le poulx, posa sa main à la hauteur du cœur, puis la retira avec une exclamation de dégoût. Ses doigts étaient rouges et gluants de sang.

— Il est grièvement blessé ? demanda miss Blacklock.

— Hum... J'ai bien peur qu'il ne soit mort. Il se peut qu'il se soit suicidé... et il se peut aussi qu'il se soit empêtré dans l'attirail qu'il portait et que le coup soit parti tout seul... Si j'y voyais mieux...

Au même instant, comme par enchantement, la lumière revint. Avec le sentiment de vivre des minutes irréelles, les indigènes de Chipping Cleghorn qui se trouvaient rassemblés dans le vestibule de Little Paddocks se rendirent brusquement compte du tragique de l'événement. La Mort était là ! La main du colonel Easterbrook était rouge de sang, une coulée pourpre s'allongeait du cou de miss Blacklock pour descendre sur son corsage, un inconnu qui avait cessé de vivre gisait en tas sur le parquet...

— C'est simplement un plomb qui avait sauté...

Patrick, qui revenait, n'acheva pas sa phrase. Le colonel écartait le masque qui cachait le visage du mort.

— Autant voir la figure qu'il a !... Bien qu'il y ait peu de chance qu'aucun de nous le connaisse...

— Il a l'air tout jeune ! murmura Mrs Harmon d'une voix attendrie.

Puis, brusquement, on entendit Dora Bunner qui s'écriait :

— Mais, Letty, c'est ce jeune homme que nous avons vu au *Royal Spa Hotel*, à Medenham Wells ! Tu sais bien, celui qui est venu ici pour te demander de lui donner de l'argent pour rentrer en Suisse... De l'argent, que tu lui as d'ailleurs refusé... Tu as bien fait, car il s'agissait sans doute d'un prétexte. Il venait pour reconnaître la maison... Quand je pense qu'il aurait pu te tuer !

Miss Blacklock ne se laissait démonter ni par la situation ni par sa blessure.

— Phillipa, emmenez donc Bunny à la salle à manger et faites-lui boire un demi-verre de cognac ! Toi, Julia, cours à la salle de bain et prends, dans la pharmacie, un peu de taffetas gommé ! J'ai horreur de saigner comme je le fais. C'est dégoûtant !... Quant à toi, Patrick, veux-tu appeler la police sans plus attendre ?

CHAPITRE IV

LE ROYAL SPA HOTEL

1

Chef de la police du Middleshire, George Rydesdale était un homme calme, de taille moyenne, avec des yeux perçants embusqués sous des sourcils en broussaille. Il avait l'habitude d'écouter, avant de parler.

Pour l'instant, il écoutait l'inspecteur-détective Craddock. Craddock était maintenant officiellement chargé de l'enquête. Rydesdale l'avait, la nuit précédente, rappelé de Liverpool. Rydesdale avait très bonne opinion de Craddock. Intelligent, il avait de l'imagination et, de plus, ce que Rydesdale appréciait par-dessus tout, il savait s'imposer d'aller doucement, de vérifier les faits et les étudier un à un, sans idées préconçues, et cela jusqu'à la fin de son enquête.

— C'est l'agent Legg, monsieur, qui a pris la communication. Il semble avoir agi rapidement et avec beaucoup de présence d'esprit. Et ce n'a pas dû être facile ! Une demi-douzaine de personnes, parlant toutes ensemble avec, dans le nombre, une de ces femmes d'Europe centrale qui perdent la tête à la seule vue d'un policeman !

— Le défunt a été identifié ?

— Oui, monsieur. Rudi Scherz, de nationalité suisse, employé comme réceptionniste au *Royal Spa Hotel*, Medenham Wells. Si vous êtes d'accord, monsieur, je commencerai par le *Royal Spa Hotel*, puis j'irai à Chipping Cleghorn. Le sergent Fletcher est là-bas en ce moment. Il verra les gens des cars, puis il ira à la villa.

Rydesdale inclina la tête en signe d'assentiment.

La porte s'ouvrait.

— Entrez, Henry ! dit Rydesdale. Nous nous occupons d'une affaire qui sort un peu de l'ordinaire...

Sir Henry Clithering, ex-commissaire de Scotland Yard, avança, fronçant le sourcil. C'était un homme d'un certain âge, de haute taille et à l'allure distinguée.

— Une affaire, poursuivit Rydesdale, à laquelle un palais aussi blasé que le vôtre peut trouver du goût...

Sir Henry protesta avec indignation :

— Je n'ai jamais été blasé !

— Le dernier cri, continua Rydesdale, c'est maintenant d'annoncer les crimes qu'on va commettre. Montrez donc le journal à sir Henry, Craddock !

— Le *North Benham News and Chipping Cleghorn Gazette*, dit sir Henry. Ça, c'est un titre !

Il lut les quelques lignes que Craddock lui indiquait du doigt.

— Hum... Oui, c'est plutôt pas banal !

— Cette annonce, demanda Rydesdale, sait-on qui en a demandé l'insertion ?

— Par la description du personnage, monsieur, répondit Craddock, il semble bien qu'elle a été portée au journal par Rudi Scherz lui-même, mercredi.

— On ne lui a pas posé de questions ? On n'a pas trouvé ce texte-là curieux ?

— Autant qu'il me semble, monsieur, la blonde lymphatique qui reçoit les annonces ne pense pas. Elle s'est contentée de compter les mots et d'encaisser l'argent.

— Où voulait-on en venir ? demanda sir Henry.

— J'imagine qu'on voulait réunir quelques indigènes curieux dans un lieu déterminé, à un moment bien défini, et, sous la menace d'un revolver, les soulager de leur argent et de leurs bijoux. Comme idée, ce n'était pas sans originalité.

— Chipping Cleghorn, reprit sir Henry, qu'est-ce au juste ?

— Un village, très étendu et pittoresque. Il y a un boucher, un boulanger, un épicier, un marchand d'antiquités, qui mérite une visite, et deux salons de thé. Un site touristique qui a conscience de son état. Il y a de très jolies villas : des maisons, habitées autrefois par des paysans et qui, transformées, abritent

maintenant des vieilles filles ou des ménages de retraités, et des cottages dont la plupart datent de la fin du siècle dernier...

— Je vois. De vieilles toquées charmantes et des colonels hors d'âge. Il est, en effet, bien sûr qu'une annonce de ce genre a dû les amener, les narines palpitantes, au rendez-vous de six heures et demie. Je regrette bien que ma vieille toquée à moi ne soit pas par ici ! Elle se serait régalée ! Une affaire comme ça, c'est sa droite balle !

— Et qui est votre vieille toquée, à vous, Henry ? Une de vos tantes ?

— Non. C'est seulement le détective le plus subtil que Dieu ait jamais créé. Un génie naturel, qui s'est développé dans un sol favorable...

Tourné vers Craddock, il poursuivit :

— S'il y a de vieilles toquées dans ce village, mon garçon, ne les traitez pas par le mépris ! S'il s'agit d'une affaire vraiment mystérieuse, ce qui me paraît d'ailleurs assez peu probable, souvenez-vous qu'une vieille fille, uniquement préoccupée de son tricot et de son jardin, en sait plus long que n'importe quel policier ! Elle peut vous dire non pas seulement ce qui aurait pu arriver et ce qui aurait dû arriver, mais même *ce qui est effectivement arrivé* ! Et elle peut aussi vous expliquer *pourquoi* c'est arrivé !

— Je m'en souviendrai.

Son ton était très officiel et nul n'aurait pu soupçonner que Dermot Eric Craddock était le filleul de sir Henry et qu'il était dans les meilleurs termes avec son parrain.

À grands traits, Rydesdale exposa l'affaire à son ami.

— Je vous accorde, précisa-t-il enfin, qu'ils ont tous dû être là pour six heures et demie. Mais ce Suisse pouvait-il être sûr qu'ils y seraient ? D'autre part, peut-on raisonnablement supposer que ce qu'ils pouvaient porter sur eux valait d'être pris ?

— Quelques broches démodées, répondit pensivement sir Henry, un collier de perles en toc, un peu de monnaie, un gros billet ou deux, peut-être... Cette miss Blacklock avait de l'argent chez elle ?

— Quelque chose comme cinq livres, à ce que j'ai compris.

— Une misère ! s'exclama Rydesdale.

— Vous semblez incliner à penser que le type en question était surtout un cabotin, déclara sir Henry, que, dans l'affaire, ce qui l'intéressait, ce n'était pas le butin, mais le plaisir de jouer la comédie du « hold-up ». Du cinéma ?... Après tout, c'est très possible ! Comment s'est-il tué ?

Rydesdale tendit un papier à sir Henry.

— Les premières conclusions du médecin légiste. Le coup a été tiré à bout portant... mais rien ne permet de dire s'il s'agit d'un accident ou d'un suicide. Il peut s'être tué volontairement, mais il se peut aussi qu'il ait trébuché et que son revolver, qu'il tenait tout contre lui, soit parti sans qu'il l'ait voulu... Cette seconde hypothèse me semble la plus plausible...

Il se tourna vers Craddock.

— Il faudra interroger les témoins très soigneusement et veiller à ce qu'ils exposent très exactement ce qu'ils ont vu.

— Aucun d'eux n'aura vu la même chose que son voisin, grogna l'inspecteur.

— Dans ces moments-là, fit observer sir Henry, l'intéressant, ce n'est pas tellement ce que les gens ont vu, c'est aussi ce qu'ils n'ont pas vu.

— Que dit le rapport sur le revolver ?

— Marque étrangère, assez courante sur le continent. Scherz n'avait pas de port d'arme et n'avait pas déclaré son revolver en entrant en Angleterre.

2

Au *Royal Spa Hotel*, l'inspecteur Craddock fut conduit directement au bureau du directeur.

M. Rowlandson, un solide gaillard à l'aspect florissant, accueillit le détective avec une cordialité assez expansive.

— Nous serons heureux, inspecteur, de vous aider dans toute la mesure où nous le pourrons. Cette histoire est ahurissante. Jamais je n'aurais cru... Scherz avait l'air d'un garçon très ordinaire, assez gentil même... Jamais je n'aurais pensé...

— Depuis combien de temps était-il chez vous, monsieur Rowlandson ?

— Je viens de le vérifier. Un peu plus de trois mois. Excellentes références, permis de travail, etc.

— Il vous donnait satisfaction ?

— Tout à fait.

La réponse n'était venue qu'après une très légère hésitation. Craddock, à qui la chose n'échappa pas, appliqua sa tactique habituelle en pareille circonstance.

— Non, non, monsieur Rowlandson, ce ne doit pas être tout à fait ça. Qu'aviez-vous à lui reprocher ?

— C'est que, justement, je n'en sais rien !

— Mais vous avez bien eu *l'impression* que quelque chose clochait ?

— Mon Dieu... oui ! Seulement, je ne saurais formuler contre ce Scherz aucun grief précis. Il ne s'agit que d'impressions et je ne voudrais pas que, plus tard, on puisse tirer argument contre moi de ce que je pourrais avoir dit aujourd'hui.

— Je vous comprends fort bien et je tiens à vous rassurer. Vous n'avez rien à craindre de ce côté-là. Ce que je voudrais, pour le moment, c'est savoir à peu près à quoi ressemblait ce Scherz. Vous le suspectiez de se livrer à un trafic quelconque. Lequel ?

— À différentes reprises, nous avons eu avec lui quelques difficultés au service comptable. Il avait porté sur ses notes des chiffres que rien ne justifiait.

— Vous voulez dire qu'il vous a semblé qu'il avait compté à des clients des dépenses qu'ils n'avaient pas faites et que, lors du règlement, il empochait la différence ?

— Quelque chose dans ce genre-là, oui... En mettant les choses au mieux, il s'était montré bien léger, car, deux ou trois fois, il s'agissait de sommes assez importantes. J'ai demandé aux comptables de procéder à certaines vérifications, car j'étais persuadé que le bonhomme ne valait pas cher, mais je dois avouer qu'elles n'ont rien donné : il y avait, çà et là, des erreurs, les comptes étaient faits selon des méthodes peu orthodoxes, mais à la sortie, on ne pouvait rien leur reprocher. J'en ai conclu que je m'étais trompé.

— Et que serait-il arrivé s'il en avait été autrement ? Supposons que Scherz ait, de temps en temps, détourné de petites sommes. Il aurait pu, j'imagine, rembourser.

— Oui, à condition d'avoir l'argent... Seulement, les gens qui opèrent ainsi de menus larcins sont généralement de ceux qui n'ont jamais un sou, justement parce qu'ils dépensent un argent qu'ils n'ont pas.

— De sorte que, s'il avait été dans l'obligation de rembourser cet argent, il lui aurait bien fallu se le procurer d'une façon ou d'une autre. Par exemple, par un *hold-up* ?

— Peut-être. Je me demande s'il en était à son coup d'essai...

— C'est bien possible. En tout cas, c'était du travail d'amateur. Cet argent, en admettant qu'il en ait eu besoin, pouvait-il l'emprunter à quelqu'un ? Y avait-il une femme dans sa vie ?

— Oui, une des serveuses du restaurant : Myrna Harris.

— J'ai idée que je vais aller bavarder avec elle.

3

Myrna Harris était une jolie rousse, au nez retroussé, visiblement très ennuyée – et un peu inquiète – d'être obligée de s'entretenir avec un policier.

— Moi, monsieur, déclara-t-elle catégoriquement à Craddock, je ne sais rien du tout ! Rien de rien ! Si je m'étais doutée que Rudi était un type comme ça, je ne serais pas sortie avec lui. Mais, voyant qu'il travaillait à la réception, je pensais que c'était un jeune homme correct. La vérité, c'est que la direction bien inspirée devrait faire plus attention quand elle engage des gens, et surtout des étrangers... Probable qu'il faisait partie d'une bande ?

— Nous croyons plutôt qu'il travaillait seul.

— Non ?... On n'aurait jamais cru ça de lui ! Pourtant, quand on y réfléchit, il y avait bien eu quelques petites choses qui avaient disparu. Une broche en diamant et un médaillon en or... Mais je n'aurais jamais pensé que ce pouvait être lui !

— Évidemment !... Personne ne pouvait se méfier. Vous le connaissiez assez bien ?

— Assez... mais je n'irais pas jusqu'à dire que je le connaissais *bien*.

— Disons que vous n'étiez pas mal ensemble !

— C'est ça ! Nous étions de bons camarades. Rien de sérieux, bien entendu. Avec les étrangers, je me tiens toujours sur mes gardes. Rudi était très hâbleur, mais je faisais la part des choses...

Craddock nota le mot.

— Très hâbleur ? Voilà, miss Harris, qui me paraît très intéressant et vous êtes pour nous une collaboratrice précieuse. Qu'est-ce qu'il racontait ?

— Il disait que sa famille, qui vivait en Suisse, était très riche et très considérée. Il expliquait que, s'il était toujours fauché c'était à cause de la réglementation des échanges internationaux, qui empêchait ses parents de lui envoyer de l'argent. C'était possible... mais ses affaires n'étaient pas tellement épatantes ! Je parle de ses vêtements. Ils manquaient de chic. Quant à ses histoires, on avait l'impression que c'était du boniment. Il racontait qu'il avait fait des ascensions dans les Alpes et sauvé un homme qui allait tomber dans un précipice... Et, quand nous sommes allés ensemble au gouffre de Boulter, il a failli tourner de l'œil ! Alors, les Alpes, vous vous rendez compte ?

— Vous êtes sortie souvent avec lui ?

— Mon Dieu... oui... assez souvent ! Il était très bien élevé, n'est-ce pas ? Et, avec une femme, il savait se conduire. Au cinéma, il prenait toujours les meilleures places. Il m'envoyait des fleurs. Et puis, il dansait magnifiquement...

— Vous a-t-il jamais parlé de miss Blacklock ?

— Une cliente qui prend de temps en temps ses repas ici et qui a même séjourné à l'hôtel ? Je ne crois pas. Je ne savais même pas qu'il la connaissait.

— Et vous a-t-il quelquefois parlé de Chipping Cleghorn ?

Craddock crut discerner un peu de gêne dans le regard de la jeune femme, mais il n'aurait pu affirmer qu'il ne se trompait pas.

— Je ne crois pas. Il me semble qu'une fois il m'a demandé un renseignement sur l'heure des cars, mais je ne me souviens pas s'il s'agissait de ceux qui vont à Chipping Cleghorn ou de ceux d'une autre ligne. C'était il y a longtemps...

CHAPITRE V

MISS BLACKLOCK ET MISS BUNNER

Little Paddocks était tout à fait tel que se l'était représenté l'inspecteur Craddock. Il remarqua l'abondance des canards et des poulets, notant d'autre part que le jardin, la pelouse et les allées accusaient des signes évidents de négligence.

Le sergent Fletcher, qui apparut au coin de la maison, ressemblait à un soldat de la garde.

— Alors, Fletcher, où en êtes-vous ?

— Nous en avons fini avec la maison, Monsieur. Il ne semble pas que Scherz ait laissé des empreintes. Il portait des gants, c'est sûr ! Aucune porte, aucune fenêtre n'a été forcée. À cinq heures et demie, d'après ce qu'on nous a dit, la petite porte de la maison était fermée. Il serait donc entré par la grande porte. Miss Blacklock affirme que celle-ci n'est jamais fermée à clef avant qu'on ne boucle tout pour la nuit. La bonne, elle, déclare que la grande porte est fermée à clef tout l'après-midi. Seulement, c'est une fille qui raconte n'importe quoi. Très nerveuse, vous verrez ça ! Une réfugiée d'Europe centrale...

— Pas facile ?

Un regard éloquent répondit à la question de Craddock, qui ne put s'empêcher de sourire.

— L'électricité fonctionne parfaitement, reprit Fletcher, poursuivant son rapport. Malgré ça, nous n'avons pas encore trouvé la façon dont il s'y est pris pour couper la lumière. Il n'y a qu'un circuit qui s'est éteint, celui du salon et du vestibule. On ne voit pas comment il a pu toucher aux plombs, ceux-ci se trouvant près de l'office. Il aurait fallu qu'il traverse la cuisine. Donc, la fille l'aurait vu...

— À moins qu'elle n'ait été sa complice ?

— Ce serait bien possible. Cette fille-là ne m'inspire pas confiance...

Craddock aperçut deux grands yeux noirs, qui regardaient par la vitre d'une fenêtre, près de la porte d'entrée.

— C'est elle ?

— Oui, monsieur.

Le visage disparut et Craddock sonna. Il attendit longtemps. Enfin, une jeune femme brune vint lui ouvrir. Elle avait l'air fatigué.

Craddock se nomma. Elle le dévisagea froidement :

— Entrez ! Miss Blacklock vous attendait.

Craddock remarqua que le vestibule était long et resserré, avec une quantité de portes véritablement incroyable. La jeune fille en ouvrit une, à gauche, et dit :

— Tante Letty, c'est l'inspecteur Craddock. Mitzi n'a pas voulu le recevoir. Elle s'est enfermée dans la cuisine et elle geint plus que jamais. J'ai bien l'impression que nous n'aurons rien à déjeuner...

Elle fit passer Craddock devant elle et se retira en fermant la porte. Le policier se dirigea vers la propriétaire de Little Paddocks.

Elle lui apparut comme une sexagénaire, plutôt grande et visiblement fort active. Il y avait de la vivacité dans le regard et de la détermination dans le menton. Miss Blacklock portait un pansement à l'oreille gauche. Elle n'avait aucun maquillage et sa mise était fort simple : une jaquette de tweed, une jupe droite et un chandail.

Près d'elle se tenait une femme, à peu près du même âge, en qui Craddock, se remémorant certain passage du rapport de l'agent Legg, identifia tout de suite Dora Bunner, la dame de compagnie.

— Bonjour, inspecteur ! dit miss Blacklock de sa voix aimable de femme bien élevée. Permettez-moi de vous présenter à miss Bunner, qui m'aide à tenir la maison ! Prenez un siège...

Craddock, sans en avoir l'air, promenait sur la pièce le regard exercé du professionnel. Un salon « victorien », classique, banal, sans aucune originalité. Une seule note curieuse : des violettes

fanées, dans un petit vase en argent. Ces fleurs mortes révélèrent que quelque chose était arrivé qui avait apporté quelque trouble dans cette maison bien tenue, miss Blacklock n'étant point femme à tolérer chez elle un bouquet qui depuis longtemps aurait dû être jeté aux ordures.

— Si j'ai bien compris, miss Blacklock, c'est ici que... les faits se sont déroulés ?

— Oui.

— C'est hier qu'il fallait voir ça ! s'écria miss Bunner. Un *désordre* inimaginable ! Deux petites tables renversées. C'est une vraie chance qu'aucun bibelot n'ait été brisé ! Il y a des porcelaines qui...

Gentiment, mais très fermement, miss Blacklock coupa la parole à son amie.

— Tout cela, Dora, est très ennuyeux, mais sans intérêt ! Le mieux, je crois, ce serait que nous répondions simplement aux questions de l'inspecteur.

— Je le crois aussi, miss Blacklock, et, si vous le voulez bien, nous en viendrons tout de suite aux événements d'hier soir. Avant tout, j'aimerais savoir quand vous avez, pour la première fois, vu ce Rudi Scherz ?...

— Rudi Scherz ?

Miss Blacklock paraissait surprise.

— C'est là le nom de ce jeune homme ? Je pensais que... Peu importe, d'ailleurs ! Je l'ai rencontré pour la première fois un jour que j'étais allée faire des courses à Medham Spa, il y a environ... trois semaines. J'étais avec miss Bunner, nous avons déjeuné au *Royal Spa Hotel* et c'est en sortant de table que j'ai entendu prononcer mon nom. C'était ce jeune homme. Il vint à nous, me demanda si j'étais bien miss Blacklock, me disant que je ne le reconnaissais sans doute pas, mais qu'il était le fils du propriétaire de l'*hôtel des Alpes*, à Montreux, un établissement où, pendant la guerre, j'avais résidé avec ma sœur presque une année entière.

— Vous l'avez reconnu ?

— Non. Ces jeunes gens qui travaillent dans l'hôtellerie se ressemblent tellement ! Mais, comme nous avons passé à Montreux un séjour fort agréable, j'essayai de me montrer

aimable et je dis à ce jeune homme que j'espérais qu'il se plaisait en Angleterre. Il me répondit qu'il y était depuis six mois, pour apprendre son métier, et la chose me parut normale.

— Par ma suite, vous l'avez revu ?

— Oui... Il y a une quinzaine de jours... À ma grande surprise, il est venu ici. Il s'est excusé de me déranger, mais j'étais, paraît-il, la seule personne qu'il connût en Angleterre, la seule à qui il pût demander l'argent dont il avait besoin pour se rendre en Suisse, au chevet de sa mère, gravement malade.

— Cet argent, souligna miss Bunner, Letty ne le lui a pas donné !

— L'histoire me paraissait très suspecte, reprit miss Blacklock. Elle ne tenait pas debout, car le père de ce jeune homme pouvait très facilement télégraphier à un de ses collègues anglais pour prendre avec lui des arrangements. Ce qui m'a étonnée c'est qu'il n'ait pas insisté et qu'il se soit retiré presque tout de suite. Comme s'il était venu avec la certitude d'essuyer un refus...

— Aujourd'hui, à la réflexion, il ne vous semble pas que cette histoire n'était qu'un prétexte pour repérer les lieux ?

Miss Blacklock hocha la tête avec énergie.

— C'est bien ce que je crois... maintenant ! Tandis que je le reconduisais, il a fait quelques remarques sur la maison, par exemple que j'avais une très belle salle à manger. Ce qui est faux, car elle est sombre. Seulement, il tenait à y jeter un coup d'œil. Me devançant, il a ouvert la grande porte lui-même, vraisemblablement pour se renseigner sur la serrure... Elle n'était d'ailleurs pas fermée à clef. Elle ne l'est jamais avant la tombée de la nuit. *N'importe qui* peut entrer.

— Et la porte qui est sur le côté de la maison, celle qui donne sur le jardin ?

— C'est par là que je suis sortie pour aller enfermer les canards, peu avant l'arrivée des gens.

— Était-elle fermée à clef ?

Miss Blacklock fronça le sourcil.

— Je ne m'en souviens pas... Il me semble, mais je ne suis pas sûre. En tout cas, je l'ai fermée à clef en rentrant.

— C'est-à-dire vers six heures un quart ?

— Environ.

— Et la grande porte ?

— Celle-là, on ne la ferme à clef que plus tard.

— Scherz aurait donc très bien pu entrer par là, à moins qu'il n'ait préféré se glisser dans la maison pendant que vous étiez en train d'enfermer les canards. Il avait examiné les lieux, il savait sans doute où se trouvaient les placards et connaissait vraisemblablement les endroits où il lui était possible de se cacher... Oui, tout ça me semble assez clair !

Miss Blacklock protesta.

— Permettez ! Ce n'est pas si clair que ça ! D'abord, parce que je ne vois pas pourquoi il aurait fait toute cette ridicule mise en scène !

— Gardez-vous beaucoup d'argent chez vous, miss Blacklock ?

— Il y a généralement cinq livres dans ce petit secrétaire, que vous apercevez là-bas, et deux ou trois livres dans mon sac.

— Vous avez des bijoux ?

— Deux ou trois bagues, quelques broches et les camées que je porte en ce moment. Convenez, inspecteur, que ce n'est pas assez pour justifier un cambriolage !

— Mais il ne s'agissait pas du tout d'un cambriolage ! s'écria miss Bunner. Je te l'ai dit tout de suite, Letty ! Il voulait se venger ! Tu lui avais refusé de l'argent qu'il te demandait et c'est pour ça qu'il t'a tiré dessus... par deux fois !

— Nous en arrivons donc à hier soir, reprit Craddock. Voyons, miss Blacklock... Que s'est-il passé exactement ?

Miss Blacklock réfléchit quelques secondes.

— La pendule qui est sur la cheminée a sonné et je me rappelle fort bien que je venais de dire que, s'il devait arriver quelque chose, ça ne pouvait plus tarder. La pendule, donc, a sonné deux fois. Puis, brusquement, l'électricité s'est éteinte.

— Quelles étaient les lumières allumées ?

— Les appliques murales, seulement.

— Quand les lumières se sont éteintes, y a-t-il eu une étincelle ou un bruit quelconque ?

— Je ne crois pas.

— Pardon ! corrigea Dora Bunner. Il y a eu une étincelle *et* une sorte de grésillement.

— Et ensuite, miss Blacklock ?

— La porte s'est ouverte...

— Laquelle ? J'en vois deux.

— Celle-ci. L'autre est une fausse porte, qui ne s'ouvre pas. La porte s'est ouverte... et il était là, masqué, revolver au poing. Une apparition incroyable, qui nous amusait, parce que nous nous figurions qu'il s'agissait d'une farce. Il a dit quelque chose, je ne sais plus quoi...

— « Les mains en l'air ou je tire ! » déclara miss Bunner d'un ton dramatique.

— Quelque chose comme ça, en effet, reconnut miss Blacklock, pas très convaincue.

— Et vous avez tous mis les mains en l'air ?

— *Bien sûr !* répondit miss Bunner. Tous ! En tout cas, *moi*, j'ai obéi !

— Moi pas ! déclara miss Blacklock avec fermeté. Je trouvais cette histoire vraiment trop idiote et la plaisanterie passait les bornes.

— Et ensuite ?

— La lumière de sa torche électrique m'arriva en plein dans les yeux et m'aveugla. Et, tout à coup, une balle a sifflé à mes oreilles et est allée se loger dans la cloison, juste derrière moi. Quelqu'un a crié, j'ai senti une douleur cuisante à l'oreille et on a tiré une seconde fois !

— C'était effrayant ! gémit miss Bunner.

— Et ensuite, miss Blacklock ?

— Je me rappelle mal... Je souffrais et j'étais tellement stupéfaite... L'homme s'est retourné et il m'a semblé qu'il tombait... Il y a eu un coup de feu, il a lâché sa torche et tout le monde s'est mis à se bousculer et à crier.

— Où vous trouviez-vous exactement, miss Blacklock ?

— Elle était près de la table, affirma miss Bunner. Elle tenait à la main le petit vase de violettes...

Miss Blacklock alla à la petite table placée à l'endroit même où se rejoignaient les deux pièces formant le salon.

— J'étais ici, précisa-t-elle. Et ce que je tenais à la main, en fait, c'était la boîte aux cigarettes.

L'inspecteur Craddock examina le mur, derrière elle. Les traces laissées par les balles étaient visibles.

— Vous l'avez échappé belle !

— Certainement ! approuva miss Bunner. Car c'est bien sur elle qu'il a tiré ! Je l'ai vu. Il a dirigé le rayon de sa torche sur tout le monde et, quand il a trouvé Letty, il a laissé la lumière sur elle, et il a tiré. C'est *toi* qu'il voulait tuer, Letty, j'en suis sûre !

— Tu as fini par t'en convaincre à force de revivre ces minutes-là par la pensée !

Dora Bunner s'obstinait.

— Je te répète que c'est toi qu'il visait ! Il t'a manquée et c'est pour ça qu'il a retourné son arme contre lui-même. Je suis sûre que c'est comme ça que les choses se sont passées.

— Pour moi, déclara miss Blacklock, il n'a jamais eu l'intention de se suicider. Il n'était pas homme à le faire.

— Jusqu'au moment où il a tiré, miss Blacklock, vous étiez persuadée qu'il s'agissait d'une farce ?

— Évidemment. Pouvais-je penser autre chose ?

— Et, cette farce, quel en était l'auteur, d'après vous ?

Dora devança son amie.

— Tu croyais que Patrick...

— Patrick ? interrogea l'inspecteur.

Miss Blacklock parut contrariée de l'intervention de Dora.

— Patrick Simmons, mon jeune cousin. Quand j'ai lu dans le journal l'annonce de ce crime, j'ai pensé à une plaisanterie de son cru. Mais il s'en est vigoureusement défendu.

Dora Bunner tremblait et semblait sur le point de fondre en larmes. Son amie lui administra de petites tapes sur l'épaule.

— Il faut te ressaisir, Dora ! J'ai besoin de toi pour faire marcher la maison. Est-ce que ce n'est pas le jour de la blanchisserie, aujourd'hui ?

— Mon Dieu ! que tu fais bien de me le rappeler ! J'espère qu'ils n'oublieront pas de rapporter cette taie d'oreiller qui manquait la dernière fois ! Il faut que je note ça pour être sûre d'y penser. J'y vais tout de suite !

— C'est ça !... Et emporte donc ces violettes ! J'ai horreur des fleurs mortes...

— Les pauvres n'ont pas duré longtemps. Elles étaient si belles hier quand je les ai mises dans le vase. Oh ! j'avais oublié l'eau ! Dieu ! que je suis sotte ! J'oublie tout le temps quelque chose...

Dora Bunner quitta la pièce, rassérénée.

— Sa santé n'est pas très solide, commenta miss Blacklock et il ne lui faut pas d'émotions. Que désirez-vous savoir encore inspecteur ?

— J'aimerais que vous me parliez un peu des gens qui vivent sous votre toit.

— Eh bien ! Il y a Dora Bunner, mon jeune cousin Patrick et sa sœur Julia.

— Je croyais que vous étiez leur tante ?

— Ils m'appellent tante Letty, mais au vrai ce sont des cousins éloignés. Leur mère est ma cousine issue de germain.

— Ils ont toujours habité avec vous ?

— Oh, non ! Ils ne sont ici que depuis deux mois. Avant la guerre, ils vivaient en France, dans le Midi. Patrick a été mobilisé dans la Marine et Julia travaillait dans un ministère. Les hostilités terminées, leur mère m'a écrit pour me demander si je consentirais à les prendre avec moi. Julia fait un stage d'infirmière au Milchester General Hospital et Patrick prépare un diplôme d'ingénieur, à l'Université. Milchester, est, par car, à cinquante minutes d'ici. J'ai accepté avec joie, car la maison est bien grande pour y être seule. Ils me paient une petite pension et je suis très heureuse qu'ils soient là. J'aime voir de la jeunesse autour de moi.

— Parlez-moi de Mrs. Haymes !

— Elle est aide-jardinière à Dayas Hall, qui appartient à Mrs. Lucas. La villa étant occupée par le vieux jardinier et sa femme, Mrs. Lucas m'a demandé si je pouvais loger Mrs. Haymes. J'y ai consenti. C'est une femme charmante, dont le mari a été tué en Italie. Elle a un petit garçon de huit ans, qui est pensionnaire dans un collège et que j'aurai ici aux vacances.

— Qu'avez-vous comme domestiques ?

— Un jardinier à la journée, qui vient le mardi et le vendredi, une certaine Mrs. Huggins, qui habite le village et que j'emploie cinq matinées par semaine, et enfin une réfugiée d'Europe centrale, dont le nom est impossible à prononcer. Elle aide à la cuisine et je l'appelle Mitzi. Elle vous donnera du mal, j'en ai peur, car elle a un peu la manie de la persécution.

Craddock inclina la tête. Miss Blacklock poursuivit :

— Elle ment, mais n'allez pas vous imaginer pour ça qu'il faut la tenir pour suspecte. Je crois très sincèrement qu'il y a toujours un fond de vérité dans ses mensonges. C'est ainsi, par exemple, qu'elle fait des atrocités dont sa famille a été victime un récit épouvantable, auquel s'est peu à peu incorporé tout ce qu'elle a pu lire dans les journaux. Elle ment sur bien des points, mais il reste qu'elle a beaucoup souffert et qu'un de ses parents au moins a été assassiné sous ses yeux. Elle exagère, voilà tout !... Seulement, elle est exaspérante. Elle croit qu'on lui veut du mal, elle est terriblement susceptible, elle s' imagine à tout instant qu'on a voulu la blesser... Bref, elle me fait de la peine...

Miss Blacklock sourit et dit encore :

— Mais, quand elle veut, elle fait admirablement la cuisine.

— J'essaierai de ne pas trop la bousculer, déclara Craddock. C'est miss Julia Simmons qui m'a ouvert la porte, n'est-ce pas ?

— Oui. Vous voulez la voir ?

— Très volontiers.

CHAPITRE VI

JULIA, MITZI ET PATRICK

1

Julia, lorsqu'elle vint s'asseoir dans le fauteuil laissé libre par le départ de miss Letitia Blacklock – laquelle, avec tact, avait quitté le salon à l'entrée de la jeune fille – prit un petit air sûr de soi qui, sans qu'il sût pourquoi, déplut à Craddock. Elle posa sur lui un regard limpide et attendit ses questions.

— Voudriez-vous, miss Simmons, me parler d'hier soir ?

— Eh bien ! il est venu ici un tas de raseurs...

— Qui étaient ?

— Vous ne le savez pas encore ?

Il sourit.

— C'est moi qui pose les questions, miss Simmons.

— Excusez-moi ! Il faut croire que vous n'êtes pas comme moi et que vous n'avez pas horreur d'entendre plusieurs fois la même chose... Il y avait donc le colonel et Mrs Easterbrook, miss Hinchliffe et miss Murgatroyd, Mrs. Swettenham et Edmund Swettenham, et Mrs. Harmon, la femme du pasteur. Je les ai nommés dans l'ordre de leur arrivée et, si vous voulez savoir ce qu'ils ont dit, c'est facile. Ils ont tous dit : « Tiens, vous avez allumé le chauffage central ! » et « Mon Dieu ! que vous avez là de beaux chrysanthèmes ! »

Craddock se mordit les lèvres pour ne pas rire.

— Il n'y a eu, poursuivit la jeune fille, qu'une seule exception : Mrs. Harmon. Elle est arrivée avec son chapeau de travers et ses lacets de souliers mal noués et, tout de suite, elle a demandé quand l'assassinat allait avoir lieu. Ils se sont tous sentis gênés, parce qu'ils avaient tous prétendu être entrés en passant, par hasard. Tante Letty a répondu d'un ton un peu sec qu'on

n'attendrait sans doute pas longtemps. La pendule a sonné, l'électricité s'est éteinte, la porte s'est ouverte et un homme masqué a crié : « Haut les mains ! » ou quelque chose comme ça. Là-dessus, il a tiré deux fois sur tante Letty... et on n'a plus eu envie de rire !

— Où étaient les uns et les autres quand c'est arrivé ?

— Ma foi ! un peu partout... Mrs. Harmon était assise sur le canapé. Hinch – c'est comme ça que nous appelons miss Hinchliffe – était debout devant la cheminée...

— Vous étiez tous dans cette partie-ci du salon ou dans l'autre ?

— Presque tous dans celle-ci, je crois. Patrick était allé chercher le xérès à l'autre bout du salon et il me semble bien que le colonel Easterbrook l'avait suivi, mais je n'en suis pas sûre.

— Personnellement, où étiez-vous ?

— Je devais être près de la fenêtre. Tante Letty venait de prendre les cigarettes...

— Sur la table là-bas ?

— Oui. C'est à ce moment-là que la lumière s'est éteinte.

— L'homme avait une puissante torche électrique. Comment s'en est-il servi ?

— Il l'a braquée sur nous, simplement. Elle nous éblouissait...

— Une question importante, miss Simmons. Cette torche, restait-elle immobile ou l'homme la promenait-il de droite et de gauche ?

Julia réfléchit. Elle avait renoncé à son attitude blasée.

— Il la faisait bouger. Comme un projecteur dans un dancing... La lumière m'a d'abord frappée en pleine figure, puis elle a fait le tour de la pièce et les coups de feu ont claqué... Deux.

— Et après ?

— Il a comme pivoté sur lui-même, Mitzi s'est mise à hurler, la torche s'est éteinte et il y a eu un troisième coup de revolver. Ensuite, comme elle fait toujours, la porte s'est refermée, toute seule, avec un grincement terrible, et nous nous sommes retrouvés dans le noir, ne sachant que faire...

— À votre avis, l'homme s'est-il donné la mort volontairement ou s'est-il tué sans le vouloir, parce que son revolver est parti accidentellement ?

— Je n'ai pas d'idée là-dessus. C'est seulement quand j'ai vu que tante Letty saignait, que j'ai cessé de penser qu'il s'agissait d'une blague idiote.

— Pensez-vous qu'il savait sur qui il tirait ? À ce moment-là, sa torche était-elle dirigée sur miss Blacklock ?

— Je ne saurais dire. Ce n'était pas elle que je regardais, mais lui.

— Comprenez-moi !... Pensez-vous que c'est sur elle qu'il a tiré, sur elle en particulier ?

L'idée paraissait surprendre la jeune fille.

— Je ne crois pas... Après tout, s'il voulait faire un carton sur tante Letty, il pouvait trouver des tas d'occasions plus favorables ! Réunir pour ça tous ses amis et connaissances, ç'aurait été compliquer les choses à plaisir ! Il pouvait, tous les jours de la semaine, la dégringoler en se cachant derrière une haie, à la bonne vieille manière irlandaise. Il est très probable qu'il n'aurait jamais été inquiété...

Craddock trouvait le raisonnement excellent. L'argument démolissait l'hypothèse de Dora Bunner, d'après laquelle les coups de feu avaient été délibérément tirés sur la seule Letitia Blacklock.

Le policier remercia la jeune fille et annonça son intention d'aller s'entretenir avec Mitzi.

— Faites attention à ses griffes ! lui conseilla-t-elle. C'est une Cosaque !

2

Escorté de Fletcher, Craddock gagna la cuisine. Mitzi, qui roulait de la pâte, leva la tête à son entrée et dirigea sur lui un regard hostile. Ses cheveux noirs lui tombaient sur les yeux, elle avait l'air sombre et revêche. Elle portait un corsage rouge et une jupe verte.

— Vous êtes de la police, n'est-ce pas ? Vous venez me persécuter ? On m'avait dit qu'en Angleterre ce n'était pas comme ailleurs, mais c'est exactement la même chose ! Vous venez me torturer, pour me faire dire des choses... Eh bien !

prenez-en votre parti ! Je ne dirai *rien* ! Arrachez-moi les yeux, enfoncez-moi des allumettes sous les ongles, brûlez-moi la peau au fer rouge, faites ce que vous voudrez ! Je ne parlerai pas !... Je ne parlerai pas !

Craddock la regardait, pensif, cherchant la bonne attaque. Finalement, il ordonna :

— Très bien ! Alors, prenez votre chapeau et votre manteau !

— Quoi ?

Mitzi était stupéfaite.

— Prenez votre chapeau et votre manteau pour venir avec moi. Je n'ai pas ma trousse de tortionnaire. Tous mes appareils sont au commissariat. Vous avez les menottes, Fletcher ?

— Oui, monsieur.

Mitzi avait reculé de quelques pas.

— Mais je ne veux pas vous suivre !

— Alors, il faut répondre poliment aux questions qu'on vous pose poliment.

Elle mit son rouleau à pâtisserie sur la table, s'essuya les mains avec un torchon et s'assit, avant de dire, d'un ton maussade :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Que vous me racontiez ce qui s'est passé ici hier soir.

— J'ai voulu m'en aller. Est-ce *qu'elle* vous l'a dit ? Quand j'ai vu que le journal annonçait un meurtre qui aurait lieu ici, j'ai voulu partir. Elle s'est arrangée pour me retenir. Mais *je savais*, moi, ce qui arriverait et que je serais assassinée...

— Mais on ne vous a pas assassinée, il me semble !

Elle en convint à regret.

— Alors, reprit Craddock, racontez-moi ce qui s'est passé ?

— J'étais nerveuse, terriblement nerveuse... Avec tous ces gens dans la maison... À commencer par cette Mrs. Haymes, qui est arrivée par la petite porte, sous prétexte qu'elle ne voulait pas salir les marches de l'entrée. Comme si elle se souciait de ça ! Elle s'en fiche bien ! Cette femme-là me regarde du haut de sa grandeur comme si j'étais de la boue...

— Laissons Mrs. Haymes de côté, voulez-vous ?

— Pour qui se prend-elle ? Elle n'est qu'une vulgaire salariée, qui bêche les plates-bandes et tond la pelouse. Alors, pourquoi prétend-elle qu'elle est une dame ?

— Je vous ai dit de laisser Mrs. Haymes de côté. Continuez !

— Je porte le xérès et les verres au salon, ainsi que les bons petits gâteaux que j'avais préparés. Puis, on sonne et je vais à la porte. Je retourne à la cuisine et ça recommence ! Je vais de nouveau à la porte, je ne sais combien de fois... C'est humiliant, mais je le fais ! Après, je regagne l'office et je me mets à astiquer les cuivres et, pour être sûre de pouvoir me défendre si quelqu'un vient pour me tuer, je garde à portée de la main un grand couteau à découper, bien affûté.

— Une sage précaution...

— Et puis, tout à coup, j'entends des coups de feu. Je me dis : « Ça y est ! », je cours à la salle à manger et je reste là à écouter. Alors, il y a un second coup de revolver et un grand bruit dans le vestibule, comme quelque chose qui tombe. Je tourne le bouton de la porte, mais elle est fermée de l'autre côté. Je suis comme une souris prise au piège. Alors, je crie, je crie, de toutes mes forces, tout en tapant sur le panneau ! Enfin, j'entends bouger le verrou et on me délivre ! J'apporte des bougies, beaucoup de bougies... Et puis, la lumière revient et je vois du sang... Du sang ! *Ach ! Gott in Himmel !* Ce n'est pas la première fois que je vois du sang... Mon jeune frère, je l'ai vu assassiner sous mes yeux... J'ai vu du sang dans les rues... J'ai vu des hommes tomber sous les balles du peloton d'exécution, j'ai vu...

— Merci.

— Et maintenant, arrêtez-moi et conduisez-moi en prison !

— Pas aujourd'hui ! répondit l'inspecteur.

3

Comme ils traversaient le vestibule, Craddock et Fletcher virent la porte d'entrée s'ouvrir brusquement, livrant passage à un jeune homme de belle taille, qui, les apercevant, s'arrêta net dans sa course, en s'écriant :

— Des limiers, si mes sens ne m'abusent !

- M. Patrick Simmons ? s'enquit Craddock.
- Vous êtes l'inspecteur, n'est-ce pas, et c'est bien un sergent qui vous accompagne ?
- Exact, monsieur Simmons. Pouvez-vous m'accorder un petit entretien ?
- Je suis innocent, inspecteur. Je jure que je suis innocent !
- Je vous demanderai, monsieur Simmons, de bien vouloir être sérieux. J'ai encore plusieurs personnes à voir et je n'ai pas de temps à perdre. Pouvons-nous nous entretenir dans cette pièce ?
- C'est le prétendu cabinet de travail. Comme, ici, personne ne travaille...
- D'un ton très officiel, Craddock invita le jeune homme à lui donner des renseignements sur son état civil et ses services de guerre.
- Et maintenant, racontez-moi ce qui s'est passé hier soir !
- Nous avons tué le veau gras, inspecteur. Entendez que Mitzi nous a confectionné de savoureux petits gâteaux, que tante Letty a débouché une autre bouteille de xérès...
- Craddock coupa la parole à Patrick.
- Une autre ?
- Oui. Il y en avait une, à moitié pleine encore, mais tante Letty n'avait pas l'air d'en vouloir...
- Elle était donc nerveuse ?
- Nerveuse, non ! Mais je crois que la vieille Bunny l'avait énervée, en lui prophétisant des catastrophes tout le long de la journée.
- Miss Bunner craignait quelque chose ?
- Sans aucun doute... et, au fond, elle était ravie !
- Elle avait pris l'annonce au sérieux ?
- Tout à fait.
- Il semble que miss Blacklock, lorsqu'elle a vu cette annonce, n'était pas loin de penser que vous étiez pour quelque chose dans son insertion. Pourquoi ?
- Que voulez-vous, ici, chaque fois que quelqu'un commet une sottise, c'est moi qui prends !
- Vous n'étiez pour rien dans cette annonce ?
- Pour rien !

— Vous connaissiez Rudi Scherz ?

— Je ne l'avais jamais vu.

— Racontez-moi ce qui s'est passé !

— Je venais d'aller dans le bout du salon pour m'occuper des boissons quand, brusquement, la lumière s'est éteinte. Je me retourne et j'aperçois, à la porte, un type qui disait : « Les mains au plafond, tous ! »... J'étais en train de me demander s'il m'était possible de me jeter sur lui quand il se mit à jouer du revolver. Presque aussitôt, il s'effondre, sa torche tombe par terre et nous nous retrouvons dans le noir. Là-dessus, le colonel Easterbrook se met à lancer des ordres, comme à la caserne, il réclame de la lumière, je prends mon briquet dans ma poche et, naturellement, il se refuse à fonctionner !

— Avez-vous eu l'impression que l'homme visait miss Blacklock ?

— Je croirais plutôt qu'il a tiré comme ça, pour le plaisir... et qu'il s'est rendu compte, ensuite, qu'il était allé trop loin.

— Ce qui l'aurait décidé à se tuer ?

— Peut-être. Quand j'ai vu son visage, il m'a fait l'effet d'être un pauvre petit bandit de rien du tout, un de ces types qui perdent leur sang-froid pour un oui, pour un non.

— Et vous êtes sûr que vous ne l'aviez jamais rencontré ?

— Jamais !

— Je vous remercie, monsieur Simmons. Il me reste à voir les personnes qui étaient ici hier soir. Quel serait, selon vous, l'ordre dans lequel je devrais les entendre ?

— Phillipa, Mrs. Haymes, travaille à Dayas Hall... C'est à côté. Un peu plus loin, vous avez les Swettenham. Tout le monde vous indiquera leur demeure.

CHAPITRE VII

QUELQUES-UNS DE CEUX QUI ÉTAIENT LÀ

1

Dayas Hall avait très certainement souffert pendant les années de guerre. Les mauvaises herbes avaient envahi une partie du jardin. Le potager, pourtant, était déjà presque remis en état.

Craddock y rencontra un vieil homme qui, les avant-bras appuyés sur sa bêche, rêvait en ne pensant probablement à rien.

— C'est Mrs. Haymes que vous cherchez ? Je ne sais guère où vous pourrez la trouver ! C'est une femme qui a ses idées à elle et qui fait ce qui lui chante ! Les conseils, elle n'en veut pas. Pourtant le jardinage, ça ne s'apprend pas en vingt-quatre heures. Ah ! mais non...

— Il faut que je la voie...

— Qu'est-ce que vous lui voulez ? Vous êtes de la police, n'est-ce pas ? C'est elle qui a des ennuis ou bien venez-vous simplement pour l'histoire d'hier soir, à Little Paddocks ? Tom Riley croit que ce sont des étrangers qui ont fait le coup et il est persuadé que cette fille qui est cuisinière chez miss Blacklock et qui a si mauvais caractère est complice... Marlène – c'est la serveuse du bar prétend que, contrairement à ce que les gens s'imaginent, il y a, à Little Paddocks, largement de quoi tenter des voleurs. Bien sûr, qu'elle dit, miss Blacklock s'habille très simplement, à part ces colliers de perles fausses qu'elle porte... Mais, qu'elle dit Marlène, qu'est-ce qui vous prouve que c'est vraiment des perles fausses ?

Le vieux s'interrompt pour reprendre haleine et poursuit :

— Pour ce qui est de l'argent, miss Blacklock n'en a jamais chez elle. C'est Jim Huggins qui le dit et il est placé pour le savoir, vu que sa femme va faire le ménage à Little Paddocks et qu'elle est fureteuse comme pas une ! Toujours à fourrer son nez partout, vous comprenez ?

— A-t-elle une opinion sur l'affaire d'hier soir ?

— Elle dit que Mitzi est sûrement dans le coup ! Une fille qui prend des grands airs et qui ne se gêne pas pour dire à Mrs. Huggins en pleine figure qu'elle n'est jamais qu'une femme de ménage !

Craddock écoutait, tout en réfléchissant. Les propos du jardinier le renseignaient de façon assez précise sur l'opinion à Chipping Cleghorn, mais tout cela ne l'aiderait guère dans sa besogne. Il mit fin à la conversation et s'éloigna vers le verger, le vieux lui ayant dit qu'il était possible qu'il y rencontrât celle qu'il cherchait.

Phillipa Haymes était bien dans le verger, où elle faisait la cueillette des pommes. Craddock ne vit tout d'abord qu'une paire de jolies jambes, prises dans un pantalon d'homme, qui se laissaient glisser le long d'un arbre. Arrivée au sol, un peu échevelée, Phillipa aperçut le policier.

— Bonjour, madame ! dit-il, allant vers la jeune femme. Je suis l'inspecteur-détective Craddock, de la police du Middleshire, et je serais heureux d'avoir avec vous un instant d'entretien.

— À propos d'hier soir ?

— Oui.

— Où pourrions-nous...

Elle cherchait des yeux autour d'elle. Craddock, d'un signe, montra un tronc d'arbre abattu.

— Je vous ennuie, mais je ne vous dérangerai pas plus longtemps qu'il ne sera indispensable.

— Merci.

— Il ne s'agit que de l'habituelle routine policière. À quelle heure, hier soir, avez-vous quitté votre travail ?

— Vers cinq heures et demie. J'étais restée vingt minutes de plus pour finir d'arroser les fleurs de la serre.

— Par quelle porte êtes-vous rentrée ?

— Par la porte de côté. Au lieu de suivre la grande allée, on va vers les poulaillers. C'est plus court et, comme ça, on ne salit pas le perron. Il y a des jours où mes souliers sont pleins de boue.

— Vous rentrez toujours par là ?

— Toujours.

— La porte n'était pas fermée à clef ?

— Non. L'été, on la laisse grande ouverte. En cette saison, on la ferme, mais pas à clef. Une fois rentrée, j'ai mis le verrou.

— Comme toujours ?

— Depuis une huitaine, oui. Vous comprenez, à six heures, maintenant, il fait noir...

— Et, une fois rentrée, qu'est-ce que vous avez fait ?

— Je me suis débarrassée de mes énormes souliers de jardin, je suis montée, j'ai pris un bain et mis des vêtements propres. Après quoi, je suis descendue et je me suis aperçue qu'il y avait au salon une petite foule. À ce moment-là, j'ignorais encore la stupide annonce que vous savez...

— Maintenant, parlez-moi du « hold-up » ! Que s'est-il passé exactement ?

— L'électricité s'est éteinte...

— Où étiez-vous ?

— Près de la cheminée, en train de chercher mon briquet, que je croyais avoir posé sur le manteau. L'électricité, donc, s'est éteinte et les gens ont poussé toutes sortes de petits cris amusés. Puis, la porte s'est ouverte brusquement, l'homme a braqué une torche électrique sur nous et, brandissant son revolver, nous a ordonné de mettre les mains en l'air.

— Ce que vous avez fait ?

— Ma foi ! personnellement, je n'ai pas bougé ! Je pensais qu'il s'agissait d'une plaisanterie, j'étais fatiguée et il ne me paraissait pas obligatoire d'obéir.

— Toute l'histoire vous semblait ridicule ?

— Plutôt, en effet. Ensuite, il y a eu les coups de revolver et j'ai eu très peur... La torche continuait d'aller et de venir, puis elle est tombée et s'est éteinte. Après ça, Mitzi a commencé à crier...

— La lumière de la torche vous a-t-elle paru aveuglante ?

— Pas spécialement... Ce qui n'empêche qu'elle était très crue. À un certain moment, elle éclairait miss Bunner et la pauvre avait l'air d'un navet-fantôme... Elle était livide, la bouche grande ouverte, avec des yeux qui lui sortaient de la tête...

— La lumière bougeait ?

— Sans arrêt. L'homme la promenait tout autour de la pièce...

— Comme s'il cherchait quelqu'un ?

— Non, il ne m'a pas semblé...

— Et ensuite ?

Phillipa Haymes fronça le sourcil.

— Ensuite, nous nous sommes trouvés en pleine confusion. Edmund Swettenham et Patrick Simmons ont allumé des briquets et sont sortis dans le vestibule, nous avons suivi et quelqu'un a ouvert la porte de la salle à manger, où la lumière ne s'était pas éteinte. Edmund Swettenham a administré à Mitzi une terrible gifle, afin de la calmer, et, après, les choses ont commencé à aller mieux.

— Vous avez vu le mort ?

— Oui.

— Était-ce quelqu'un que vous connaissiez ?

— Non.

— Vous ne l'aviez jamais rencontré ?

— Jamais.

— D'après vous, a-t-il été victime d'un accident ou s'est-il donné volontairement la mort ?

— Là-dessus, je n'ai pas d'opinion.

— Vous ne l'aviez pas aperçu lorsque, quelque temps auparavant, il était venu à Little Paddocks ?

— Non. Il a dû venir à la fin de la matinée, à une heure où je n'étais pas là. Je suis absente presque toute la journée.

— Une dernière question, Mrs. Haymes. Avez-vous des bijoux de valeur ? Des bagues, des bracelets ?

Phillipa secoua la tête.

— Ma bague de fiançailles... Une broche ou deux...

— Et, autant que vous le sachiez, il n'y a, dans la maison, rien qui soit de grand prix ?

— Non. Il y a de l'argenterie, qui est belle, mais sans être exceptionnelle...

— Je vous remercie, Mrs. Haymes.

2

En s'en allant, Craddock, comme il traversait le potager, se trouva nez à nez avec une dame à la grosse figure rougeaude. Elle répondit d'un ton agressif à son bonjour et lui demanda ce qu'il faisait là.

— Mrs. Lucas, sans doute ? s'enquit-il. Je suis l'inspecteur-détective Craddock.

— Ah ?... Alors, excusez-moi ! Seulement, vous comprenez, je n'aime pas que des étrangers s'introduisent chez moi et fassent perdre leur temps à mes jardiniers. Vous, c'est différent ! Il faut bien que vous fassiez votre service.

— Très juste.

— Et puis-je vous demander si nous devons nous attendre à voir se renouveler la scène d'hier soir ? S'agit-il d'une bande ?

— Nous sommes persuadés du contraire.

— Tant mieux !... Vous êtes venu interroger Phillipa Haymes ?

— Elle a été témoin des faits. Je tenais à l'entendre.

— Et vous n'auriez pas pu attendre jusqu'à une heure de l'après-midi, j'imagine ? Somme toute, il aurait peut-être été plus indiqué de prendre plutôt sur son temps que sur *le mien*...

— J'ai cru comprendre que Mrs. Haymes a quitté son travail hier à cinq heures vingt, et non à cinq heures ?

— C'est exact et je lui rendrai cette justice qu'elle est consciencieuse, encore qu'il y ait des jours où je la cherche dans tout le jardin sans pouvoir mettre la main sur elle. Évidemment, c'est une dame qui a eu des revers, une veuve de guerre et le devoir nous commande de faire quelque chose pour ces malheureuses femmes. Mais cela ne va pas sans inconvénients. Les vacances scolaires n'en finissent pas et il est entendu qu'à cette époque-là je lui accorde des jours de congé supplémentaires. Je lui ai bien dit qu'il y avait maintenant

d'excellents camps de vacances où l'on peut envoyer les enfants et où ils sont très heureux, mais elle est têtue comme une mule, elle tient à avoir son fils auprès d'elle quand il n'est pas en pension... Et cela, juste au moment où il faut tondre le court de tennis et le marquer presque tous les jours ! Bien sûr, le vieil Ashe s'en charge... Mais ses lignes ne sont jamais droites ! Les gens, maintenant, font ce qui leur plaît et on ne se soucie jamais de ce que je peux vouloir, *moi* !

— Je suppose que Mrs. Haymes accepte un salaire réduit ?

— Naturellement. Que pouvait-elle espérer d'autre ?

— Rien, bien sûr ! Au revoir, madame !

3

— Ces minutes-là ont été terribles ! déclara Mrs. Swettenham avec intense satisfaction. Terribles, vraiment ! Et j'estime que la *Gazette* devrait surveiller de plus près le texte des annonces qu'elle accepte ! Celle-là, quand je l'ai lue, je l'ai trouvée très bizarre...

— Vous rappelez-vous exactement ce qui s'est passé lorsque la lumière s'est éteinte ?

— Nous sommes tous restés là, à nous demander ce qui allait arriver. Et c'est alors que c'est devenu *passionnant* ! La porte s'est ouverte et on a vaguement distingué dans le noir la silhouette d'un homme qui tenait un revolver à la main et qui, nous aveuglant avec le jet puissant de sa torche électrique, criait : « La bourse ou la vie ! » J'avoue que j'étais ravie. Et puis, c'est devenu *épouvantable* ! Des balles, de *vraies* balles, sifflaient à nos oreilles !

— À ce moment-là, madame, où étiez-vous exactement ?

— Voyons... Où étais-je ? À qui étais-je en train de parler, Edmund ?

— Ça, maman, je n'en ai pas la moindre idée.

— Étais-je en train de demander à miss Hinchliffe si je ne devrais pas, cet hiver, donner de l'huile de foie de morue à mes poules ou bien est-ce que je parlais avec Mrs. Harmon ?... Mais non, elle venait seulement d'arriver... Oui, c'est ça ! Je bavardais

avec le colonel Easterbrook, à qui je disais justement qu'il me paraissait bien imprudent de créer en Angleterre un centre de recherches atomiques, qui serait bien mieux à sa place dans une île déserte.

— Vous ne vous rappelez pas exactement l'endroit où vous vous trouviez ?

— Vous croyez que cela présente de l'importance, inspecteur ?... Je devais être près de la fenêtre ou de la cheminée, car j'étais à côté de la pendule quand elle a sonné.

— Vous dites que la lumière de la torche était aveuglante. Était-elle tournée vers vous ?

— Je l'avais en plein dans les yeux et j'en étais tout éblouie.

— L'homme tenait-il sa torche immobile ou la promenait-il d'une personne à l'autre ?

— Vraiment, je ne saurais dire. Qu'en penses-tu, Edmund ?

— Il la déplaçait lentement, sans doute pour nous surveiller tous, pour le cas où quelqu'un aurait eu l'idée de lui sauter dessus.

— Et vous, monsieur Swettenham, où étiez-vous exactement ?

— Je causais avec Julia Simmons. Nous étions au milieu de la pièce.

— Pensez-vous que l'homme s'est suicidé ou croyez-vous qu'il a été victime d'un accident ?

— Comment savoir ? Il s'est retourné brusquement, il s'est comme tassé et il est tombé, mais tout ça n'a pas été très distinct et, à dire vrai, on n'a pas vu grand-chose. Après ça, la réfugiée s'est mise à hurler...

— C'est bien vous qui, ouvrant la porte, l'avez délivrée ?

— Oui.

— La porte était bien fermée à clef, de l'extérieur ?

Edmund dévisagea le policier.

— Bien sûr ! Vous n'allez pas vous imaginer...

— Nullement. Mais j'aime bien préciser les faits. Je vous remercie, monsieur Swettenham.

L'inspecteur Craddock dut passer un long moment avec le colonel Easterbrook et son épouse. Il lui fallut, en outre, subir une interminable conférence sur l'aspect psychologique de l'affaire.

— L'essentiel, lui dit le colonel, c'est de comprendre votre criminel. Pourquoi votre homme annonce-t-il son forfait dans la presse ? La psychologie répond. Il tient à attirer l'attention sur lui, à se mettre en évidence. Au *Spa Hotel*, on ne lui accorde aucune considération, on le méprise peut-être, et cela parce qu'il est étranger. Quel est, à l'écran, l'idole des foules ? Le gangster, le mauvais garçon. Parfait ! Il jouera les durs. Il se procure un masque et un revolver. Il fera un cambriolage à main armée. Mais il lui faut un public. Il s'arrange pour en avoir un. Seulement, au dernier moment, il se laisse emporter par son rôle : il ne campera plus un simple monte-en-l'air, mais un tueur. Il tire, à l'aveuglette...

Craddock sauta sur le mot avec empressement.

— Vous dites « à l'aveuglette », colonel. Vous ne pensez donc pas qu'il a visé quelqu'un en particulier ?

— Du tout ! Il a tiré au hasard, comme je viens de vous le dire, sans trop savoir ce qu'il faisait, et c'est parce que sa balle a porté qu'il est redevenu lui-même. Il ne s'agissait que d'une égratignure, mais il ne le savait pas... Il voit le sang et, d'un coup, il se rend compte... Il croyait jouer la comédie et il est en plein *dans le réel*... Il comprend qu'il a tout gâché et, affolé, tourne son arme contre lui-même...

Le colonel se tut, se racla la gorge pour s'éclaircir la voix et conclut :

— Vous le voyez, c'est d'une simplicité enfantine... Enfantine !

— Quand l'homme s'est mis à tirer, colonel, où vous trouviez-vous, exactement ?

— J'étais avec ma femme, vers le milieu de la pièce, près d'une table sur laquelle il y avait des fleurs.

— À ce moment-là, je t'ai saisi le bas, tu te souviens ? Je mourais de peur !

— Pauvre chat ! murmura le colonel avec bonté.

L'inspecteur rencontra miss Hinchliffe près de l'étable à porcs.

Elle considérait d'un œil satisfait un porcelet auquel elle venait d'apporter sa pitance.

— Il pousse, annonça-t-elle. Il fera de beaux jambons vers Noël. Vous vouliez me voir ? Pourquoi ? J'ai dit à vos collègues, hier soir, que je ne connaissais pas l'homme en question et que je ne l'avais jamais rencontré. Il paraît qu'il travaillait dans un grand hôtel de Medenham Wells. S'il avait eu un peu de bon sens, son « hold-up », il l'aurait fait là-bas. Il lui aurait rapporté beaucoup plus !

C'était incontestable, mais Craddock n'était pas là pour philosopher.

— Quand il a tiré, où étiez-vous exactement ?

— Adossée à la cheminée, en train de prier le Bon Dieu qu'on se décide à m'offrir à boire !

— Croyez-vous que l'homme a tiré au hasard ou qu'il visait quelqu'un ?

— Comment diable le saurais-je ? Tout ce dont je me rappelle, c'est que l'électricité s'est éteinte, que la lumière d'une torche s'est promenade sur nous, nous éblouissant tous, qu'on a tiré et qu'à ce moment-là, je me suis dit : « Si ce sacré imbécile de Patrick Simmons plaisante avec des revolvers chargés, il va sûrement blesser quelqu'un ! »

— Vous pensiez que c'était Patrick Simmons ?

— Que voulez-vous, c'était vraisemblable. Edmund Swettenham est un intellectuel, qui écrit des bouquins et que les farces n'amuse pas. Le colonel est incapable de trouver quelque chose de drôle, alors que Patrick est un garçon intenable.

— Votre amie croyait aussi que c'était Patrick Simmons ?

— Murgatroyd ? Il vaudrait mieux lui poser la question à elle-même. Elle ne sera probablement pas fichue d'y répondre, mais je vais l'appeler. Elle doit être au verger...

D'une voix de stentor, elle cria :

— Pi-ouitt ! Murgatroyd !

— Je viens ! répondit une petite voix lointaine.

— Dépêche-toi ! C'est la police !

Miss Murgatroyd arriva au petit trot, tout essoufflée. Sa bonne grosse figure rayonnait de plaisir.

— Scotland Yard ? Je n'étais pas prévenue. Sans ça, je ne serais pas sortie de la maison.

— Nous n'avons pas encore fait signe à Scotland Yard, miss Murgatroyd. Je suis l'inspecteur Craddock, de Milchester.

— Je suis sûre que c'est une très bonne police aussi.

— Ce que l'inspecteur veut savoir, Amy, c'est où tu te trouvais au moment où l'homme a tiré...

— Voyons un peu !... Eh bien ! j'étais avec tout le monde.

— Tu n'étais pas avec moi.

— Non ?... C'est vrai ! Je venais d'admirer les chrysanthèmes... De bien pauvres spécimens d'ailleurs. C'est arrivé à ce moment-là. Mais je ne me suis rendu compte de rien. Je ne croyais pas du tout qu'il s'agissait d'un vrai revolver. Et puis, dans le noir, avec cette fille qui criait, j'ai tout compris de travers : j'ai cru que c'était elle, cette réfugiée, qu'on assassinait... Mais je ne pensais pas que c'était cet homme... je ne l'avais même pas vu... J'avais tout juste entendu sa voix qui disait : « Les mains en l'air, s'il vous plaît ! »

Miss Hinchliffe corrigea :

— Il a dit : « Haut les mains ! » et il n'était pas question de « s'il vous plaît ! ».

— Le plus terrible, reprit miss Murgatroyd, c'est que, pendant que cette pauvre fille hurlait, je m'amusais beaucoup ! La seule chose qui m'ennuyait, c'était d'être dans le noir. Est-ce qu'il y a autre chose que vous voulez savoir, inspecteur ?

— Je ne crois pas.

Ce disant, Craddock échangeait un regard d'intelligence avec miss Murgatroyd.

Elle sourit.

L'inspecteur gagna le presbytère. La grande pièce, avec ses fauteuils, ses fleurs, les livres qui traînaient çà et là, et son désordre, lui fit plaisir à voir. Mrs. Harmon lui parut de prime abord très sympathique.

Elle se montra très franche.

— Je ne peux pas vous apprendre grand-chose, car j'ai fermé les yeux. J'ai horreur d'être éblouie. Et, naturellement, quand les coups de feu ont claqué, j'ai serré les paupières un peu plus fort !

— De sorte que vous n'avez rien vu. Mais vous avez entendu ?

— Pour ça, oui ! J'ai entendu ! Mitzi qui hurlait à faire crouler la maison et la pauvre Bunny qui gémissait, comme un lapin pris au piège ! Et tout le monde se bousculait, trébuchant dans les meubles et se raccrochant au petit bonheur ! Quand ça s'est calmé un peu, j'ai rouvert les yeux. À ce moment-là, les autres étaient dans le vestibule avec des bougies. Puis la lumière est revenue, le silence se fit, et nous vîmes ce garçon allongé par terre, un étranger avec, sur le visage, comme un air de stupeur... Une histoire sans queue ni tête, qui ne tenait pas debout...

Une histoire qui ne tenait pas debout ! C'était bien l'avis de l'inspecteur.

CHAPITRE VIII

MISS MARPLE FAIT SON ENTRÉE

1

Craddock posa sur la table de son chef le texte dactylographié de son rapport sur les conversations qu'il avait eues à Chipping Cleghorn. Rydesdale venait d'achever la lecture d'un télégramme arrivé de Suisse.

— Ainsi, dit-il, il avait un casier judiciaire chargé. C'était à prévoir...

— Oui, monsieur.

— Des histoires de bijoux, de fraudes douanières, de chèques maquillés. Un vilain bonhomme...

Craddock restant muet, Rydesdale leva la tête.

— Quelque chose qui vous embête, Craddock ?

— Oui, monsieur.

— Quoi donc ? Cette affaire me paraît toute simple... Voyons ce que ces gens vous ont dit !

Il prit le rapport et le parcourut rapidement des yeux.

— Toujours la même chose ! conclut-il. Des déclarations vagues et contradictoires... Mais, en définitive, le tableau est assez net...

— Oui, monsieur. Seulement, il ne correspond pas à la réalité !

— Vous croyez ?... Rudi Scherz quitte Medenham par le car de 5 h 20, pour arriver à Chipping Cleghorn à 6 heures. Descendant de voiture, il s'éloigne en direction de Little Paddocks. Il pénètre dans la maison sans difficulté, vraisemblablement par la grande porte. Il tient tout le monde en

respect avec son revolver, tire à deux reprises, blesse miss Blacklock et se tue, d'une troisième balle dont nous ne saurions dire si elle a été tirée volontairement ou non. J'admets que ses mobiles restent obscurs. *Pourquoi* tout ça ? Nous l'ignorons. Mais on n'attend pas de nous que nous répondions à la question : « *Pourquoi ?* » Suicide ? Accident ? Le *coroner* et son jury en décideront. Notre tâche à nous est terminée !

Craddock n'était pas convaincu.

— Vous avez des raisons de penser qu'à Chipping Cleghorn quelqu'un vous a menti ?

— Je crois que cette Mitzi en sait plus qu'elle ne veut dire, mais c'est peut-être de ma part une idée préconçue.

— Elle aurait été complice ?

— Ça ne me surprendrait pas ! Dans ce cas, il faudrait admettre qu'il y avait, dans la maison, quelque chose d'intéressant à voler, de l'argent, des valeurs ou des bijoux. Et miss Blacklock, dont le témoignage est corroboré par d'autres, jure que rien, chez elle, ne pouvait tenter un cambrioleur. Il y a un autre point : miss Bunner est absolument sûre que ce Scherz voulait tuer miss Blacklock.

— Vous m'avez signalé vous-même que cette miss Bunner...

— Miss Bunner n'est pas, en effet, un témoin sur lequel on puisse faire fonds. Elle est très malléable et on peut lui mettre toute sorte d'idées dans la tête. Mais il se trouve justement qu'en la circonstance, l'hypothèse est absolument sienne. On ne lui a rien suggéré. Pour une fois, elle nage à contre-courant. Cette idée-là est à elle, et à elle seule !

— Et pourquoi Rudi Scherz aurait-il voulu tuer miss Blacklock ?

— C'est ce que je me demande ! Miss Blacklock elle-même n'en sait rien... à moins qu'elle ne mente beaucoup mieux que je ne crois.

Craddock conclut par un soupir désolé.

— Souriez, Craddock ! s'écria Rydesdale. Vous déjeunez avec sir Henry et moi au *Royal Spa*, qui nous servira ce qu'il a de mieux !

Un peu surpris, l'inspecteur remercia son chef de l'honneur qu'il lui faisait. Celui-ci reprit :

— Nous avons reçu une lettre...

Rydesdale s'interrompit pour saluer d'un joyeux bonjour sir Henry qui entra.

— Vous arrivez bien, sir Henry ! J'ai quelque chose pour vous !

Sir Henry serra la main de Rydesdale et celle de son filleul, puis demanda de quoi il s'agissait.

— De la lettre d'une vieille toquée, répondit Rydesdale. Elle est au *Royal Spa Hotel* et elle nous fait savoir qu'elle aurait des informations intéressantes à nous communiquer à propos de l'affaire de Chipping Cleghorn.

— Je vous l'avais bien dit ! Les vieilles toquées, il n'y que ça de vrai ! Qu'est-ce qu'elle a à vous apprendre, celle-là ?

Rydesdale jeta un coup d'œil sur la lettre qu'il tenait à la main.

— Elle écrit comme ma vieille grand-mère... Tout est souligné. Elle espère qu'elle ne nous fera rien perdre d'un temps précieux entre tous, mais elle croit qu'elle peut nous être de quelque utilité. Elle s'appelle... Voyons... Jane... Murple... Non, Jane Marple...

— Jane Marple ? Pas possible ? Mais, George, c'est *ma* vieille toquée à moi, la seule, l'unique, l'inimitable ! Et, au lieu d'être tranquillement chez elle, à Saint-Mary Mead, elle est ici, à Medenham Wells ? C'est simplement merveilleux !

Rydesdale ricana.

— Je serai ravi de faire la connaissance de cet extraordinaire numéro ! Allons au *Royal Spa* et voyons la dame ! Vous avez l'air sceptique, Craddock ?

— Du tout, monsieur, du tout !

Craddock disait cela par pure politesse.

2

Miss Jane Marple n'était pas tout à fait telle que Craddock se la représentait, mais il s'en fallait de peu. Elle paraissait beaucoup plus insignifiante qu'il ne l'avait imaginée, et beaucoup plus âgée. Avec son visage tout ridé et ses cheveux

couleur de neige, elle faisait même terriblement vieux. Ses yeux bleus étaient innocents et candides. Elle portait sur les épaules un fichu de dentelle et tricotait une petite cape d'enfant.

Elle accueillit sir Henry avec des transports de joie un peu incohérents et son agitation s'accrût quand il lui eut présenté le commissaire Rydesdale et l'inspecteur Craddock.

— Vraiment, sir Henry, je suis ravie !... Il y a si longtemps que je n'avais eu le plaisir de vous voir !... Oui, mes rhumatismes me tourmentent toujours et c'est pour ça que je suis ici. La pension, dans cet hôtel, coûte un prix fou et je n'y serais certainement pas si Raymond... C'est mon neveu, Raymond West... Vous vous souvenez de lui ?

— Bien sûr ! D'ailleurs, tout le monde le connaît.

Craddock avait la très nette impression que la dame n'était pas loin du gâtisme.

Le directeur de l'hôtel ayant mis son appartement à la disposition des policiers, ce fut dans le confortable bureau personnel de Mr. Rowlandson que, sur l'invitation de Rydesdale, miss Marple dit pourquoi elle avait écrit à la police.

— Il s'agit d'un chèque, qu'il a falsifié.

— Il ? Qui, « il » ?

— Le jeune homme qui était ici à la réception, celui qui aurait préparé ce « hold-up »...

— Vous dites qu'il aurait falsifié un chèque ?

— Oui. Je l'ai là...

Elle tira de son sac à main un chèque, qu'elle posa sur la table.

— C'est un chèque que la banque m'a renvoyé, ce matin, avec les autres. Comme vous pouvez le voir, il était de sept livres et on a transformé « sept » en « dix-sept ». Du travail facile, mais bien fait. L'encre est la même, car c'est sur le bureau même de la réception que j'avais rempli mon chèque. À mon avis, il n'en était pas à son coup d'essai. Qu'en pensez-vous ?

— Je pense surtout, dit sir Henry, que, pour cette fois, il avait mal choisi sa victime.

Miss Marple approuva d'un hochement de tête.

— C'est assez mon opinion. Il n'aurait pas été loin dans la carrière criminelle. J'étais la dernière personne à choisir ! Une

vieille dame qui ne peut pas se permettre le moindre gaspillage, épluche ses comptes, elle a ses habitudes et elle sait fort bien que jamais, de sa vie entière, elle n'a fait un chèque de dix-sept livres. Vingt livres, oui, parce que c'est une somme ronde, correspondant ses dépenses ordinaires du mois... Sept livres, oui, parce qu'on a ses habitudes. Mais dix-sept livres, jamais ! Je devais fatalement découvrir tout de suite que le chèque avait été maquillé. C'est bien comme ça qu'on dit ?

— Oui, confirma Rydesdale avec un sourire. Ce Rudi Scherz était un personnage peu recommandable. Nous savons qu'en Suisse il avait eu plus d'une fois affaire à la justice.

— C'est, sans doute pour cela qu'il avait quitté son pays, pour venir en Angleterre. Avec de faux papiers, je présume ?

— Exactement.

— Il sortait beaucoup avec une petite rousse qui sert à la salle à manger. Heureusement pour elle, je pense qu'elle ne l'aimait pas. Vous a-t-elle dit tout ce qu'elle sait ?

— Je n'en suis pas absolument sûr, répondit prudemment Craddock.

— Pour moi, continua miss Marple, elle a encore des choses à vous confier. Elle a l'esprit préoccupé, car elle fait très bien son service et, ce matin, elle avait oublié de mettre un petit pot de lait sur le plateau de mon petit déjeuner. Et y a quelque chose qui la tracasse. J'ai idée qu'il vous sera facile, à vous, de la convaincre qu'elle doit vous dire tout ce qu'elle sait !

Cette dernière phrase, miss Marple l'avait prononcée les yeux fixés sur Craddock. Son regard limpide disait en toute candeur qu'elle le trouvait beau garçon. Sir Henry sourit et l'inspecteur rougit.

— Ses confidences peuvent être intéressantes, poursuivit miss Marple. Il lui a peut-être donné le nom de l'autre.

Rydesdale fronça le front.

— L'autre ?

— Je m'explique mal. L'autre, pour moi, c'est la personne inconnue pour le compte de laquelle il opérait.

— Vous considérez donc qu'il n'a pas agi de sa propre initiative ?

La question parut surprendre la vieille dame.

— Mais bien sûr !... Voilà un jeune homme peu scrupuleux. Une petite malhonnêteté ne lui répugne pas, il falsifie un chèque portant sur une somme ridicule, il est capable de mettre un couvert dans sa poche ou de prélever un peu d'argent dans le tiroir-caisse, tout cela pour pouvoir s'acheter des cravates et offrir quelques distractions à sa petite amie. Puis, soudain, ce jeune homme part en expédition, entre, revolver au poing, dans une pièce pleine de monde, et se met à tirer ! Je dis que c'est impossible ! Ce n'était pas dans son tempérament et *ça ne tient pas debout !*

Craddock avala sa salive. Cette opinion, c'était celle de Letitia Blacklock. C'était également celle de la femme du pasteur. Et aussi, de plus en plus, la sienne à lui.

— Alors, miss Marple, peut-être nous direz-vous ce qui s'est passé ?

Sans le vouloir, il avait donné à sa question une sorte de brutalité agressive.

— Comment le saurais-je ? J'ai lu l'article du journal, mais il ne dit que peu de chose... On peut faire des hypothèses, certes, mais on n'a aucune donnée certaine.

— George, dit sir Henry, serait-il antiréglementaire que miss Marple fût autorisée à lire les notes que Craddock a rédigées sur les entretiens qu'il a eus à Chipping Cleghorn ?

— Je l'ignore, répondit Rydesdale, mais je ne suis pas arrivé au poste que j'occupe sans oublier le règlement de temps à autre et, ces notes, je ne vois aucun inconvénient à ce que miss Marple les lise. Je serai curieux d'avoir son avis.

Miss Marple était fort gênée.

— J'ai bien peur, dit-elle, que sir Henry ne vous ait exagéré mes mérites ! En réalité, je n'ai aucun don... Aucun, vraiment !... Une certaine connaissance de la nature humaine, peut-être, mais c'est tout... J'ai tendance, je le crains, à toujours me méfier. Ce n'est pas très sympathique, mais, cette méfiance, l'événement la justifie si souvent !

Rydesdale remit à la vieille dame les feuillets que Craddock avait lui-même dactylographiés.

— Lisez ça ! Vous n'en aurez pas pour longtemps et peut-être découvrirez-vous quelque chose qui nous a échappé ! L'affaire va

être classée, mais je ne serai pas fâché, avant de clore le dossier, de recueillir l'opinion d'un détective amateur.

Les trois hommes gardèrent le silence durant la lecture. Celle-ci terminée, miss Marple posa les feuillets avec un léger soupir.

— Tous ces gens font de la scène des relations différentes, il y a les choses qu'ils ont vues et celles qu'ils s'imaginent avoir vues.

Craddock était assez déçu. Il s'était demandé si, tout compte fait, sir Henry n'avait pas raison de croire aux merveilleuses facultés de sa vieille « toquée », il avait fini par se convaincre qu'il était, après tout, bien possible qu'elle mît le doigt sur le petit fait révélateur que personne n'avait aperçu. Or, elle se contentait d'énoncer des vérités premières assez enfantines.

— Les faits, dit-il, apparaissent indiscutables. Tous ces gens-là ont vu la même chose. Ils ont vu un homme masqué ouvrir la porte. Il avait un revolver et une torche électrique. Il les a tenus sous la menace de son arme. Et cela, *ils l'ont vu !*

— Sans doute, répondit miss Marple d'une voix douce. À cela près qu'en fait ils ne pouvaient rien voir du tout...

Craddock ne laissa rien paraître de sa surprise. Miss Marple était plus fine qu'il ne croyait ! Il lui avait tendu un piège, elle l'avait évité. Ça ne changeait rien aux événements, mais elle s'était, comme lui-même rendu compte que, l'homme masqué, les gens qui étaient dans le salon, n'avaient pas pu *vraiment le voir !*

Les joues un peu roses, les yeux brillants, miss Marple poursuivait :

— Si j'ai bien compris, le vestibule n'était pas éclairé ?

— Il ne l'était pas.

— Par conséquent, si l'homme était dans le noir et dirigeait sur la pièce la lumière d'une torche puissante, on ne pouvait le voir, lui. *On ne voyait que sa torche.*

— Exact.

— Donc, quand certains des assistants déclarent qu'ils ont vu un homme masqué, ils font état, sans s'en rendre compte, non pas de ce qu'ils ont vu à ce moment-là, mais *de ce qu'ils ont vu plus tard*, quand la lumière est revenue. Ce qui, si je ne me trompe, s'accorderait assez bien avec l'hypothèse que ce Rudi

Scherz n'était en définitive que le pauvre type qui devait tout prendre sur le dos, celui qui aurait à répondre du crime commis en réalité par un autre.

— Dois-je comprendre, demanda Rydesdale avec un petit sourire indulgent, que vous pensez qu'il se serait laissé persuader par un inconnu d'aller tirer des coups de revolver dans un salon plein de monde ? Une singulière mission, vous en conviendrez !

— À mon avis, reprit miss Marple, on l'avait persuadé qu'il s'agissait *d'une farce*. Naturellement, on l'avait payé. Entendez qu'il avait reçu de l'argent pour faire passer une annonce dans le journal, pour reconnaître les lieux, et, enfin, pour venir ce soir-là, masqué et tout de noir vêtu, afin d'ouvrir brusquement la porte, brandir sa torche et crier : « Les mains en l'air ! »

— Et payé aussi pour tirer des coups de revolver ?

— Mais non ! Il n'a jamais eu de revolver !

— Pourtant, ils disent tous...

Rydesdale n'acheva pas sa phrase.

— Aurait-il eu un revolver, personne n'aurait pu *le voir* ! Pour moi, il n'en avait pas. Il a crié : « Haut les mains ! » et je crois qu'à ce moment-là, dans l'obscurité, quelqu'un s'est tout doucement glissé derrière lui, pour tirer par-dessus son épaule deux coups de revolver. Il a eu terriblement peur, il s'est retourné et c'est alors que l'autre l'a abattu, laissant ensuite son arme tomber par terre, juste à côté de lui...

Les trois hommes regardaient miss Marple. Sir Henry parla le premier.

— C'est une hypothèse très plausible.

— Mais qui serait cet X qui évoluait dans le noir ? demanda Rydesdale.

— Pour le savoir, répondit miss Marple, il faudra que vous obteniez de miss Blacklock qu'elle vous dise qui pouvait vouloir la tuer.

— Vous pensez donc que c'est elle qu'on voulait assassiner ?

— C'est ce que les apparences donnent à croire. Je suis convaincue que la personne qui employait Rudi Scherz lui avait recommandé de garder le secret et il se peut bien qu'il ne l'ait

pas fait. S'il a parlé à quelqu'un, c'est certainement à Myrna Harris.

Craddock se leva.

— Je vais de ce pas voir la jeune Myrna.

Miss Marple hocha la tête en signe d'approbation.

— Excellente idée, inspecteur ! Je me sentirai beaucoup mieux quand vous aurez parlé avec elle, parce que, si elle vous dit tout ce qu'elle sait, sa sécurité sera beaucoup plus assurée.

3

— Je vous assure que je n'ai jamais été si désolée de ma vie, se confessa Myrna Harris, parce que maman est de ces gens qui s'affolent tout de suite... et j'ai bien l'air d'être complice !... Et c'est pour ça que je n'osais pas vous dire que je me figurais qu'il ne s'agissait vraiment que d'une blague !

L'inspecteur Craddock répéta les phrases rassurantes qui étaient venues à bout de la résistance de la jeune femme.

— Je vais *tout* vous dire, reprit-elle. Seulement, vous me promettez que vous ne me mêlerez pas à l'affaire ? À cause de maman... Ça a commencé le jour où Rudi m'a donné un rendez-vous pour se décommander ensuite. Nous devions aller au cinéma, ce soir-là, et voilà qu'il m'annonce qu'il ne pourrait pas venir ! Naturellement, j'ai pris ça assez mal. Là-dessus, il me dit que ce n'était pas sa faute, qu'il avait un petit boulot à faire ce soir-là, que c'était du travail qui valait le déplacement. Je l'interroge sur ce boulot dont il me parlait, il me recommande de n'en parler à personne et il m'explique qu'il s'agit d'une bonne farce, un « hold-up » à la blague, qui devait avoir lieu chez des gens qui recevaient ce soir-là. Il me montre, comme preuve, l'annonce qu'il avait fait mettre dans le journal et j'ai trouvé ça rigolo. Là-dessus, il me dit qu'il trouvait cette histoire-là idiote, mais qu'elle ressemblait bien aux Anglais, des gens qui restaient des gosses toute leur vie sans jamais atteindre l'âge de raison. Vous pensez la tête que j'ai faite quand j'ai lu ce qui s'était passé, qu'il n'était pas question de blague du tout, que Rudi avait vraiment tiré sur des gens et qu'il s'était suicidé ensuite ! J'ai

pensé que, si je disais que j'étais au courant, on se figurerait que je savais tout ! Je ne savais même pas qu'il avait un revolver et il ne m'avait d'ailleurs pas dit qu'il en emporterait un.

Craddock, une fois encore, rassura la jeune femme. Après quoi, il posa la grosse question :

— Et cette farce, qui l'avait montée ? Il vous l'a dit ?

— Non.

— Il n'a nommé personne ?

— Personne. Il disait seulement : « Je rirai un drôle de coup quand je verrai leurs têtes ! »

Craddock songea qu'on ne lui avait guère laissé le temps de rire.

4

— Ce n'est qu'une hypothèse, concéda Rydesdale dans la voiture qui ramenait les trois hommes à Medenham. Il n'y a rien pour l'étayer, absolument rien. Disons qu'il s'agit des divagations d'une vieille fille et laissons tomber ! Vous êtes d'accord ?

— Pas tellement, monsieur ! protesta Craddock.

— C'est si peu vraisemblable, tout ça ! Cet X mystérieux qui surgit dans le noir derrière notre ami suisse, d'où vient-il ? Qui est-il ? Et qu'est-il devenu ?

— Il est possible qu'il soit entré, comme Scherz lui-même, par la petite porte... Ou bien qu'il soit venu de la cuisine.

— Vous voulez dire : « *Qu'elle* soit venue de la cuisine ? »

— C'est une possibilité, monsieur. Cette fille ne m'inspire aucune confiance. Ses hurlements, ses crises nerveuses, c'est peut-être du chiqué ! Elle peut avoir eu de l'ascendant sur Scherz, l'avoir fait entrer dans la maison au bon moment, avoir machiné toute l'affaire, abattu le jeune imbécile dont elle s'est servie et, son coup réussi, avoir vivement gagné la salle à manger, pour y empoigner sa peau de chamois et attaquer sa grande scène d'hystérie.

— Vous négligez le témoignage d'Edmund Swettenham, qui est formel : la porte de la salle à manger était fermée à clef à

l'extérieur et c'est lui-même qui l'a ouverte. Y a-t-il d'autres portes dans cette partie de la maison ?

— Oui, monsieur, celle qui mène à l'escalier qui est sur le derrière et à la cuisine, qui est juste sous cet escalier. Mais elle n'a plus de bouton. Il s'est cassé il y a trois semaines, paraît-il, et on n'est pas encore venu le réparer. L'histoire est bizarre, mais elle semble vraie. La broche et les deux boutons étaient sur un rayon, dans le vestibule. Couverts de poussière... ce qui n'empêche qu'un professionnel aurait eu plusieurs moyens différents d'ouvrir cette porte.

— Il faudra vous renseigner sur cette fille et vérifier ses papiers. Je doute pourtant que l'hypothèse vaille quelque chose...

Rydesdale posait son regard dans celui de son subordonné.

— Je comprends votre scepticisme, Monsieur Craddock. Mais je serais, quant à moi, fort heureux de rester encore un peu sur l'affaire...

— J'aime entendre des propos de ce genre-là.

— Nous pourrions travailler sur le revolver. Si l'hypothèse est valable, il n'appartenait pas à Scherz. Personne, d'ailleurs, ne nous a dit qu'il en avait un.

— L'arme est de fabrication allemande.

— Sans doute, monsieur, mais des armes fabriquées sur le continent, on ne voit plus que ça ! Tous les militaires en ont rapporté. On ne peut pas espérer grand-chose de ce côté-là.

— Vous voyez d'autres points sur lesquels faire porter votre enquête ?

— Le mobile... Il doit exister. Si l'hypothèse correspond à quelque chose, l'affaire de vendredi était bel et bien une tentative d'assassinat. *Quelqu'un a essayé de tuer miss Blacklock. Alors, pourquoi ?* C'est la question qui se pose et, si quelqu'un peut y répondre, ce doit être miss Blacklock elle-même.

— Il me semblait que l'idée qu'on avait voulu l'assassiner lui paraissait ridicule ?

— L'idée que *Rudi Scherz* voulait l'assassiner, oui, et elle avait raison ! Et puis, monsieur, il y a encore autre chose !

— Quoi donc ?

- Il pourrait y avoir une seconde tentative d'assassinat.
- Laquelle prouverait incontestablement que l'hypothèse tient debout ! À propos, veillez sur miss Marple, voulez-vous ?
- Sur miss Marple ?
- D'après ce qu'elle m'a raconté, elle va venir s'installer à Chipping Cleghorn, au presbytère. Elle se rendra à Medenham Wells deux fois par semaine, pour son traitement. Si j'ai bien compris, cette dame... Harmon, je crois, est la fille d'une vieille amie de miss Marple.
- J'aurai préféré qu'elle restât où elle est.
- Vous craignez qu'elle ne vous coupe l'herbe sous le pied ?
- Ce n'est pas ça, monsieur. Seulement, c'est une brave petite vieille et ça m'ennuierait qu'il lui arrive quelque chose...

CHAPITRE IX

À PROPOS D'UNE PORTE

1

— Je suis navré de vous déranger de nouveau, miss Blacklock.

— Ah ne vous excusez pas ! J'imagine que, l'enquête étant renvoyée à huit jours, vous poursuivez vos investigations. C'est bien ça ?

Craddock répondit d'un mouvement du menton.

— Pour commencer, miss Blacklock, je dois vous dire que Rudi Scherz n'était nullement le fils du propriétaire de l'*Hôtel des Alpes*, à Montreux. Il semble qu'il a commencé sa carrière dans un hôpital de Berne, où il était infirmier. Sous un autre nom, il a servi comme garçon dans une petite station de sports d'hiver. Après ça, il a travaillé à Zurich, dans un grand magasin. Pendant qu'il était là, les vols dans les rayons ont été beaucoup plus nombreux qu'auparavant.

— Bref, un malheureux petit escroc et je ne me trompais pas quand je disais que je ne l'avais jamais vu ?

— Certainement pas. On vous avait montrée à lui au *Royal Spa Hotel*, j'en suis sûr, et il mentait en prétendant vous reconnaître.

— Mais pourquoi est-il venu à Chipping Cleghorn ? Se figurait-il trouver ici mieux qu'au *Royal Spa* ?

— Vous maintenez qu'il n'y a rien chez vous qui puisse présenter une valeur exceptionnelle ?

— Évidemment, je le maintiens ! Je puis vous certifier, inspecteur, que vous ne découvrirez pas ici un Rembrandt inconnu ou quelque chose d'analogue !

— C'est donc miss Bunner qui aurait raison, quand elle dit que *c'était à votre vie qu'on en voulait* !

— Mais c'est stupide !

— Nullement. Je crois, moi, que c'est la vérité !

Miss Blacklock posa sur le policier un regard dur et sévère.

— Entendons-nous bien ! Vous croyez vraiment que ce jeune homme est venu ici, après avoir pris toutes ses dispositions pour que la moitié du village se trouve chez moi au moment précis où...

Miss Bunner interrompit son amie.

— Mais *ça*, il ne l'avait peut-être pas voulu !... Cette horrible annonce, c'est *pour toi seulement* qu'il l'avait fait paraître !... Si tout s'était passé comme il le prévoyait, il t'aurait tuée et il serait parti. Personne n'aurait jamais deviné qui était l'assassin !

— Je veux bien, mais...

— J'étais sûre, Letty, que cette annonce n'était pas une plaisanterie. D'ailleurs, n'oublie pas que Mitzi était de mon avis. Elle mourait de peur, elle aussi !

Craddock intervint.

— Parlons de Mitzi ! J'aimerais la connaître un peu mieux.

— Ses papiers sont en règle.

— Je n'en doute pas. Ceux de Scherz semblaient irréprochables eux aussi.

— Mais pourquoi ce Rudi Scherz aurait-il voulu m'assassiner ?

— Il y avait peut-être quelqu'un derrière lui. Y avez-vous songé ?

— Le problème reste le même. Pourquoi quelqu'un aurait-il voulu m'assassiner, moi ?

— C'est justement ce que je vous demande, miss Blacklock !

— Eh bien ! je ne peux pas vous répondre ! Je n'ai pas d'ennemis. Autant que je sache, j'ai toujours vécu en bonne intelligence avec mes voisins. Je ne détiens aucun secret et l'idée que quelqu'un voulait me tuer est simplement ridicule. Quant à Mitzi, croire qu'elle est pour quelque chose dans l'affaire, est également absurde ! Quand elle a vu cette annonce dans la *Gazette*, elle est devenue comme folle. Elle voulait faire ses paquets et quitter la maison, sans plus attendre.

— Peut-être était-ce une manœuvre habile de sa part ?

— Évidemment, si votre siège est fait, vous aurez réponse à tout ! En tout cas, ce dont je suis sûre, c'est que, si Mitzi s'était mise à me détester, elle aurait peut-être versé du poison dans mes aliments, mais elle n'aurait certainement pas élaboré une mise en scène aussi grotesque que compliquée. Allez la mettre à la question, si vous croyez que vous ne pouvez pas faire autrement ! Mrs. Harmon vient cet après-midi prendre le thé avec je ne sais quelle vieille dame qui est chez elle en ce moment, je comptais sur Mitzi pour nous faire quelques petits gâteaux... J'ai tout lieu de penser qu'elle n'en sera pas capable aujourd'hui si vous la tourmentez. Vous ne pourriez pas soupçonner quelqu'un d'autre ?

2

Craddock gagna la cuisine. Il posa à Mitzi des questions qu'il lui avait déjà posées et reçut les mêmes réponses.

Oui, elle avait fermé à clef la porte du devant, tout de suite après quatre heures. Non, elle ne le faisait pas toujours, mais, ce jour-là, elle était nerveuse, « à cause de cette terrible annonce ». Non, elle n'avait pas fermé la petite porte. Il ne fallait pas, puisque c'était par là que miss Blacklock et miss Bunner sortaient pour aller enfermer les canards pour la nuit, par là aussi que Mrs. Haymes avait l'habitude de rentrer.

— Mrs. Haymes déclare qu'à son retour, à cinq heures et demie, elle a fermé la porte à clef.

— Et, naturellement, vous la croyez ?

— Vous pensez que je ne devrais pas ?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire, ce que je pense ? Puisque, *moi*, vous ne me croirez pas !

— Vous pensez que, cette porte, elle ne l'a pas fermée à clef ?

— Elle s'en est bien gardée !

— Pourquoi ?

— Ce jeune homme, il n'opérerait pas seul ! Pas du tout ! Il savait bien qu'il trouverait la porte ouverte...

— Qu'est-ce que vous voulez dire, au juste ?

— Quelle importance, puisque vous ne me croirez pas ? Elle, c'est une Anglaise, elle ne ment pas ! Moi, je ne suis qu'une pauvre réfugiée... Vous la croirez, elle... Et pourtant, si je voulais vous dire...

— Vous avez tort ! Nous tenons compte de toutes les déclarations et...

— Je ne vous dirai rien ! À quoi bon ? Vous êtes tous pareils. Les malheureux réfugiés, vous les méprisez et vous les persécutez ! Si je vous apprenais que, huit jours plus tôt, ce jeune homme était venu demander de l'argent à miss Blacklock et qu'elle l'avait mis à la porte, si je vous disais qu'après ça je l'ai entendu parler avec Mrs. Haymes... parfaitement, avec Mrs. Haymes, dans le pavillon d'été... vous prétendriez que j'invente !

Craddock songea que c'était en effet bien possible, mais, gardant cette pensée pour lui, il répliqua simplement qu'il ne lui semblait pas qu'elle eût pu entendre ce qui avait pu se dire dans le pavillon.

— C'est bien ce qui vous trompe ! s'écria Mitzi, avec l'accent du triomphe. J'étais allée chercher des orties. C'est un très bon légume, quand on sait l'accommoder. Et je les ai entendus, qui parlaient dans le pavillon. « Mais où pourrais-je me cacher ? » Elle répondit : « Je vous le montrerai. » Puis elle prononça un peu après : « À six heures un quart. » J'ai pensé : « Ach, so ! Belle conduite pour la dame ! Introduire un homme ici. Miss Blacklock la ficherait à la porte si elle savait ça. » Maintenant, je me rends compte que j'avais mal compris, qu'il ne s'agissait pas d'un rendez-vous d'amour, mais de gens qui complotaient un crime ! Seulement, bien sûr, tout ça, pour vous, je l'invente !

Craddock ne risqua qu'une question prudente.

— Vous êtes sûre que c'était à Rudi Scherz qu'elle parlait ?

— Je l'ai vu sortir du pavillon.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas raconté tout ça l'autre jour ?

— Parce que je ne m'en souvenais pas ou, plutôt, parce que je ne pensais pas... C'est après seulement que j'ai compris qu'ils étaient en train de comploter...

— Et vous êtes sûre que c'était Mrs. Haymes ?

— Oh ! ça, absolument sûre ! C'est une voleuse, vous savez, cette Mrs. Haymes ! Pour une grande dame comme elle, ce

qu'elle gagne en travaillant, ce n'est pas assez ! Alors, elle vole miss Blacklock...

Guettant la réaction de la jeune femme, l'inspecteur dit d'un ton très calme :

— Et si quelqu'un venait me signaler qu'il vous a vue, *vous*, en conversation avec Rudi Scherz ?

Mitzi se contenta de hausser les épaules.

— Ce serait un mensonge, et rien de plus ! Seulement, un mensonge, il faut le prouver. Je n'ai jamais adressé la parole à Rudi Scherz et je ne permettrai à personne de prétendre le contraire. Pas même à un policeman ! Maintenant, allez-vous-en ! J'ai du travail !

Craddock obéit. Il se retirait un peu ébranlé. Mitzi était une menteuse, il en restait convaincu, mais elle avait parlé avec l'accent de la sincérité et il était bien possible qu'il y eût du vrai dans ce qu'elle lui avait rapporté. Craddock se promit d'interroger Phillipa Haymes.

Absorbé dans ses pensées, il était dans le vestibule, essayant vainement d'ouvrir la porte condamnée, quand miss Bunner, qui descendait l'escalier, l'avertit de son erreur.

— Pas celle-là, inspecteur ! Elle ne s'ouvre pas ! La bonne, c'est celle de gauche. On peut se tromper, il y a tellement de portes, ici !

Très complaisamment, miss Bunner énumérait les différentes portes ouvrant sur le vestibule.

— La première, c'est celle du débarras. À côté, vous avez celle du placard aux vêtements, puis celle de la salle à manger. En face, il y a cette fausse porte que vous cherchiez vainement à ouvrir, la porte du salon, celle du placard à vaisselle, celle de la petite pièce que nous appelons « la chambre aux fleurs », puis, tout au bout, la porte qui donne sur le jardin. On confond souvent les deux dernières. C'est d'ailleurs pour cela que nous avons bloqué celle du petit salon par la table du vestibule. Mais, il y a quelque temps, cette table, nous l'avons transportée contre le mur d'en face, où elle est actuellement.

Une pensée, confuse encore, vint à l'esprit du policier.

— Il y a longtemps de ça ?

Avec Dora Bunner, on pouvait interroger sans avoir jamais à justifier les questions qu'on posait.

— Non, pas très... Il y a une dizaine de jours... Une quinzaine, au maximum...

— Et pourquoi avez-vous changé cette table de place ?

— Je crois que c'est à cause des fleurs. Il me semble que Phillipa en avait mis dans un grand vase. Il y avait toutes les fleurs de l'automne, avec des branches... Tout ça merveilleusement arrangé, car elle a beaucoup de goût. Seulement, le bouquet était si gros qu'on se prenait les cheveux dedans en passant.

Craddock regardait la porte.

— Alors, ce n'est pas une fausse porte ?

— Non, non ! C'est une vraie porte. Elle conduisait au petit salon, mais, quand on a réuni les deux pièces en une seule, on a jugé qu'elle était inutile et on l'a condamnée.

— En la clouant ?

— Non. On l'a simplement fermée à clef et on a mis le verrou.

Craddock fit jouer le verrou qui se trouvait sur le panneau supérieur. Il fonctionnait sans difficulté. Un peu trop aisément, même.

— Cette porte, quand l'a-t-on ouverte pour la dernière fois ?

— Oh ! il y a bien des années, probablement. Depuis que je suis ici, je ne l'ai jamais vue ouverte.

— Savez-vous où est la clef ?

— Ma foi, non ! Il y a un tas de clefs dans le petit meuble que vous voyez là, elle doit être dedans.

Elle y était en effet. Craddock la trouva, tout au fond d'un tiroir. Parmi tout un assortiment de vieilles clefs rouillées. Il la glissa dans la serrure et ouvrit la porte, qui tourna sur ses gonds sans le moindre bruit.

— Attention ! s'écria miss Bunner. Il y a peut-être quelque chose de l'autre côté ! car nous ne l'ouvrons jamais.

— Vraiment ?

D'un ton légèrement emphatique, il ajouta :

— Cette porte a été ouverte tout récemment, miss Bunner. La serrure a été huilée, et les gonds aussi.

Elle le regarda, absolument stupéfaite.

— Mais qui aurait pu faire ça ?
— C'est justement ce que je me propose de découvrir,
répondit le policier.

CHAPITRE X

PIP ET EMMA

1

Miss Blacklock, cette fois, l'écouta avec plus d'attention. Intelligente, elle avait tout de suite compris ce que la découverte pouvait avoir d'important.

— Oui, reconnut-elle, ça change tout ! Cette porte, personne n'avait à y toucher et personne, que je sache, n'y a touché !

L'inspecteur insista.

— On y a touché pourtant et cela signifie que, lorsque la lumière s'est éteinte, l'autre soir, *toutes les personnes qui se trouvaient dans cette pièce* avaient la possibilité de se glisser hors du salon pour aller se placer derrière Rudi Scherz et tirer sur vous.

— Sans être ni vues ni entendues ?

— Sans être ni vues ni entendues.

— Et vous croyez qu'une des personnes qui étaient là a essayé de m'assassiner ? Mais *pourquoi* ? Pour l'amour de Dieu, dites-moi *pourquoi* !

— J'ai le sentiment, miss Blacklock, que *vous devriez* pouvoir répondre à cette question.

— Mais j'en suis incapable, inspecteur je vous le certifie.

— Alors, raisonnons ! Si vous veniez à mourir, qui hériterait de vous ?

— Patrick et Julia. Le mobilier qui est dans la maison ira à Bunny, à qui j'ai légué en outre une petite rente. Je n'ai à disposer que de bien peu de chose. J'avais des valeurs allemandes et italiennes, elles sont tombées à zéro, et, avec les impôts et la baisse de l'intérêt, je puis vous garantir que je ne

vaux pas la peine d'être assassinée. J'ai d'ailleurs placé, l'année dernière, une bonne part de mon argent en viager.

— Malgré ça, miss Blacklock, vous avez un certain revenu et c'est à votre neveu et à votre nièce qu'il irait ?

— D'où il suit que Patrick et Julia auraient décidé de me supprimer ? Je ne peux pas croire ça. Ils n'ont pas tellement besoin d'argent !

— En êtes-vous bien sûre ?

— Je ne sais que ce qu'ils m'ont dit, mais je me refuse catégoriquement à les soupçonner. Il n'est pas prouvé que je ne vaudrai pas un jour d'être assassinée, mais nous n'en sommes pas encore là !

— Je ne vous suis pas, miss Blacklock. Que voulez-vous dire ?

— Simplement qu'un jour, et peut-être bientôt, je serai fort riche.

— Voilà qui est intéressant ! Voulez-vous préciser ?

— Volontiers. Pendant plus de vingt ans, j'ai été la secrétaire, et un peu l'associée, de Randall Gædler.

Craddock dressa l'oreille. Randall Gædler avait été quelqu'un dans le monde de la finance. Si les souvenirs de Craddock ne le trompaient pas, il avait dû disparaître en 1937 ou 1938.

— Il mourut immensément riche. Il n'avait pas d'enfant. Il laissa donc à sa femme l'usufruit de sa fortune, celle-ci devant me revenir en totalité lorsque sa femme mourrait. Il y a de cela douze ans. Pendant toutes ces années, j'ai eu, *moi*, les meilleures raisons du monde de tuer Mrs. Gædler. Seulement ça ne vous avance pas !

— Je vous demande pardon de poser la question, miss Blacklock, mais Mrs. Gædler n'a-t-elle pas trouvé ces dispositions testamentaires assez... étranges ?

— Inutile de vous excuser ! Ce que vous voulez savoir, en fait, c'est si j'ai ou non été la maîtresse de Randall Gædler. Eh bien ! non ! Je ne crois pas que Randall m'ait jamais aimée et, moi, je ne l'ai certainement jamais aimé, au sens où vous l'entendez. J'ai toujours eu beaucoup d'affection pour Belle. C'est sa femme. Selon toute vraisemblance, c'est par reconnaissance qu'il a songé à moi dans son testament. Il faut que vous sachiez, inspecteur, que, tout au début de sa carrière, alors que sa situation était

encore loin d'être assise, Randall, un jour, s'est trouvé à deux doigts de la culbute. Il ne lui fallait que quelques milliers de livres, mais il les lui fallait tout de suite. J'avais, moi, des économies et je croyais à son étoile. Je réalisai tout ce que je possédais et je lui donnai l'argent. Huit jours plus tard, il était à la tête d'une fortune colossale. Dès lors, il me traita un peu comme une associée.

Après un soupir, elle poursuivit :

— Mon père mort, ma sœur étant malade sans espoir de guérison, je dus tout quitter pour m'occuper d'elle. Randall disparut deux ans plus tard. J'avais gagné beaucoup d'argent avec lui, du fait de notre association, et je ne m'attendais pas à ce qu'il me laissât quelque chose. Mais je fus très touchée – et, oui, très fière – d'apprendre que toute sa fortune me revenait si Belle venait à mourir avant moi. Et elle était de santé précaire... J'imagine que le pauvre homme ne savait trop à qui laisser son argent. Belle, qui est une créature adorable, trouva tout cela fort bien. Elle vit en Écosse et je ne l'ai pas vue depuis des années, mais nous nous écrivons régulièrement à Noël. Il faut dire, juste avant la guerre, je suis allée m'installer en Suisse, avec ma sœur. Celle-ci est morte là-bas, dans un sanatorium, et je ne suis rentrée en Angleterre que l'an dernier.

Elle se tut et ce fut Craddock qui, le premier, rompit le silence.

— Vous avez précisé tout à l'heure que *bientôt* peut-être vous seriez fort riche. Pourquoi « bientôt » ?

— Parce que j'ai appris par la nurse qui la soigne que Belle s'affaiblit de jour en jour. La fin ne serait qu'une question de semaines...

Amère, elle ajouta :

— Cet argent, je ne peux même pas dire qu'il me fera plaisir ! J'en ai plus qu'il ne m'en faut pour mes besoins, qui sont modestes. En tout cas, inspecteur, vous voyez que, si Patrick et Julia avaient envie de me tuer pour mon argent, à moins d'être fous, ils attendraient quelques semaines.

— C'est juste. Mais qu'advierait-il si vous veniez à disparaître avant Mrs. Gædler ? Où irait l'argent ?

— C'est une question que je ne me suis jamais posée ! À Pip et Emma, j'imagine...

Craddock ouvrait de grands yeux. Elle sourit.

— Si je meurs avant Belle, la fortune ira aux légitimes héritiers de Sonia, la sœur unique de Randall. Il s'était brouillé avec elle, parce qu'elle avait épousé un homme qu'il tenait pour un escroc.

— Et qui l'était ?

— Incontestablement. C'était un Grec, un Roumain ou quelque chose comme ça... Il s'appelait... comment donc ?... J'y suis ! Stamfordis, Dmitri Stamfordis.

— C'est quand sa sœur l'a épousé que Randall Gœdler l'a rayée de son testament ?

— Sonia avait de l'argent. Je pense que, lorsque les hommes d'affaires de Randall le pressèrent de désigner des héritiers pour le cas où je viendrais à mourir avant Belle, il se décida, vraisemblablement à contrecœur, en faveur des enfants de Sonia, uniquement parce qu'il ne trouvait personne d'autre et qu'il n'était pas homme à laisser son argent à des œuvres de bienfaisance.

— Et ces enfants s'appelaient... ?

— Pip et Emma. Je vous accorde que ce sont des noms ridicules, mais je n'en sais pas plus. Un jour Sonia a écrit à Belle pour la prier de dire à Randall qu'elle venait de donner le jour à deux jumeaux, qui s'appelaient Pip et Emma. Je ne crois pas qu'elle ait donné de ses nouvelles depuis, mais peut-être Belle pourrait-elle vous en dire plus...

Ces souvenirs avaient amusé miss Blacklock. Craddock, lui, n'avait pas envie de sourire.

— Conclusion, dit-il, si vous aviez été tuée l'autre soir, il y a au moins sur terre deux personnes qui seraient devenues fort riches. Vous vous trompez donc, miss Blacklock, lorsque vous dites qu'il n'est personne qui ait la moindre raison de souhaiter votre mort. Pip et Emma, puisque tels sont leurs noms, quel âge auraient-ils ?

Miss Blacklock fronça le front.

— Laissez-moi réfléchir... Ils doivent avoir vingt-cinq ou vingt-six ans. Mais vous n'allez tout de même pas supposer...

Craddock ne la laissa pas achever.

— Je ne suppose rien. J'affirme seulement que quelqu'un a tiré sur vous, avec la ferme intention de vous tuer. Ce quelqu'un n'a pas réussi, mais il se peut très bien qu'il ne veuille pas rester sur cet échec et je vous demanderai, miss Blacklock, d'être prudente, *très* prudente. L'assassin « remettrait ça » avant peu que je n'en serais nullement surpris...

2

Phillipa Haymes, qui nettoyait une plate-bande, se releva, chassa de la main une mèche qui tombait sur son front moite et s'enquit :

— De quoi s'agit-il, inspecteur ?

Le ton était celui de la conversation la plus banale.

— Il s'agit simplement, de quelque chose qui m'a été dit ce matin et qui vous concerne.

Un haussement des sourcils, presque imperceptible, laissa deviner la surprise de la jeune femme.

— Vous m'avez bien dit, poursuivit Craddock, que vous ne connaissiez pas Rudi Scherz ?

— Oui.

— Qu'il était mort lorsque vous l'avez vu pour la première fois ?

— Certainement.

— Vous n'auriez pas eu une conversation avec lui à Little Paddocks, dans le pavillon ?

— Dans le pavillon ?

— Dans le pavillon.

— *Qui* est-ce qui ose prétendre ça ?

— On m'assure que vous eûtes un entretien avec Rudi Scherz, qu'il vous demanda où il pourrait se cacher et que vous avez répondu que vous le lui montreriez, et que vous avez, au cours de la conversation, précisé une heure : six heures un quart. J'ajoute que, le soir du « hold-up », le car a dû amener Rudi Scherz ici à environ six heures.

Il y eut un silence, puis Phillipa Haymes éclata de rire. Elle avait l'air de s'amuser beaucoup.

— Je ne sais qui vous a raconté ça, mais je le devine. Mitzi me déteste... Seulement, son histoire est idiote ! Je n'ai jamais rencontré Rudi Scherz et, de plus, ce matin-là, à aucun moment je n'ai été à Little Paddocks. J'étais ici, en train de travailler.

Très doucement, l'inspecteur dit :

— Vous parlez de « ce matin-là ». Quel matin ?

Elle le regarda, surprise.

— Celui que vous voudrez ! Je suis ici tous les matins. Je ne finis jamais avant une heure.

Avec un sourire méprisant, elle ajouta :

— À votre place, je n'écouterai pas ce que Mitzi peut raconter. C'est une fille qui n'arrête pas de mentir...

— Et voilà où nous en sommes ! expliqua Craddock au sergent Fletcher. Deux jeunes femmes également affirmatives et dont les histoires se contredisent. Laquelle croire ?

— D'une façon générale, cette Mitzi n'a pas une bonne presse. C'est une menteuse, tout le monde est d'accord là-dessus. Et, de plus, elle déteste Mrs. Haymes.

— Donc, à ma place, vous croiriez Mrs. Haymes ?

— À moins d'avoir de bonnes raisons de n'en rien faire, oui !

Mrs. Haymes avait parlé de « ce matin-là ». Craddock ne se souvenait pas d'avoir précisé que la conversation avait eu lieu le matin ou l'après-midi. Mais miss Blacklock pouvait fort bien avoir parlé de la visite de Rudi Scherz, le jour où il était venu lui demander de l'argent pour rentrer en Suisse et Phillipa Haymes pouvait avoir supposé que l'entretien était censé avoir eu lieu ce matin-là.

C'était vraisemblable.

Seulement, Craddock avait eu très nettement le sentiment que la voix de la jeune femme avait manqué d'assurance, lorsque, après lui, elle avait dit : « Dans le pavillon ? »

Il faisait très bon dans le jardin du presbytère. Presque aussi bon qu'en été. Assis dans un « transatlantique », dans lequel Mrs. Harmon avait tenu à l'installé avant de s'en aller à la réunion de l'Association des Mères de famille, l'inspecteur Craddock regardait miss Marple, qui tricotait à côté de lui.

— Vous ne devriez pas être ici, dit-il brusquement.

Les aiguilles de miss Marple cessèrent de cliqueter et la vieille demoiselle tourna vers le policier son clair regard bleu.

— Je vous entends, mais je ne suis pas de votre avis. J'ai été l'amie des parents de Bunch, son père était le curé de ma paroisse, et il est très naturel que je vienne passer quelques jours chez elle.

— Peut-être... Mais à condition de ne pas... fureter de droite et de gauche. Très sincèrement, je crois que ce serait... *dangereux !*

Miss Marple sourit.

— Est-ce que toutes les vieilles demoiselles ne s'occupent pas de ce qui ne les regarde pas ? C'est si j'agissais autrement que je serais suspecte ! Questionner les uns et les autres, leur demander s'ils se souviennent de celui-ci ou de celui-là, c'est tout à fait normal... et ça renseigne !

— Ça renseigne ?

— Mais oui ! Ça vous apprend si les gens sont bien ceux qu'ils disent être !

D'une petite voix fluette et posée, elle poursuivit :

— Car, au fond, ce qui vous tracasse c'est ça ! Depuis la guerre, le monde a bien changé. Prenez Chipping Cleghorn, par exemple. Autrefois, on savait toujours à qui on avait affaire. Aujourd'hui, c'est tout autre chose ! Il n'y a pas une petite ville, pas un petit village, qui ne soient pleins de gens dont on ne sait d'où ils viennent.

Miss Marple ne se trompait pas. C'était bien là ce qui préoccupait Craddock. Ces gens qu'il interrogeait, qui étaient-ils ? *Il l'ignorait*. Ils avaient des cartes d'identité. Mais que prouvaient-elles ? Craddock songeait à certaine porte trop bien huilée, qui permettait d'affirmer que, parmi les honorables personnes accourues chez miss Blacklock, il en était une au moins qui n'était pas celle qu'elle prétendait être.

Craddock mit alors miss Marple au courant de ce que miss Blacklock lui avait dit de Pip et d'Emma.

— Existent-ils ? dit-elle. C'est très possible ! Ce sont peut-être de braves gens qui vivent quelque part sur le Continent. Mais il se peut aussi qu'ils soient à Chipping Cleghorn...

Pensant tout haut, il murmura :

— Vingt-cinq ans environ... Qui pourraient-ils bien être ?... Je me demande quand miss Blacklock les a vus pour la dernière fois...

Miss Marple dit, très doucement :

— Ça, je pourrais le savoir !

— Mais, miss Marple, vous n'allez pas...

— Ne vous affolez pas, inspecteur, il n'y a pas de quoi ! Je me renseignerai le plus innocemment du monde et personne ne s'apercevra de rien !

— J'en saurai peut-être long sur eux d'ici quarante-huit heures. Je vais me rendre en Écosse. Si Mrs. Gædler est en état de parler...

— C'est une très bonne idée...

Après une légère hésitation, miss Marple ajouta :

— J'espère, inspecteur que vous avez conseillé à miss Blacklock de se tenir sur ses gardes ?

— Je l'ai fait. D'ailleurs, je laisserai ici un homme qui veillera sur elle, sans en avoir l'air et vous vous souviendrez que, *vous aussi*, je vous ai prévenue !

Miss Marple, souriante, reprenait ses aiguilles à tricoter.

— Soyez tranquille, inspecteur ! Je me garderai.

CHAPITRE XI

MISS MARPLE VIENT PRENDRE LE THÉ

Le jour où, avec Mrs. Harmon, elle vint prendre le thé chez Letitia Blacklock, miss Marple se montra charmante, dans le genre bavard qui lui était ordinaire.

Elle avoua qu'elle était de ces vieilles gens qui n'oublient jamais qu'il existe des cambrioleurs.

— Aujourd'hui, dit-elle, ils entrent partout ! Avec les nouvelles techniques américaines, rien ne leur est impossible. Malgré ça, je fais toujours confiance au bon vieux système d'autrefois : le judas et la chaîne de sûreté. Vous n'avez jamais essayé ça ?

— Ma foi, non ! répondit miss Blacklock avec bonne humeur. Ici, vous savez, il n'y a pas grand-chose à voler !

— Il n'y a rien de mieux que la chaîne, reprit miss Marple. Sans la défaire, on entrebâille la porte, on voit à qui on a affaire et personne ne peut entrer si on ne le veut pas !

— Mitzi adorerait ça, j'en suis persuadée !

— Pendant ce « hold-up », poursuivit la vieille demoiselle, vous avez dû avoir terriblement peur. Bunch m'a tout raconté.

— Je reconnais, convint miss Blacklock, que ce sont des minutes qui comptent.

— Il faut vraiment que la Providence soit intervenue pour que cet homme ait trébuché si malencontreusement qu'il en est mort. Comment était-il entré ?

— Nous avons, je crois, la mauvaise habitude de ne pas trop nous soucier de savoir si nos portes sont ou non fermées à clef...

— Au fait, Letty ! s'écria miss Bunner, j'ai oublié de te raconter ce qui s'est passé, ce matin avec l'inspecteur. Il a

absolument tenu à ouvrir la seconde porte. Tu sais, celle qui est condamnée, celle de là-bas... Il a fallu qu'il trouve la clef et il n'a eu de cesse qu'il n'ait ouvert la porte. Il prétend que les gonds ont été bien huilés. Ça m'étonne, parce que...

S'apercevant enfin que, depuis un instant, miss Blacklock l'invitait du regard à ne pas insister, miss Bunner s'interrompt, rouge de confusion :

— Excuse-moi, Letty !... Je n'aurais pas dû... Je suis idiote, décidément !

— Mais non, Bunny. Ça n'a pas d'importance ! Seulement, je crois que l'inspecteur Craddock préfère qu'il ne soit pas trop parlé de cette porte. Je ne savais pas que tu étais là, Dora, quand il s'est occupé d'elle...

— Rassurez-vous ! dit Mrs. Harmon. Nous ne soufflerons pas un mot de ça ! Mais je me demande bien *pourquoi* ? J'y suis ! C'est parce que, si cette porte s'ouvre, quelqu'un pourrait fort bien être sorti par là dans l'obscurité pour venir tenir tout le monde sous la menace de son revolver !... Seulement, non, ça ne peut pas être ça... Puisque l'homme était ce garçon du *Royal Spa Hotel*... Décidément, je ne comprends pas...

— C'est donc dans cette pièce que l'affaire s'est passée ?

Sa question posée, miss Marple ajouta, en manière d'excuse :

— Vous devez me trouver bien curieuse, miss Blacklock, mais il faut me pardonner ! C'est tellement passionnant... Une histoire comme on en lit dans les journaux et qui est arrivée chez quelqu'un qu'on connaît...

Ses vœux furent immédiatement comblés par un récit à deux voix, fait par Bunch et miss Bunner, avec ça et là quelques corrections et amendements de miss Blacklock. Patrick, qui venait d'entrer dans la pièce, ajouta quelques détails et, pour mieux préciser les faits, mima le rôle de Rudi Scherz.

— Tante Letty était exactement là... Tu veux te placer où tu étais, ma tante ?

Miss Blacklock obéit et miss Marple fut conviée à examiner les traces laissées par les balles.

— Vous avez vraiment eu de la chance ! murmura-t-elle.

Miss Blacklock montra le coffret aux cigarettes.

— J'allais offrir des cigarettes à mes invités...

— Et pourtant, dit miss Bunner, les gens ne méritent pas de fumer ! Ils font si peu attention ! Regardez-moi ça ! Voilà une table magnifique et on ne s'est pas gêné pour l'abîmer en posant dessus une cigarette allumée. C'est *honteux* !

Miss Blacklock eut un haussement d'épaules presque imperceptible.

— Je dois avouer, déclara miss Marple, que, si je n'ai pas grand-chose, je tiens beaucoup à ce que j'ai. J'aime mes affaires pour tout ce qu'elles me rappellent... C'est pour cela aussi que j'ai toute une collection de photographies... Aujourd'hui, les gens ne gardent plus les photos. Moi, j'ai celles de toute ma famille : mes neveux, mes nièces, leurs enfants... Et à tous les âges !

— Y compris la mienne, à l'âge de trois ans, avec un fox-terrier dans les bras ! dit Bunch. Et j'y suis horrible !

Miss Marple se tournait vers Patrick.

— J'imagine, jeune homme, que votre tante a de vous d'innombrables portraits.

— Oh ! nous ne sommes que des cousins éloignés.

— Je crois bien, Pat, qu'Elinor m'a envoyé une photo de toi quand tu étais tout petit. Mais j'ai bien peur de ne pas l'avoir conservée. Au vrai, quand elle m'a écrit, il y a quelque temps, pour me parler de vous, j'avais complètement oublié combien elle avait d'enfants et comment ils s'appelaient !

— Encore un signe des temps ! observa miss Marple. Aujourd'hui, on ne se connaît plus. Autrefois, avec les réunions de famille qui revenaient périodiquement, on se connaissait !

— La dernière fois que j'ai rencontré la mère de Pat et de Julia, reprit miss Blacklock, c'était à un mariage, il y a trente ans. Elle était alors une bien jolie jeune fille...

— Et c'est pour ça qu'elle a eu de beaux enfants ! ajouta Patrick avec une grimace.

— En tout cas, tante Letty, protesta Julia, tu as un très bel album de photos. Tu te souviens que nous l'avons regardé ensemble, l'autre jour ! Ces chapeaux !

Miss Blacklock soupira.

— Et nous nous figurions que nous étions élégantes !

— Ne te désole pas, ma tante ! s'écria Patrick. Dans trente ans d'ici, quand Julia tombera sur une de ses photos d'aujourd'hui,

elle sera toute surprise de s'apercevoir qu'elle avait l'air d'un garçon !

— Est-ce exprès que vous avez mis la conversation sur le sujet des photographies ? demanda Bunch à miss Marple, tandis qu'elles rentraient chez elles.

— Mon Dieu, ma chère, est-ce qu'il n'est pas intéressant de savoir que miss Blacklock ne connaissait même pas de vue ces deux jeunes parents qu'elle a chez elle ?... Oui, je crois que le renseignement intéressera beaucoup l'inspecteur...

CHAPITRE XII

UNE MATINÉE À CHIPPING

CLEGHORN

1

Edmund Swettenham s'assit, non sans circonspection, sur un rouleau de jardin.

— Bonjour, Phillipa !

— Bonjour !

— Vous êtes très occupée ?

— Je repique des laitues d'hiver.

Après un silence, elle reprit, d'un ton assez froid :

— Vous désirez quelque chose ?

— Oui. Je voudrais vous parler.

Elle tourna la tête vers lui.

— J'aimerais bien que vous ne veniez pas ici. Mrs. Lucas finira par...

— Elle vous interdit d'avoir des soupirants ?

— Ne dites pas de sottises, Edmund, et allez-vous-en ! Vous n'avez rien à faire ici.

— C'est justement ce qui vous trompe ! Mrs. Lucas a téléphoné à maman, ce matin, pour lui dire qu'elle avait beaucoup de courgettes.

— Elle en a des quantités.

— Et pour lui demander si elle voudrait lui échanger un pot de miel contre des courgettes...

— Une drôle de proposition ! Des courgettes, tout le monde en a trop ! Il est pratiquement impossible d'en vendre.

— Naturellement. C'est bien pour ça que Mrs. Lucas a téléphoné...

Edmund tira de la poche de son veston un petit pot de miel et poursuivit :

— Donc, mon alibi, le voici ! Mrs. Lucas peut surgir, je suis venu chercher des courgettes.

— En effet.

— Lisez-vous Tennyson ?

— Pas souvent.

— Vous avez tort. C'est un poète auquel on reviendra. Vous avez lu *Maud* ?

— Il y a longtemps.

— Elle vous ressemble. Fâcheusement parfaite, glaciale, indifférente... Phillipa, Maud c'est vous !... Et le pauvre type ne songeant qu'à elle, c'est moi...

— Ne soyez pas stupide, Edmund !

— Mais, enfin, Phillipa, pourquoi êtes-vous ainsi ? Êtes-vous heureuse ou à plaindre ? Avez-vous peur ? Il doit y avoir *quelque chose* !

— Ce sont mes affaires.

— Ce sont aussi les miennes ! Je veux savoir, Phillipa ! J'en ai *le droit*. Je n'avais pas du tout l'intention d'être amoureux de vous. Je ne désirais qu'une chose : écrire mon livre dans le calme... Et puis... Ah ! vous ne m'aidez guère !

— Mais qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

— Je veux simplement *que vous parliez* ! Vous aimiez votre mari, il est mort et vous désirez rester repliée sur vous-même ? C'est ça ? Dans ce cas, que vous avez tort ! Vous êtes jeune, Phillipa, vous êtes belle... et je vous aime ! Qu'est-ce qu'il avait donc de si extraordinaire, votre mari ?

— Rien. Nous nous sommes rencontrés et nous nous sommes mariés, voilà tout !

— Vous deviez être très jeune.

— Trop jeune.

— Alors, vous n'étiez pas heureuse avec lui ? *Continuez*, Phillipa !

— Nous nous sommes mariés et nous avons été heureux, comme le sont la plupart des gens, j'imagine. Harry est venu au monde. Ronald a été mobilisé. Il a... il a été tué en Italie.

— Et maintenant, il y a Harry ?

— Et, maintenant, il y a Harry.

— Je l'aime bien, Harry. C'est un brave gosse et nous nous entendons parfaitement tous les deux. Qu'en dites-vous, Phillipa ? On s'épouse ? Vous continuerez votre jardinage, j'écirai mon bouquin et, aux vacances, nous nous offrirons du bon temps. Alors ?

Phillipa le regarda : un grand jeune homme, un peu guindé, avec de grosses lunettes, qui la considérait avec une tendre amitié.

— Alors, c'est non !

— Définitivement ?

— Définitivement.

— Pourquoi ?

— Vous ne savez rien de moi.

— C'est tout ?

— Non. Je dois ajouter que, de tout, vous ignorez tout !

Il réfléchit quelques secondes.

— C'est bien possible.

Des pas se rapprochaient.

— Allez-vous-en ! Je vous en supplie, ne restez pas là ! C'est Mrs. Lucas !

— Et zut ! Donnez-moi mes satanées courgettes !

2

Le sergent Fletcher était seul dans la maison.

Mitzi, de qui c'était le jour de sortie, avait pris le car de onze heures pour aller à Medenham Wells. Miss Blacklock, qui descendait au village avec Dora Bunner, avait confié la garde de Little Paddocks au sergent.

Il ne perdit pas de temps. Cette porte, quelqu'un l'avait huilée, quelqu'un qui voulait profiter de l'obscurité pour quitter le salon au bon moment, sans qu'on pût s'apercevoir de son absence. Ce quelqu'un, ce n'était donc pas Mitzi.

Alors ? Les invités ? Fletcher ne voyait pas comment ils auraient eu la possibilité de s'occuper de la porte. Restaient donc Patrick et Julia Simmons, Phillipa Haymes et, peut-être, Dora

Bunner. Les jeunes Simmons étaient à Milchester. Phillipa travaillait chez Mrs. Lucas. Fletcher pouvait faire, dans la maison, ce qu'il voulait. Il s'intéressa d'abord à l'installation électrique. Elle n'avait rien de suspect. Quant aux chambres, elles étaient désespérément « normales ».

Et pourtant, cette porte, quelqu'un l'avait huilée !

Entendant du bruit au rez-de-chaussée, il courut vivement à l'escalier et se pencha sur la rampe. Mrs. Swettenham, un panier au bras, traversait le vestibule. Elle jeta un coup d'œil dans le salon, puis gagna la salle à manger, d'où elle ressortit presque aussitôt, débarrassée de son panier. Un léger mouvement de Fletcher ayant fait crier une lame de parquet, Mrs. Swettenham leva la tête. Elle appela :

— C'est vous, miss Blacklock ?

— Non, répondit Fletcher. C'est moi !

Mrs. Swettenham poussa un petit cri.

— Vous m'avez fait peur ! J'ai cru que c'était encore un cambrioleur.

Fletcher descendait les marches.

— Il est vrai que la maison n'a pas l'air d'être très protégée contre les voleurs. En somme, on entre ici comme dans un moulin !

— J'apportais quelques coings à miss Blacklock. Elle veut faire de la gelée. J'ai posé le panier sur la table de la salle à manger... Vous vous demandez comment je suis entrée ? Par la petite porte, tout simplement. Ici, vous savez, on est tout le temps les uns chez les autres et on ne ferme jamais à clef avant la nuit. Toutes les maisons sont ouvertes.

Elle s'éloignait vers la porte. S'arrêtant, elle ajouta :

— Je m'en vais, car je suppose que vous avez beaucoup à faire. Il n'arrivera plus rien, n'est-ce pas ?

— Pourquoi arriverait-il quelque chose ?

— Je ne vous demandais ça, sergent, que parce que je vous vois ici. Vous voudrez bien dire à miss Blacklock que je lui ai apporté des coings ?

Mrs. Swettenham partie, Fletcher était un peu comme un boxeur qui vient de recevoir un coup sévère autant qu'inattendu.

Il s'avisait que c'était bien à tort qu'il avait supposé que c'était nécessairement quelqu'un de la maison qui avait huilé la porte.

3

— Murgatroyd !

— Hinch ?

— J'ai réfléchi... Sais-tu que cette affaire de l'autre soir finit par me paraître assez drôle ?

— Drôle ?

— Oui. Remets tes cheveux en place, Amy, et prends cette truelle, comme si c'était un revolver ! Maintenant viens à la porte de la cuisine. Tu joues le rôle du voleur. Reste où tu es ! Tu vas entrer dans la cuisine pour exécuter un « hold-up ». Prends cette torche et allume-la !

Miss Murgatroyd obéit, assez gauchement, et il lui fallut, pour mener l'opération à bien, mettre la truelle sous son bras.

— Bon ! Maintenant, en route ! Ton texte, c'est : « Les mains en l'air ! » Et ne gâche pas tout en ajoutant « s'il vous plaît » !

Résignée, miss Murgatroyd, brandissant la torche d'une main et la truelle de l'autre, alla à la porte. Là, transférant pour un instant la torche dans sa main droite, de la gauche elle tourna le bouton. Puis, elle se porta en avant.

— Les mains en l'air !

Un peu vexée, elle ajouta tout aussitôt :

— C'est bien difficile, ce que tu me demandes, Hinch !

— Pourquoi ?

— À cause de la porte ! Il y a un ressort et elle se referme toute seule. Alors, comme j'ai les deux mains prises...

— Et voilà ! s'écria miss Hinchliffe, ravie et triomphante. La porte du salon de Little Paddocks n'est pas, comme celle-ci, équipée d'un ressort, mais elle ne peut quand même pas rester ouverte. Il y a bien un arrêt de porte, ce magnifique bloc en verre que miss Blacklock m'a soufflé, chez Elliot, alors que j'étais bien résolue à l'acheter, mais je ne vois pas très bien notre homme s'interrompant pour le mettre en place. Non ! Un revolver, une

torche et une porte à maintenir ouverte, c'est un peu beaucoup ! Conclusion ?

Miss Murgatroyd se garda bien de répondre. Elle se contentait d'admirer l'intelligence supérieure de son amie et, confiante, elle attendait.

— Nous savons qu'il avait un revolver à la main, puisqu'il a tiré, reprit miss Hinchliffe, et nous savons qu'il avait une torche, parce que nous l'avons vue. On peut donc se demander si quelqu'un ne lui a pas tenu la porte.

— Mais qui aurait pu faire ça ?

— Qui ? Mais tout le monde et *toi* la première ! Autant que je me souviens, tu étais tout près de la porte quand l'obscurité s'est faite !

Éclatant de rire, elle ajouta :

— Qui est-ce qui croirait, à te voir, que tu es capable de coups pareils ?... Rends-moi la truelle, va !... Heureusement que ce n'est pas un revolver ! Il y a déjà un moment que tu te serais tuée !

4

Son mari l'ayant appelée, Mrs. Easterbrook rejoignit le colonel dans la chambre où il achevait de s'habiller.

— Tu te souviens, lui demanda-t-il, de ce revolver que je t'ai montré ?

— Une vilaine petite arme, toute noire.

— Un souvenir de guerre, une arme allemande. Il était dans le tiroir de cette commode n'est-ce pas ?

— Mais oui !

— Eh bien, il n'y est plus !

— Oh ! Archie... C'est *extraordinaire* !

— Tu n'y as pas touché ?

— Oh, non !

— Ce ne serait pas la mère Butt qui...

— Mrs. Butt ? Ça m'étonnerait. Veux-tu que je lui demande ?

— Inutile ! Je ne tiens pas à mettre tout le village au courant... Dis-moi, ce revolver, quel jour te l'ai-je montré ?

— La semaine dernière. Tu cherchais un bouton de col et c'est en fouillant dans tes tiroirs...

— Le jour, tu ne te rappelles pas ?

Mrs. Easterbrook réfléchit.

— Si ! C'était samedi ! Nous devions aller au cinéma, mais nous n'y avons pas été.

— Tu es sûre ?

— *Absolument*. C'était le samedi 30. Je m'en souviens, parce que c'était le lendemain du « hold-up » chez miss Blacklock. Quand j'ai vu le revolver, ça m'a fait penser à ce qui s'était passé la veille...

— Tu me soulages d'un grands poids.

— Pourquoi ?

— Parce que, si ce revolver avait disparu plus tôt, il aurait fort bien pu être celui qui a été ramassé près de ce Suisse ! L'essentiel est que tu sois sûre de ton fait. Le revolver qu'on a trouvé là-bas n'est pas le mien.

— Certainement pas.

— J'aime mieux ça. J'aurais été obligé d'aller le dire à la police, on m'aurait posé un tas de questions, forcément, et j'aurais dû leur expliquer que, si je n'avais pas déclaré ce revolver, c'était parce que je le considérais comme un souvenir de guerre, et non pas comme une arme. Seulement, ça ne me dit pas ce qu'il est devenu !

CHAPITRE XIII

UNE MATINÉE À CHIPPING CLEGHORN

(Suite)

Miss Marple franchit la grille du presbytère et descendit le petit sentier qui menait à la grand-rue qu'elle remonta d'un pas alerte.

Elle passa devant l'auberge de la *Vache Rouge*, devant la boucherie, et s'arrêta un instant devant les vitrines de Mr. Elliot, l'antiquaire.

Mr. Elliot, tapi au fond de son magasin comme une vieille araignée obèse, se demandait si la dame qui était en visite chez les Harmon – il était au courant, comme tout le monde – lui achèterait quelque chose, quand miss Marple, du coin de l'œil vit miss Dora Bunner qui entrait à *l'Oiseau Bleu*, le salon de thé élégant de Chipping Cleghorn. Elle décida donc qu'elle avait besoin de prendre une tasse de café.

Elle était à peine entrée que miss Bunner l'invitait à s'asseoir à côté d'elle. Elle accepta volontiers et, pendant un instant, les deux dames parlèrent de leurs maux, les rhumatismes et la sciatique faisant l'objet unique de la conversation. Son café commandé miss Marple demanda :

— Comment s'appelle donc cette charmante jeune femme que j'ai rencontrée, en sortant de chez miss Blacklock ? Celle qui s'occupe du jardinage. Mrs. Hynes, je crois ?

— Pas Hynes, Haymes. Phillipa Haymes... C'est une personne très bien, vous savez !... Son mari a été tué en Sicile... ou en Italie.

— Je croirais volontiers qu'on songe à la consoler. Un grand jeune homme... Vous voyez qui je veux dire ?

— Patrick ?

— Non. Un jeune homme qui porte des lunettes...

— Oh ! Edmund Swettenham !... Faites attention ! Sa mère est là-bas, dans le coin... Je n'ai rien remarqué, mais il se peut bien que vous ayez raison. C'est un grand garçon bizarre.

Miss Marple but une gorgée de café et reprit :

— J'ai appris avec beaucoup d'intérêt que vous aviez été en classe avec miss Blacklock. Vous êtes de très vieilles amies !

Miss Bunner soupira.

— C'est vrai !... On peut compter les gens qui sont aussi fidèles à leurs amitiés que la chère miss Blacklock l'est aux siennes... Que tout cela est loin, mon Dieu !... C'était une si jolie jeune fille et qui aimait tant la vie.

Miss Bunner, aux yeux de qui perlaient des larmes, poursuivit d'une voix émue :

— Elle a été patiente et courageuse et, je ne cesserai de le répéter, cette patience et ce courage méritaient et méritent d'être récompensés. Toutes les chances heureuses qu'elle peut avoir, la chère miss Blacklock les a méritées !

— L'argent facilite tant l'existence !

Cet aphorisme, miss Marple l'avancait en toute quiétude. Elle était persuadée, en effet, que miss Bunner faisait allusion à cet héritage important dont miss Blacklock devait bénéficier un jour. La remarque, pourtant, aiguilla la pensée de miss Bunner sur de nouvelles voies.

— L'argent ! murmura-t-elle d'un ton amer. Ce qu'il représente, on ne peut le savoir qu'à condition d'en avoir *vraiment* manqué !

Une fois encore, miss Marple approuva du chef. Miss Bunner, qui s'échauffait et de qui le visage prenait des couleurs, continua :

— J'ai souvent entendu des gens déclarer : « J'aimerais mieux me passer de dîner que de manger sans fleurs sur la

table ! » Mais ces gens-là, combien de fois leur est-il arrivé de manquer un repas ? Ils ne savent pas ce que c'est que d'avoir *réellement faim* ! Pour le savoir, il faut y être passé ! Et cela pendant des jours et des jours ! Et les vêtements usés, qu'on raccommode indéfiniment, en espérant que ça ne se verra pas trop ! Et les emplois qu'on va solliciter et qui vous sont refusés, sous prétexte que vous êtes trop vieille ! Et ceux que vous obtenez et auxquels vous devez renoncer parce que vous n'avez plus assez de forces ! Le terme payé, qu'est-ce qu'il vous reste ? C'est qu'on ne va pas loin avec la retraite des vieux !

— Je sais, approuva gentiment miss Marple.

— J'ai donc écrit à Letty. J'avais vu son nom dans le journal à propos d'une fête donnée au bénéfice de l'hôpital de Milchester. Il y avait des années que je n'avais entendu parler d'elle. Elle avait été la secrétaire, je ne sais si vous le savez, d'un homme extrêmement riche, un certain Gædler. Je m'étais dit que, peut-être, elle se souviendrait de moi... et elle était une des rares personnes à qui je pouvais demander de me venir en aide.

Dora Bunner avait des larmes plein les yeux.

— Et alors, Letty est venue et elle m'a emmenée ! Elle m'a dit qu'elle avait besoin de quelqu'un pour la seconder... Elle s'est montrée si gentille, si bonne... Elle se souvenait si bien du passé... Je ferais n'importe quoi pour elle... Je me tracassais, même après mon installation à Little Paddock, sur ce que je deviendrais s'il... s'il arrivait quelque chose à miss Blacklock. Un accident, avec ces autos qui circulent sur les routes, c'est tellement fréquent !... Naturellement, je n'ai jamais parlé de ça. Mais elle a dû deviner. Parce qu'un jour, elle m'a dit que, dans son testament, elle me laissait une petite rente annuelle et, ce que j'apprécie plus encore, tout son mobilier, qui est superbe. J'étais *stupéfaite*... Elle m'expliqua que ses beaux meubles, personne ne les soignerait mieux que moi.

Après un court silence, miss Bunner reprit, en toute simplicité :

— C'est que ne suis pas aussi bête que j'en ai l'air, vous savez ! Je ne veux nommer personne, mais les gens qui cherchent à profiter de la situation, je les vois très bien ! La chère miss Blacklock est trop bonne et un tout petit peu *trop confiante* !

Miss Marple hocha la tête.

— En quoi elle a tort !

— C'est bien vrai ! Vous et moi, miss Marple, nous connaissons la vie. Mais la chère miss Blacklock...

Miss Bunner n'acheva pas sa phrase. Miss Marple se dit que miss Blacklock, ayant été la secrétaire d'un grand financier, devait elle aussi, connaître la vie.

— Ce Patrick, par exemple ! s'écria soudain miss Bunner, avec une vivacité qui fit sursauter miss Marple. Deux fois, au moins à ma connaissance, il lui a soutiré de l'argent ! Une dette qu'il avait, paraît-il. Vous voyez ça d'ici ? Elle s'est montrée bien trop bonne et, comme je lui en faisais la remarque, elle m'a simplement répondu : « Bah ! Dora, il est jeune et c'est quand on est jeune qu'il faut profiter de l'existence ! »

— Ce qui est assez vrai ! observa miss Marple. C'est d'ailleurs un beau jeune homme...

— Qui passe son temps à se moquer des gens et vraisemblablement à courir les filles ! Combien de fois il m'a blessée, vous ne l'imaginez pas !

— Ils sont tous comme ça, aujourd'hui !

Miss Bunner, l'air mystérieux, se pencha en avant vers miss Marple.

— Ce que je vais vous dire, ma chère, vous ne le répéterez à personne ! Je ne puis m'empêcher de penser qu'il est pour quelque chose dans cette horrible affaire. Pour moi, il connaissait ce jeune Suisse... Ou, alors, c'était Julia... J'en ai touché un mot à miss Blacklock et elle m'a dit que j'étais stupide... Évidemment, ce serait très *ennuyeux*... Tout cela, voyez-vous, est terriblement compliqué pour moi. Tenez, l'histoire de l'autre porte du salon... Voilà encore quelque chose qui me tracasse ! Le détective ne cesse de répéter qu'elle a été huilée. Or, moi qui vous parle, j'ai vu...

Elle se tut brusquement. Miss Marple chercha posément la phrase qu'il fallait.

— La situation est pour vous très délicate. Vous ne voudriez pas, et c'est bien naturel, vous faire l'auxiliaire de la police...

— Exactement ! Et je n'en dors plus !... Parce que, n'est-ce pas ! L'autre jour, au verger, où j'étais allée pour ramasser des

œufs – nous avons une poule qui pond par là – j’ai rencontré Patrick... et il avait à la main une plume et une tasse qui contenait de l’huile. Quand il m’a aperçue, il a sursauté, comme quelqu’un qu’on prend en faute et il a dit : « J’étais justement en train de me demander ce que cette tasse faisait ici. » Naturellement, je n’ai rien dit...

— Bien entendu !

— Mais, à la façon dont je l’ai regardé, il a dû comprendre que je n’étais pas dupe... Une autre fois, j’ai surpris par hasard une conversation curieuse entre Julia et lui. Ça ressemblait assez à une dispute. Il disait : « Si je pensais que tu es mêlé à une affaire de ce genre-là ! » Et Julia, qui est toujours très calme, répondait : « Et alors, petit frère, qu’est-ce que tu ferais ? » À ce moment-là, malheureusement, j’ai fait crier une lame de parquet et ils m’ont vue. Alors, en plaisantant, je leur ai demandé s’ils se disputaient. « Non, m’a répondu Patrick. Seulement je tiens à ce que Julia sache bien que je ne veux pas qu’elle fasse la moindre affaire de marché noir. » C’était bien trouvé, mais je suis persuadée qu’il ne s’agissait pas de ça. Et, si vous voulez mon avis, je suis convaincue aussi qu’il a trafiqué la lampe du salon, celle qui est sur la table... Sans doute parce qu’il voulait faire l’obscurité... Car je me souviens fort bien que c’était la bergère qui était là, et *non* pas le berger. Et le lendemain...

Miss Bunner se tut et rougit. Miss Marple, tournant la tête, aperçut miss Blacklock, debout derrière elle. Il était probable qu’elle venait tout juste d’arriver.

— Alors, Bunny, dit miss Blacklock, un léger accent de reproche dans la voix, tu potines un peu en prenant le café ?... Bonjour, miss Marple. Il fait frisquet, n’est-ce pas ?

Mais Bunny se justifiait.

— Nous bavardions et je disais qu’il y avait vraiment aujourd’hui trop de règlements. On n’y comprend plus rien !

La porte s’ouvrit brusquement, livrant passage à Bunch Harmon.

— Bonjour ! Reste-t-il une tasse de café pour moi ?

— Mais bien sûr ! répondit miss Marple. Asseyez-vous !

— Nous, dit miss Blacklock, il faut que nous rentrions. Tes courses sont terminées, Bunny ?

La voix était aimable, mais il y avait encore dans le regard comme un léger reproche.

— Je n'ai plus qu'à entrer en passant chez le pharmacien, pour lui acheter des comprimés d'aspirine et quelques emplâtres pour mes cors.

Lorsque miss Blacklock et miss Bunner furent sorties, Bunch demanda à miss Marple de quoi elles avaient parlé. La vieille demoiselle ne répondit pas tout de suite.

— La solidarité familiale, remarqua-t-elle au bout d'un instant, est quelque chose de très fort. Vous souvenez-vous de cette affaire fameuse dans laquelle un homme, accusé d'avoir tué sa femme en lui faisant boire un verre de vin empoisonné, fut sauvé par sa fille, celle-ci étant venue dire au procès qu'elle avait bu la moitié de ce verre de vin, sans en être autrement incommodée ? On m'a affirmé que, depuis, elle n'avait plus adressé la parole à son père, avec lequel d'ailleurs elle ne vit plus. On ne souhaite jamais qu'un membre de sa famille soit pendu !

— Certainement pas !

Miss Marple se rejeta en arrière dans son fauteuil et murmura, parlant pour elle-même :

— Il y a partout des gens qui se ressemblent.

— À qui est-ce que je ressemble ? demanda Bunch.

— Vous, ma chère ?... Mais vous vous ressemblez à vous-même et je ne vois personne à qui votre visage me fasse songer... À moins que...

— Vous voyez ! Ça vient !

— Je pensais, ma chère, à l'une de mes anciennes femmes de chambre.

— Une femme de chambre ? J'aurais fait une bien mauvaise femme de chambre.

— Exactement comme elle ! Elle ne savait rien faire, elle s'embrouillait dans son service et, quand elle sortait, elle n'était même pas capable de bien mettre son chapeau. Il était toujours de travers !

D'un geste machinal, Mrs. Harmon redressa son chapeau.

— Et vous la gardiez ?

— Oui, parce qu'elle était gentille et qu'elle m'amusait. C'était une brave fille qui a bien fini, puisqu'elle a épousé un pasteur et qu'elle est maintenant la maman de cinq enfants...

Il y eut un silence, que Bunch rompit bientôt.

— À qui pensez-vous maintenant, tante Jane ?

— À des tas de gens...

— De Saint-Mary Mead ?

— Principalement... Au vrai, je pensais surtout à Mrs. Ellerton, l'infirmière. Une très brave femme. Elle soignait une vieille dame qu'elle paraissait aimer beaucoup. La vieille dame mourut. Une autre vint, qui mourut aussi. Elle les avait tuées toutes les deux avec de la morphine. Très gentiment... et le plus curieux, c'est qu'elle ne se rendait même pas compte qu'elle avait fait quelque chose de mal. De toute façon, disait-elle, elles n'avaient plus longtemps à vivre et la première avait un cancer qui la faisait souffrir horriblement.

— Elle avait donc tué... par charité ?

— Du tout ! Elle était l'héritière des deux vieilles dames. Elle aimait l'argent. Je pensais aussi à ce jeune homme qui travaillait sur un paquebot, le neveu de Mrs. Pusey, la papetière. Il lui avait apporté des choses qu'il avait volées et qu'il prétendait avoir achetées. Sans rien soupçonner, elle avait accepté de les vendre. Un peu plus tard, quand la police, flairant quelque chose, a commencé à manifester certaines curiosités, il a pris une barre de fer et il a assommé sa tante, pour être sûr qu'elle ne parlerait pas.

— Tout cela est bien laid. Mais je ne crois pas que ça puisse faire penser à la fidèle Dora. D'ailleurs pourquoi aurait-elle voulu tuer miss Blacklock ?

— Peut-être miss Blacklock sait-elle sur Dora des choses que celle-ci ne veut pas qu'on sache !

— Ça me paraît bien improbable !

— Parce que vous êtes de ces gens, Bunch, qui se moquent éperdument de ce qu'on peut penser d'eux.

— Je comprends votre pensée. Avoir vécu des jours difficiles, avoir été comme un pauvre chien mouillé... et puis trouver un foyer, de la crème, des caresses et de douces paroles... Oui, pour

conserver ça, on ferait n'importe quoi... Vous savez que votre galerie de portraits était très complète ?

Miss Marple ne répondit pas et, quelques instants plus tard, les deux femmes sortaient du salon de thé. Bunch ne tarda pas à remettre la conversation sur le sujet qui la passionnait.

— Enfin, tante Jane, qui soupçonnez-vous ?

— Je n'en sais plus rien du tout. J'avais une idée, mais je l'ai abandonnée. Je voudrais pourtant bien tirer cette affaire au clair rapidement. Car le temps presse...

— Comment cela ?

— La vieille dame, là-bas, en Écosse, peut mourir d'un moment à l'autre.

Bunch s'immobilisa, surprise.

— Alors, vous croyez vraiment que les coupables sont Pip et Emma... et qu'ils recommenceront ?

— Évidemment qu'ils recommenceront ! Quand on a pris la résolution de tuer quelqu'un, on n'y renonce pas parce qu'on n'a pas réussi la première fois. Surtout quand on est à peu près sûr qu'on n'est pas soupçonné.

— Mais, si c'est Pip et Emma, reprit Bunch, ils ne peuvent être que Patrick et Julia. Ils sont frère et sœur et les âges correspondent.

— Ce n'est pas si simple que ça ! Il y a bien d'autres hypothèses. La femme de Pip, s'il est marié ou, si c'est elle qui est mariée, le mari d'Emma. Il y a aussi leur mère. L'affaire la concerne, bien qu'elle n'hérite pas directement. Si Letty Blacklock ne l'a pas vue depuis trente ans, elle ne la reconnaîtrait probablement pas. Une vieille femme ressemble à une autre vieille femme et miss Blacklock est terriblement myope. Concluez !... Et puis, il y a leur père qui ne valait pas cher...

— Oui, mais c'est un étranger.

— De naissance, oui. Mais ça ne prouve pas qu'il faisait de grands gestes et parlait un mauvais anglais. Je suis convaincue qu'il pourrait jouer le rôle... d'un vieux colonel de l'armée des Indes aussi bien que n'importe qui.

— C'est ça que vous croyez ?

— Mais non, ma chérie ! Je crois seulement qu'il s'agit d'une véritable fortune et que je connais suffisamment l'humanité pour savoir que les gens sont capables de faire des choses terribles pour devenir riches d'un seul coup.

— Bien mal acquis ne profite jamais !

— C'est vrai. Seulement, ça, ils l'ignorent.

CHAPITRE XIV

UNE EXCURSION DANS LE PASSÉ

Après une nuit de voyage en chemin de fer, l'inspecteur Craddock descendit dans une petite gare des Highlands.

Une voiture l'attendait. La matinée était ensoleillée et l'inspecteur trouva les vingt milles du trajet fort agréables. Une chose pourtant l'étonnait. Pourquoi Mrs. Gædler, qui possédait un superbe appartement à Londres, une propriété dans le Hampshire et une villa dans le Midi de la France, était-elle venue vivre dans ce pays perdu ? Une question habilement posée amena le chauffeur à le renseigner en partie.

— C'est ici que Mrs. Gædler a passé son enfance. Elle a toujours été heureuse de revenir au château et Mr. Gædler aimait bien être ici, lui aussi. Malheureusement, il ne pouvait pas venir souvent...

Craddock, pénétrant dans la vieille demeure, eut l'impression que le temps marchait à reculons. Reçu par un maître d'hôtel chargé d'ans, il fit sa toilette, se rasa, puis fut introduit dans une vaste pièce où son déjeuner était servi. Un feu de bois brûlait dans la haute cheminée.

Quand il eut terminé son repas, une femme d'une cinquantaine d'années vint le trouver. Elle était grande et portait le costume des infirmières. Elle se présenta comme la « sœur » MacClelland.

— J'ai annoncé votre visite à ma malade, monsieur Craddock. Elle brûle d'envie de vous voir.

— J'essaierai de ne pas la fatiguer.

— Il faut que je vous prévienne de ce qui va se passer. Vous trouverez Mrs. Gædler tout à fait bien. Elle vous parlera, avec beaucoup de plaisir, car elle adore parler, et puis, brusquement, ses forces l'abandonneront. Quittez-la tout de suite et faites-moi appeler. Mrs. Gædler est presque continuellement sous l'influence de la morphine et somnole la plupart du temps. En prévision de votre visite, je lui ai administré un stimulant. Lorsque ses effets cesseront, elle retombera dans son état habituel de demi-conscience.

— Je comprends fort bien, miss MacClelland. Serait-il indiscret de vous demander de me dire exactement ce qu'est l'état de santé de Mrs. Gædler ?

— Mon Dieu, monsieur, c'est une femme qui meurt. Sa vie ne saurait être prolongée au-delà de quelques semaines encore. Je vous étonnerai peut-être en ajoutant qu'elle devrait être morte depuis longtemps et c'est pourtant la simple vérité. Ce qui l'a maintenue c'est son amour de la vie. Mrs. Gædler n'a jamais été forte, mais elle est restée animée d'une stupéfiante volonté de vivre.

Elle ajouta, avec un sourire :

— Et, vous le verrez, c'est une femme absolument charmante. Craddock fut introduit dans une grande chambre à coucher.

Mrs. Gædler reposait dans un lit à baldaquin. Elle paraissait fragile et très vieille, bien qu'elle n'eût que sept ou huit ans de plus que Letitia Blacklock. Ses cheveux blancs étaient coiffés avec soin et elle avait sur les épaules un châle de laine bleue. Dans son visage, ce qui frappa Craddock, ce fut l'expression espiègle de ses yeux bleus.

— Vous savez que vous m'intéressez beaucoup ? dit-elle. Ce n'est pas souvent que je reçois la visite de la police ! Il paraît que Letitia Blacklock n'a pas été grièvement blessée dans cet attentat ? Comment va-t-elle, cette chère Blackie ?

— Elle se porte le mieux du monde, madame, et elle vous envoie toutes ses amitiés.

— Il y a bien longtemps que je ne l'ai vue !... Je l'avais invitée à venir ici quand elle est rentrée en Angleterre, après la mort de Charlotte, mais elle m'a répondu que cette rencontre, après tant

d'années, serait peut-être pénible et je crois bien qu'elle avait raison... Elle a toujours eu beaucoup de bon sens.

Craddock avait préparé les questions qu'il voulait poser, mais il préférait laisser d'abord Mrs. Gædler parler.

— J'imagine, demanda-t-elle avec un sourire, que vous désirez m'interroger au sujet de ma fortune ? Randall a décidé qu'à ma mort elle irait à Blackie. Évidemment, Randall ne pouvait pas supposer qu'il disparaîtrait avant moi. C'était un homme solide et fort, qui n'avait jamais été malade vingt-quatre heures, alors que j'ai toujours été de santé délicate. Je devais m'en aller la première, c'est indiscutable. Seulement, il est parti avant moi...

— Ces dispositions, pourquoi les a-t-il prises ?

— Pourquoi il a décidé que sa fortune irait à Blackie ?

Une lueur malicieuse passa dans les yeux de la vieille dame.

— Pas pour la raison à laquelle vous avez probablement pensé. Randall n'a jamais été amoureux d'elle et elle n'a jamais été amoureuse de lui. Letitia, voyez-vous, a vraiment un cerveau masculin. En fait, elle n'a jamais rien su du plaisir qu'il y a à être une femme !

Il y avait dans la voix comme de la pitié. Craddock regardait la frêle silhouette de la malade. Belle Gædler, il s'en rendait compte, avait eu plaisir, elle, à être une femme. Elle lui sourit, ajoutant :

— J'ai toujours pensé qu'il devait être bien monotone d'être un homme.

Puis, pensive, elle dit :

— Il m'a toujours semblé que Randall traitait Blackie comme il eût fait d'un frère cadet. Il se fiait beaucoup à son jugement qui était rarement en défaut. Elle lui a rendu de grands services, vous savez !

— Elle m'a confié qu'une fois elle l'avait aidé de son argent.

— C'est exact, mais elle a fait plus que cela par la suite. Après tant d'années on peut dire la vérité. Mon mari n'a jamais bien distingué la différence entre les opérations légales et les autres. Mais Blackie est foncièrement honnête. Son enfance n'a pas été heureuse. Son père était un vieux médecin de campagne, d'esprit étroit et de caractère impossible. Le vrai tyran domestique.

Letitia rompit avec sa famille pour venir à Londres, où elle apprit la comptabilité. Sa sœur, qui avait je ne sais quelle infirmité, ne sortait jamais. C'est d'ailleurs pour cela que, lorsque le père mourut, Letitia abandonna tout pour s'occuper de cette sœur. Randall était furieux, mais ça ne changeait rien ! Quand Letitia croyait qu'il était de son devoir de faire quelque chose, elle le faisait et personne n'y pouvait rien.

— Cela se passait longtemps avant la mort de votre mari ?

— Deux ans, je crois. Randall avait rédigé son testament avant que Blackie ne quittât la maison et il ne le changea pas.

Craddock avait peine à cacher son étonnement. Cette femme était sincère. Pourtant, sa vie avait été gâchée par la maladie, elle avait perdu son fils, perdu son mari et, depuis des années, elle ne quittait pas son lit !

— Je devine votre pensée, poursuivit-elle. Mais toutes les choses qui donnent du prix à la vie, *je les ai eues* ! Elles m'ont été retirées, mais je les ai eues. J'ai été belle, j'ai épousé l'homme que j'aimais, il n'a jamais cessé de m'aimer... Mon fils est mort, mais il m'a donné deux années dont le souvenir m'est précieux... Quant à la douleur physique, elle m'a permis de mieux goûter aux instants de répit, le plaisir de ne pas souffrir... et tout le monde a toujours été gentil avec moi... Oui, je suis vraiment une femme qui a de la chance !

Craddock tint à préciser un point.

— Vous avez déclaré, madame, que votre mari avait laissé sa fortune à miss Blacklock parce qu'il ne voyait pas d'autre héritier possible. Est-ce bien exact ? N'avait-il pas une sœur ?

— Sonia ? Ils s'étaient disputés il y a bien longtemps et ils ne se connaissaient plus.

— Il avait désapprouvé son mariage ?

— Oui. Elle avait épousé un homme qui s'appelait... comment donc ?

— Stamfordis.

— C'est ça, Stamfordis. Dmitri Stamfordis. Une fripouille, d'après Randall. Sonia adorait ce Stamfordis et elle était bien résolue à l'épouser. Elle n'était pas une petite fille, elle avait vingt-cinq ans et elle savait très bien ce qu'elle faisait. Stamfordis était une canaille... Une vraie. Il devait avoir un

passé judiciaire et Randall était convaincu qu'il vivait sous une identité d'emprunt. Tout cela, Sonia ne l'ignorait pas. Randall soutenait qu'il ne l'épousait que pour son argent. C'était faux. Sonia était très jolie, elle avait beaucoup d'esprit et, si le mariage avait mal tourné, si Dmitri s'était détaché d'elle, elle aurait repris sa liberté purement et simplement. Elle était assez riche pour mener sa vie comme elle l'entendait.

— Mr. Gædler et sa sœur ne se sont jamais raccommodés ?

— Jamais. Leurs relations n'avaient jamais été très affectueuses. Elle lui en voulait d'avoir essayé d'empêcher son mariage.

— Mais, vous, vous avez eu de ses nouvelles ?

Belle sourit.

— J'ai reçu une lettre d'elle dix-huit mois plus tard. Elle m'écrivait de Budapest, mais sans me donner son adresse. Elle me priait de dire à Randall qu'elle était heureuse et qu'elle venait d'avoir des jumeaux.

— Elle vous donnait leurs noms ?

Une fois encore, la vieille dame sourit.

— Elle me disait simplement qu'elle se proposait de les appeler Pip et Emma... J'imagine que ce n'était là qu'une plaisanterie.

— Elle ne vous a plus écrit par la suite ?

— Non. Elle m'annonçait qu'elle allait partir, avec son mari et ses enfants, pour l'Amérique, où elle resterait quelque temps. Depuis, je n'ai plus rien reçu d'elle.

— Vous n'avez pas conservé la lettre ?

— Non. Je l'ai lue à Randall, il s'est contenté de dire qu'un jour viendrait où elle regretterait d'avoir épousé « ce sale individu » et c'est tout ! Nous n'avons plus parlé d'elle et nous l'avons oubliée. Elle était sortie de notre vie.

— Pourtant, Mr. Gædler a pensé à laisser sa fortune aux enfants de sa sœur, dans le cas où miss Blacklock viendrait à disparaître avant vous ?

— Ça, c'est une idée à moi. Quand Randall m'a parlé de son testament, je lui ai dit : « Supposons que Blackie meure avant moi ? » Il a eu l'air très étonné. C'est alors qu'il m'a dit qu'il ne voyait personne à qui laisser son argent. J'ai dit : « Il y a

Sonia ! » Tout de suite, il a répliqué : « Sonia ? Pour que tout aille à son voyou de mari ? Sûrement pas ! » « Alors, ai-je dit, il y a ses enfants ! Pip et Emma, et peut-être ceux qui sont venus depuis... » Il a grommelé je ne sais quoi, mais il a ajouté quelques lignes à son testament.

— Et, depuis, vous n'avez pas eu de nouvelles, ni de votre belle-sœur, ni de ses enfants ?

— Rien... Ils sont peut-être morts...

Brusquement, sa voix sombra. Des cernes grisâtres se creusaient sous les yeux de la vieille dame. Craddock se leva.

— Vous êtes fatiguée. Je vais me retirer...

Dans un souffle, elle murmura :

— Envoyez-moi MacClelland !...

Elle leva les yeux vers le policier.

— Vous veillerez sur Blackie ?

— Je ferai de mon mieux, madame, je vous le promets.

Avant de quitter le château, Craddock s'entretint durant quelques instants avec la « sœur » MacClelland.

— Il n'y a qu'une chose que je n'ai pu demander à Mrs. Gædler. A-t-elle conservé des photos d'autrefois ? Dans ce cas...

Elle ne le laissa pas poursuivre.

— J'ai bien peur qu'elle n'en ait aucune. Au commencement de la guerre, Mrs. Gædler avait mis dans un garde-meubles tout son mobilier de Londres et tous ses papiers personnels. Le garde-meubles a été détruit pendant le « blitz » et tout a été perdu...

Craddock s'en alla, un peu déçu, mais pourtant satisfait. Le voyage lui avait tout de même appris quelque chose : Pip et Emma n'était pas des jumeaux fantômes, ils existaient bien. Et, dans son esprit, des hypothèses se précisaient.

« Ils ont été élevés quelque part en Europe, songeait-il. Sonia, leur mère, était riche à l'époque de son mariage, mais la guerre a bouleversé bien des situations. Leur père, lui, était un malhonnête homme. Supposons qu'ils débarquent en Angleterre à peu près sans le sou. Que vont-ils faire ? Se mettre en quête des parents riches qu'ils pourraient encore avoir dans le pays. Leur oncle, qui roulait sur l'or, est mort. Il est logique d'admettre que leur premier soin sera de se renseigner sur ce qu'ont été ses

dispositions testamentaires, histoire de voir s'il ne leur aurait pas laissé quelque chose, à eux ou à leur mère. Ils vont donc à Somerset House, prennent connaissance du testament et, à ce moment-là, découvrent l'existence de miss Letitia Blacklock. Ils apprennent aussi que la veuve de Gædler vit toujours, qu'elle est retirée en Écosse et que, très malade, elle n'en a plus pour longtemps. *Si Letitia Blacklock meurt avant elle*, ils hériteront d'une immense fortune. Ils n'iront donc pas en Écosse. Ils tâcheront de savoir ce qu'est devenue miss Blacklock... et ils iront la voir... Bien entendu, en dissimulant leur véritable identité... Iront-ils ensemble ou séparément ? C'est à voir... »

Craddock conclut, presque à haute voix :

— Pip et Emma ?... S'ils ne sont pas à Chipping Cleghorn en ce moment, je bouffe mon chapeau !

CHAPITRE XV

LA « MORT DÉLICIEUSE »

1

Dans la cuisine de Little Paddocks, miss Blacklock donnait des instructions à Mitzi.

— Des sandwiches aux sardines, des *scones*... Vous les réussissez admirablement... Et aussi votre fameux gâteau !

— Il s'agit donc d'une « *party* » ?

— Oui. Nous fêtons l'anniversaire de miss Bunner et j'aurai quelques amis...

— Si c'est comme la dernière fois !

Miss Blacklock s'imposa de ne pas relever cette impertinence. Elle voulait rester calme.

— Ce ne sera pas comme la dernière fois. Le gâteau dont je parle, c'est celui que vous appelez Schwitz je ne sais quoi !

— Je m'en doute. Mais je n'ai rien de ce qu'il faut pour le faire. Il me faudrait du chocolat, du beurre – beaucoup de beurre – du sucre, des raisins noirs...

— Vous aurez tout ça !

Le visage de Mitzi s'éclaira.

— Alors, je vous ferai un gâteau extraordinaire !... Et, dessus, avec de la crème glacée au chocolat, j'écrirai : « Meilleurs vœux »... Vos invités diront que c'est délicieux...

Ses traits s'assombrirent.

— Et Mr. Patrick... Je ne veux pas qu'il appelle mon gâteau « Mort délicieuse » !

— Mais c'est un compliment, Mitzi ! Il veut dire par là que, pour savourer un tel régal, on ferait le sacrifice de sa vie...

— Oui, mais ce mot... *mort*...

Miss Blacklock mit fin à la discussion en se retirant. Dans le couloir, elle rencontra Dora Bunner.

— Edmund Swettenham vient de me téléphoner pour me souhaiter un bon anniversaire. Il viendra cet après-midi et m'apportera un pot de miel. J'ignorais qu'il sût quel jour je suis née.

— Tout le monde a l'air de le savoir. Tu as dû parler, Dora...

— J'ai dit, l'autre jour, que j'aurais aujourd'hui cinquante-neuf ans...

Miss Blacklock cligna de l'œil et rectifia :

— Soixante-quatre, Dora !

— Et miss Hinchliffe m'a déclaré : « Vous ne paraissez pas votre âge. Et quel âge croyez-vous que j'ai, *moi* ? » Une question assez étonnante de sa part, car c'est une femme qui n'a pas d'âge. Elle m'a dit qu'elle m'apporterait des œufs...

— En somme, ton anniversaire s'annonce gentiment... Un pot de miel, des œufs... la magnifique boîte de chocolats que t'a donnée Julia...

— Comment elle fait pour se procurer des choses pareilles, je me le demande !

— Mieux vaut ne pas l'interroger ! Il y a du marché noir là-dessous !

— Et tu oublies ton cadeau !

Miss Bunner contemplait d'un œil satisfait la superbe broche en diamants qui ornait son corsage.

— Elle te plaît ? J'en suis bien contente. Je n'ai jamais aimé les bijoux.

— Moi, celui-là, je l'adore !

— Tant mieux ! Viens avec moi ! On va donner à manger aux canards...

2

— Mais qu'est-ce que je vois ? s'écria Patrick de son ton le plus mélodramatique, tandis que les invités prenaient place autour de la table de la salle à manger. Autant que je sache, c'est bien une « *Mort délicieuse* » !

Miss Blacklock protesta :

— Ne dis pas ça ! Mitzi a horreur que tu donnes ce nom-là à son gâteau !

— C'est le gâteau d'anniversaire de Bunny ?

— Effectivement, dit miss Bunner. On me gâte, comme vous voyez !

Elle n'avait cessé de le répéter depuis l'arrivée du premier invité, le colonel Easterbrook, qui lui avait offert une superbe boîte de bonbons.

Lorsqu'on se leva de table, Julia ne se sentait pas très bien.

— C'est ce gâteau, expliqua-t-il. La dernière fois déjà...

— Bah ! répliqua Patrick. Après un tel régal, on ne peut rien regretter !

On gagnait le salon.

— Vous avez un nouveau jardinier ? demanda miss Hinchliffe à miss Blacklock.

— Non. Pourquoi ?

— J'ai vu un homme qui rôdait autour du poulailler. Une espèce d'ancien militaire...

— Ah ! celui-là ? dit Julia. C'est notre détective.

Mrs. Easterbrook en laissa tomber son sac à main.

— Un détective ?... Mais pourquoi. ?

— Je n'en sais rien du tout, répondit la jeune fille. Il garde un œil sur la maison, c'est tout ce que je sais. J'imagine que c'est pour assurer la protection de tante Letty...

— C'est bien inutile ! affirma miss Blacklock. Ma protection, je suis capable de l'assurer moi-même.

— D'ailleurs, reprit Mrs. Easterbrook, cette histoire-là, c'est terminé ! Au fait, je voulais vous le demander, pourquoi l'enquête a-t-elle été ajournée ?

— Ça signifie simplement, répondit son mari, que la police n'est pas satisfaite.

— Mais « pas satisfaite » de quoi ?

Le colonel hocha la tête, de l'air d'un monsieur qui aurait pu en dire long. Edmund Swettenham, qui ne sympathisait pas avec Easterbrook, jugea le moment venu d'intervenir dans la conversation.

— La vérité, c'est que nous sommes tous suspects.

— Mais suspects de quoi ? demanda Mrs. Easterbrook.

— D'aller et de venir, avec l'intention bien arrêtée de commettre un assassinat à la première occasion !

— Monsieur Swettenham, je vous en prie !

C'était Dora Bunner qui protestait.

— Je suis bien sûre qu'il n'y a ici personne à qui l'idée pourrait jamais venir de tuer notre chère Letty !

Il y eut un moment de gêne. Edmund, les joues en feu, assura qu'il ne s'agissait que d'une plaisanterie, et Phillipa ayant eu la bonne idée de proposer de « prendre » à la radio le bulletin d'informations de six heures, ce fut avec enthousiasme qu'on accueillit cette suggestion.

— Celle qui manque en ce moment, murmura Patrick à l'oreille de Julia, c'est Mrs. Harmon. Elle serait ici, je suis persuadé qu'elle nous dirait, de sa voix haut perchée : « Malgré cela, miss Blacklock, il doit être infiniment probable qu'il y a quelque part quelqu'un qui attend un moment favorable pour vous assassiner. Vous ne croyez pas ? »

— Je suis bien contente qu'elle ne soit pas là, dit Julia, et cette vieille fouine de miss Marple non plus !

On écouta les nouvelles de six heures, ce qui provoqua quelques échanges de vues sur la bombe atomique et les menaces qui pesaient sur la civilisation, puis, après avoir remercié leur hôtesse, les invités prirent congé.

— Alors, Bunny, demanda miss Blacklock à son amie, lorsque le dernier fut parti, tu t'es bien amusée ?

— Énormément. Mais j'ai un mal de tête terrible !

— C'est le gâteau, dit Patrick. Je ne me sens pas très bien, moi non plus. N'oubliez pas, d'autre part, que vous avez croqué je ne sais combien de chocolats !

— Je vais aller m'étendre, annonça miss Bunner. Je prendrai un peu d'aspirine et je tâcherai de dormir.

— Excellente idée, approuva miss Blacklock.

Miss Bunner disparue vers le premier étage, Patrick demanda à sa tante s'il fallait aller fermer le poulailler. Miss Blacklock le regarda d'un œil sévère.

— Si tu es sûr de bien fermer la porte...

— Je ferai attention, je le jure !

— Alors, va !
 Julia proposa un verre de xérès.
 — Volontiers. On a perdu l'habitude de toutes ces bonnes choses... Tu m'as fait peur, Bunny ! Qu'est-ce qui se passe ?
 Dora Bunner avait l'air consternée.
 — Je ne trouve pas mes aspirines !
 — Alors, prends les miennes ! Elles sont sur ma table de nuit.
 — Il y en a aussi sur ma coiffeuse, ajouta Julia.
 — Merci... Mais je me demande bien où sont passées les miennes !... Un nouveau tube ! Où diable ai-je pu le mettre ?
 — Quelle importance ? s'écria Julia. De l'aspirine, il y en a plein la salle de bain ! Il y en a partout dans cette maison...
 Miss Bunner retournait vers l'escalier.
 — Oui, mais, ce qui m'ennuie, c'est de ne pas savoir ce que je fais des choses !
 Julia emplissait son verre.
 — Pauvre chère Bunny ! Peut-être aurions-nous dû lui offrir un peu de xérès ?
 — Il valait mieux pas, répondit miss Blacklock. Elle est déjà très surexcitée et j'ai bien peur qu'elle ne soit patraque demain. En tout cas, elle se sera bien amusée.
 — Ça, c'est vrai ! s'écria Phillipa.
 — On offre un peu de xérès à Mitzi ? demanda Julia.
 Son frère revenant, elle ajouta :
 — Eh, Pat ! Va donc chercher Mitzi !
 Mitzi parut peu après. Julia lui tendit un verre.
 — Je bois à la meilleure cuisinière du monde !
 Le toast était de Patrick. Mitzi, ravie, crut pourtant qu'elle se devait à elle-même de protester.
 — Ce n'est pas exact. Je ne suis pas une vraie cuisinière. Dans mon pays, je suis une intellectuelle.
 — Alors, vous gâchez vos dons ! Qu'est-ce qu'un travail intellectuel, quel qu'il soit, à côté de ce chef-d'œuvre qu'est la « Mort délicieuse » ?
 — Oh !... Je vous ai déjà dit que je n'aimais pas...
 — Eh ! qu'importe ce que vous aimez ! Ce gâteau, moi, c'est comme ça que je l'appelle et c'est à lui que je bois ! Levons nos verres en l'honneur de la « Mort délicieuse » et zut pour le reste !

— Phillipa, ma chère, je voudrais vous parler.

— Oui, miss Blacklock.

Phillipa Haymes leva les yeux, un peu surprise.

— Vous n'auriez pas des soucis ?

— Des soucis ?

— Il me semble que vous avez l'air préoccupée depuis quelque temps. Il n'y a pas quelque chose qui ne va pas, non ?

— Non, miss Blacklock. Que voudriez-vous qu'il y ait ?

— Mon Dieu... je pensais que, peut-être, Patrick et vous...

— Patrick ?

Phillipa, cette fois, était vraiment stupéfaite.

— Je me suis trompée ? reprit miss Blacklock. Alors, pardonnez-moi !... J'ai été indiscrete, mais que voulez-vous, bien que Patrick soit mon cousin, je ne crois pas qu'il ferait un bon époux. Du moins, pas avant quelque temps...

Phillipa s'était redressée.

— Je ne me remarierai pas.

— Mais si, ma chère enfant, mais si ! Vous vous remarierez un jour... Vous êtes jeune ! Vous verrez... Vous n'avez pas d'ennuis d'argent ?

— Non, non.

— Je sais qu'il vous arrive pourtant de vous faire du souci à propos de l'éducation de votre fils et c'est pourquoi je veux vous dire quelque chose. Je suis allée cet après-midi à Milchester pour voir Mr. Beddington, mon avoué. Les événements de ces derniers temps m'ont incitée à modifier mon testament, compte tenu de certaines éventualités. Le legs de Bunny excepté, Phillipa, tout ce que j'ai sera pour vous !

— Vous dites ?

— Peut-être, répondit miss Blacklock d'un ton bizarre, parce qu'il n'y a personne d'autre.

— Mais il y a Patrick et Julia !

— Oui, il y a Patrick et Julia.

La voix restait étrange.

- Et puis vous avez des parents.
- Très éloignés. Ils n'ont droit à rien.
- Mais moi non plus !... Je ne veux pas...

Il y avait dans les yeux de Phillipa plus d'hostilité que de gratitude. On eût juré, en outre, qu'elle avait peur.

— Je sais ce que je fais, Phillipa. J'ai fini par vous prendre en affection... et il y a l'enfant. Vous n'auriez pas grand-chose si je mourais maintenant, mais, dans quelques semaines, il en irait peut-être différemment.

- Mais vous n'allez pas mourir !
- Non, si je peux l'éviter... par les précautions convenables !
- Des précautions ?
- Oui. Réfléchissez... et ne vous tracassez plus !

Ayant dit, miss Blacklock quitta la pièce précipitamment. Phillipa l'entendit qui parlait à Julia dans le vestibule. Julia arriva quelques instants plus tard dans le salon. Elle avait les yeux brillants.

— Bien joué, Phillipa ! Vous faites vos coups en dessous, mais...

- Vous avez entendu ?
- J'ai entendu. Je crois que c'était dans le programme.
- Que voulez-vous dire ?
- Notre chère Letty n'agit jamais à la légère... Quoi qu'il en soit, vous êtes parée ! Vous êtes contente ?
- Mais, Julia, je n'ai jamais rien fait pour...
- Vraiment ? Je n'en suis pas si sûre ! Vous ne détestez pas l'argent... En tout cas, souvenez-vous bien d'une chose ! Maintenant, si quelqu'un dégringole la tante Letty, le suspect n° 1, *c'est vous !*

— Possible, mais ça n'arrivera pas ! Il faudrait que je sois folle pour la tuer maintenant, alors que, si j'attends...

— Tiens, tiens ! Vous avez donc entendu parler de cette Mrs. Machinchouette qui est en train d'agoniser en Écosse ?... Phillipa, je commence à croire que vous êtes une personne très, très redoutable...

CHAPITRE XVI

L'INSPECTEUR CRADDOCK REVIENT

Rentré à Milchester, l'inspecteur Craddock s'en fut tout droit présenter son rapport à Rydesdale qui, l'ayant écouté avec attention, conclut :

— Tout cela ne nous avance pas beaucoup, mais confirme ce que miss Blacklock vous a dit. Pour ce qui est de Pip et d'Emma... méfions-nous !

— Patrick et Julia Simmons sont de l'âge qu'il faut, monsieur. Si nous pouvions établir que miss Blacklock ne les a pas vus depuis qu'ils étaient tout petits...

Rydesdale sourit.

— Notre alliée miss Marple a élucidé ce point-là. En fait, miss Blacklock les a vus pour la première fois il y a deux mois.

— Alors, sûrement, on peut...

— Ce n'est pas si simple que ça, Craddock ! Nous avons pris nos renseignements. D'après ce que nous avons appris, Patrick et Julia sont tout ce qu'il y a d'authentique. Il a effectivement servi dans la Marine. Il était bien noté, en dépit d'une certaine tendance à l'insubordination. Nous nous sommes mis en rapport avec Cannes. Là-bas, il y a une Mrs. Simmons qui déclare, avec indignation, qu'il est parfaitement exact que son fils et sa fille sont à Chipping Cleghorn, chez sa cousine, Letitia Blacklock.

— Et cette Mrs. Simmons *est bien* Mrs. Simmons ?

— Elle l'est en tout cas depuis très longtemps, c'est tout ce que je peux dire !

— Alors, c'est classé !

Le commissaire poussa sur le bureau un papier vers Craddock.

— Tenez ! Quelques petites choses sur Mrs. Easterbrook... Ça vous intéresse !

L'inspecteur lut le rapport et n'essaya point de dissimuler sa surprise.

— Il s'est conduit comme un vieil imbécile et elle l'a bien possédé ! Mais, autant que je voie, c'est sans rapport avec l'affaire.

— Apparemment, non... Ceci, c'est une petite note sur Mrs. Haymes...

Une fois encore, Craddock avoua son étonnement.

— Curieux. Il faudra que j'aie avec cette dame une nouvelle conversation.

— Vous croyez que cette information pourrait présenter quelque intérêt ?

— Qui sait ?

Il y eut un silence. Puis, Craddock demanda ce que Fletcher avait fait durant son absence.

— Il a procédé à des investigations minutieuses dans toute la maison, mais sans rien découvrir d'intéressant. Il a ensuite essayé d'établir qui avait eu la possibilité de huiler cette fameuse porte et qui a pu venir dans la maison, les jours où la jeune Mitzi s'absentait. Or, il se trouve qu'elle va se promener presque tous les après-midi. Généralement, elle va au village où elle prend une tasse de café à l'*Oiseau Bleu*. De sorte que, lorsque miss Blacklock et miss Bunner sont dehors, ce qui arrive presque tous les après-midi, la voie est libre.

— Fletcher a-t-il pu dresser une liste des gens qui sont entrés dans la maison tandis qu'elle était vide ?

— Oui. Pratiquement, ils y figurent tous !

Les yeux sur un document qu'il avait devant lui, Rydesdale poursuivit :

— Miss Murgatroyd est venue une fois avec une poule prête à couvrir. Mrs. Swettenham, elle, est venue pour chercher de la viande de cheval que miss Blacklock avait laissée à son intention sur la table de la cuisine. Miss Blacklock, ce jour-là, était allée en voiture à Milchester et il paraît que c'est son habitude, quand

elle se rend là-bas, de rapporter à Mrs. Swettenham un peu de viande de cheval. Ça vous paraît normal ?

Craddock réfléchit avant de répondre.

— Pourquoi miss Blacklock, en revenant de Milchester, n'a-t-elle pas déposé la viande chez Mrs. Swettenham, puisqu'elle passait devant chez elle ?

— Je l'ignore. Il paraît qu'elle laisse toujours cette viande sur la table de la cuisine et que Mrs. Swettenham profite de l'absence de Mitzi pour aller la chercher, parce que Mitzi ne la reçoit pas toujours poliment.

— Ça se tient !

— Ensuite, il y a miss Hinchliffe. Elle prétend n'être pas allée là-bas ces derniers temps, mais c'est faux. Mitzi l'a aperçue un jour. Elle sortait par la petite porte et ce témoignage est confirmé par Mrs. Butt, une femme du village. Miss Hinchliffe a fini par admettre qu'il était possible qu'elle y soit allée, mais qu'elle avait oublié. Elle ne saurait dire non plus ce qui l'aurait amenée.

— Assez bizarre...

— C'est mon avis. Vient ensuite Mrs. Easterbrook. Elle promenait ses chiens. Elle est entrée pour demander à miss Blacklock un modèle de tricot, mais miss Blacklock n'était pas là. Elle assure qu'elle l'a attendue un petit moment.

— Elle en a peut-être profité pour huiler les gonds de la porte. Et le colonel ?

— Il y est allé un jour, pour porter à miss Blacklock un livre sur les Indes. Elle lui avait, paraît-il, exprimé le désir de le lire.

— Paraît-il ?

— Oui. Dans sa version à elle, elle aurait fait tout le possible pour ne pas se trouver mise dans l'obligation de le lire. Mais il n'y a rien eu à faire ! Pour Edmund Swettenham, on n'arrive pas à savoir. Il dit que sa mère le charge fréquemment de commissions pour miss Blacklock, mais il ne se souvient pas d'en avoir fait ces derniers jours.

— Bref, tout cela ne nous permet aucune conclusion.

— Vous l'avez dit !

Rydesdale poursuivit :

— Fletcher nous apprend que miss Marple a beaucoup circulé. Elle a pris le café à l'*Oiseau Bleu*, est allée aux Boulders boire un xérès et à Little Paddocks prendre une tasse de thé. Après avoir admiré le jardin de Mrs. Swettenham, elle s'est rendue chez Easterbrook, pour voir les curiosités que ce colonel a rapportées des Indes.

— A-t-il vraiment servi aux Indes ?

— Il semble que oui. Nous avons cependant demandé des renseignements au ministère.

— Croyez-vous que miss Blacklock consentirait à s'éloigner ? demanda brusquement Craddock.

— De Chipping Cleghorn ?

— Oui. De s'en aller, avec la fidèle Bunner peut-être, vers une destination inconnue qui pourrait être l'Écosse ? Pourquoi n'irait-elle pas passer quelque temps chez Belle Gædler ?

— Pour regarder mourir cette malheureuse femme ? Il ne me semble pas que ce soit là une proposition bien tentante...

— Mais il s'agit de sauver une vie humaine...

— Voyons, Craddock... Il n'est pas aussi facile que vous paraissez le croire de tuer les gens !

— Vous êtes sûr, monsieur ?

— Je vous accorde que ce ne sont pas les procédés qui manquent. Mais assassiner quelqu'un et faire en sorte qu'on ne puisse vous soupçonner, c'est difficile ! La première fois, le criminel avait bien préparé son coup et il a échoué. S'il veut recommencer, il faudra qu'il trouve autre chose.

— Je le sais, monsieur. Seulement, il y a un élément de temps qu'il ne faut pas perdre de vue. Mrs. Gædler peut mourir d'une minute à l'autre. Notre meurtrier, donc, ne saurait attendre.

— Exact.

— Et il y a autre chose, monsieur. Il – ou elle – doit se douter que nous prenons des renseignements sur les uns et les autres...

— Et ça prend du temps ! Quand une réponse doit vous arriver des Indes...

— C'est là, pour le criminel, une autre raison de se hâter. J'en suis convaincu, monsieur, le danger existe vraiment. Il y va d'une fortune énorme. Si Belle Gædler vient à mourir...

Craddock n'acheva pas sa phrase. Un agent entra, qui annonçait à Rydesdale que l'agent Legg téléphonait de Chipping Cleghorn.

— Donnez-le-moi ici !

Rydesdale prit la communication. Craddock vit les traits de son chef durcir.

— Très bien ! L'inspecteur Craddock vient tout de suite.

Posant le récepteur, il ajouta :

— Dora Bunner... Elle voulait prendre de l'aspirine. Il semble qu'il y avait des comprimés sur la table de nuit de Letitia Blacklock. Il n'en restait que quelques-uns dans le tube. Elle en a absorbé deux, n'en laissant qu'un, que le médecin nous envoie, aux fins d'analyse. Il dit que *ce n'était pas* de l'aspirine.

— Elle est morte ?

— On l'a trouvée morte dans son lit, ce matin. D'après le médecin, elle a succombé pendant son sommeil. Sa santé n'était pas fameuse, mais il ne s'agirait pas d'une mort naturelle. L'autopsie est fixée à ce soir.

Après un court silence, Rydesdale ajouta :

— Et ce nouveau crime, il n'en est pas un d'eux qui n'ait pu le commettre ! *Ils* étaient tous hier chez miss Blacklock pour l'anniversaire de Dora Bunner.

CHAPITRE XVII

L'ALBUM

Devant la grille du presbytère, miss Marple, chaudement couverte, écoutait les recommandations de Bunch.

— Dites bien à miss Blacklock que Julian est désolé de ne pas venir lui-même, mais qu'un de ses paroissiens est en train de mourir au hameau de Locke. La petite note que je vous ai remise concerne les obsèques, qui pourraient être mercredi si l'enquête a lieu mardi. Je suis navrée de vous imposer cette corvée, mais il faut absolument que je conduise cet enfant à l'hôpital...

Miss Marple répondit qu'une petite marche ne lui avait jamais déplu et, d'un pas alerte, elle se mit en route.

Dans le salon, où elle attendait miss Blacklock, la vieille demoiselle, tout en promenant son regard autour de la pièce s'interrogeait. Qu'avait voulu dire exactement Dora Bunner quand elle avait dit que Patrick avait « trafiqué » la lampe du salon ? De quelle lampe parlait-elle et comment l'avait-il « trafiquée » ?

Il s'agissait très certainement, miss Marple n'en doutait pas, de la petite lampe qui se trouvait sur la table placée entre le salon proprement dit, le « grand » salon, et le petit salon. Miss Bunner avait parlé d'une bergère. Ou d'un berger. Effectivement, cette lampe, un Dresde, représentait un jeune berger, blouse bleue et culotte rose, brandissant un chandelier qu'on avait transformé et pourvu d'une douille, dans laquelle était fichée une lampe électrique. Qu'avait-elle donc dit au juste, Dora Bunner ? « Je me souviens fort bien que c'était la bergère qui était là. Et le lendemain... » Aucun doute, aujourd'hui c'était bien un berger.

Miss Marple se souvenait que, le jour où elle avait pris le thé chez miss Blacklock, Dora Bunner avait dit que cette lampe faisait partie d'une paire. Le berger et la bergère, évidemment. Le jour du « hold-up », donc, c'était la bergère qui était là et le lendemain, c'était l'autre lampe, le berger, qui depuis n'avait pas bougé. Et Dora Bunner avait des raisons de croire – ou croyait sans raisons – que cette substitution était le fait de Patrick...

Pourquoi avait-il procédé à ce changement ? Parce que, d'après Dora, Patrick voulait faire l'obscurité et que, si l'on avait examiné la lampe qui était là au moment du « hold-up », on se serait aperçu qu'elle avait été « trafiquée ». Mais comment ? Miss Marple regardait avec attention la lampe qu'elle avait sous les yeux, avec son fil branché sur une prise murale, et l'interrupteur, qui reposait sur la table. Tout cela ne lui suggérerait rien, mais elle n'avait pas la moindre connaissance en électricité.

Quant à la lampe à la bergère, où était-elle ? Dans le cabinet de débarras ou bien ailleurs ? N'était-elle pas quelque part, dans le verger, près de l'endroit où Dora avait surpris Patrick Simmons, une plume et une tasse contenant de l'huile à la main ? Miss Marple se promet de signaler ces différents points à l'inspecteur Craddock.

Patrick Simmons, c'était un beau garçon. Un de ces jeunes hommes qui gagnent tout de suite la sympathie des femmes, des jeunes aussi bien que des vieilles. Pouvait-il être « Pip » ? Mais n'avait-il pas été dans la Marine, pendant la guerre ?

Miss Marple en était là de ses réflexions, quand la porte s'ouvrit devant miss Blacklock. Elle paraissait avoir vieilli brusquement. Toute son énergie, toute sa vitalité, semblaient avoir disparu.

Miss Marple expliqua pourquoi le pasteur n'avait pu se déranger lui-même, non plus que sa femme, et remit à miss Blacklock le court billet qu'elle apportait. Miss Blacklock la remercia, lui offrit un siège et prit connaissance du message.

— Mr. Harmon est un homme plein de tact. Il ne se répand pas en consolations banales et dérisoires... Voulez-vous lui dire que ces dispositions me paraissent excellentes...

Sa voix se brisa soudain et, incapable de se maîtriser plus longtemps, miss Blacklock fondit en larmes. Elle se calma au bout d'un instant.

— Pardonnez-moi ! Je n'aurais pas dû... Mais j'ai tant perdu avec ma pauvre Dora. Elle était le seul lien qui me rattachait au passé. La seule aussi qui... *se souvînt* ! Maintenant qu'elle est partie, je suis seule au monde.

— Je vous comprends très bien. On est si réellement seul quand s'en va le dernier de *ceux qui se souviennent* ! J'ai des neveux, des nièces, de bons amis, mais aucun d'eux ne m'a connue quand j'étais petite fille, aucun d'eux n'appartient à mon époque, et il y a bien longtemps que déjà je suis seule !

Les deux femmes restèrent un moment silencieuses.

— Je vais écrire un mot pour le pasteur, dit enfin miss Blacklock.

Elle se leva pour aller s'asseoir devant son secrétaire. Elle tenait la plume assez gauchement et écrivait très lentement.

— L'arthrite, expliqua-t-elle. Il y a des jours où c'est à peine si je peux écrire...

Elle cacheta l'enveloppe et la remit à miss Marple. Entendant une voix d'homme dans le vestibule, elle dit : « Ce doit être l'inspecteur Craddock ! » et courut à la glace qui se trouvait au-dessus de la cheminée pour se repoudrer.

Craddock entra, l'air sombre et rébarbatif. Il regarda miss Marple d'un œil noir :

— Tiens !... Vous êtes ici ?

Miss Blacklock tourna la tête.

— Miss Marple a eu la gentillesse de m'apporter une lettre du pasteur.

Miss Marple, cependant, très agitée, répondait de son côté :

— Je m'en vais... Je ne voudrais en aucune façon vous gêner...

— Vous étiez de ces gens qui sont venus prendre le thé ici, hier ?

— Non. Bunch m'avait conduite chez des amis...

— Alors, vous n'avez rien à m'apprendre.

Le regard du policier, dirigé vers la porte, indiquait clairement à miss Marple ce qu'il attendait d'elle. Elle se retira, la mine assez déconfite.

Dès qu'elle fut partie, Craddock alla vers miss Blacklock.

— Je ne perdrai pas mon temps, miss Blacklock, à vous présenter des condoléances. Je dirai pourtant que la mort de miss Bunner me touche d'autant plus que nous aurions dû être capables de l'empêcher...

— Je ne vois pas comment vous auriez pu empêcher...

— Quoi qu'il en soit, maintenant, il faut agir... et agir vite ! Cet assassin, qui est-ce ? Par deux fois, il a essayé de vous tuer. Si nous ne manœuvrons pas rapidement, il recommencera. Qui est-il ?

Letitia Blacklock frissonnait.

— Hélas ! inspecteur, je n'en ai *pas la moindre* idée ! Pas la moindre...

— J'ai vu Mrs. Gædler, elle ne m'a pas appris grand-chose. Si vous veniez à disparaître, quelques personnes seulement profiteraient de votre décès. En tout premier lieu, Pip et Emma. D'après leur âge, Patrick et Julia Simmons pourraient être Pip et Emma, mais on a l'air de savoir d'où ils sortent. Si vous rencontriez Sonia Gædler, la reconnaîtriez-vous ?

— Sonia ? Mais bien sûr...

Elle s'interrompit brusquement, puis, après un silence, lentement elle reprit :

— En fait, je n'en sais trop rien... Il y a si longtemps que je ne l'ai vue ! Trente ans !

— Pourriez-vous me la dépeindre, telle que vous l'avez connue ?

Miss Blacklock se recueillit quelques secondes.

— Elle était petite, brune, le teint mat... Elle était gaie, très gaie même...

— Vous n'auriez pas une photographie d'elle ?

— Un bon portrait, non... Mais je dois avoir des instantanés, de vieilles photos d'amateur... Il doit y en avoir une ou deux dans mes albums...

— Pourrais-je les voir ?

— Certainement. Mais où donc ai-je mis mes albums ?

— Dites-moi, miss Blacklock... Il ne vous semblerait pas possible que Mrs. Swettenham ne soit autre que Sonia Gædler ?

— Mrs. Swettenham ?

Letitia Blacklock considérait Craddock avec stupeur.

— Mais, son mari était fonctionnaire. Il a d'abord été aux Indes, puis à Hong Kong...

— Ça, c'est ce qu'elle vous a dit ! Ce ne sont pas des faits dont vous avez ce qu'on appelle, en langue de justice, une « connaissance personnelle » ?

— Non, mais...

— Sonia Gædler avait-elle jamais fait du théâtre ? En amateur, bien entendu.

— Oui. Elle jouait même pas mal...

— Nous y voilà ! J'ajoute que Mrs. Swettenham porte perruque. C'est du moins ce qu'affirme Mrs. Harmon.

— Je crois que c'est exact, mais l'hypothèse ne m'en paraît pas moins absurde. Mrs. Swettenham est une femme très gentille... et parfois très drôle !

— Et miss Hinchliffe et miss Murgatroyd ? Pourraient-elles être, l'une ou l'autre, Sonia Gædler ?

— Miss Hinchliffe, certainement pas ! Elle a la taille d'un homme.

— Miss Murgatroyd, alors ?

— Oh ! Je suis bien sûre que non !

— Vous n'avez pas une très bonne vue, n'est-ce pas, miss Blacklock ?

— Je suis myope.

— Je serais très heureux de voir un instantané de Sonia Gædler, même ancien et peu ressemblant...

— J'essaierai de vous en trouver un.

— Je le voudrais maintenant.

— Maintenant, tout de suite ?

— Je préférerais.

— Très bien ! Laissez-moi réfléchir un peu ! J'ai vu mon album de photos quand nous avons mis de l'ordre dans les livres du placard. Julia était avec moi et les vêtements qu'on portait en ce temps-là l'ont bien amusée. Les livres, nous les avons classés sur les rayons. Mais qu'avons-nous fait des albums et des énormes volumes de *l'Art Journal* ?... C'est terrible d'avoir si peu de mémoire ! Julia se souviendrait peut-être... Elle est dans la maison.

— Je vais à sa recherche.

Le détective parcourut les différentes pièces du rez-de-chaussée sans trouver Julia et poussa jusqu'à la cuisine où Mitzi lui déclara sans aménité qu'elle n'était pas chargée de garder la jeune fille. Il revint dans le vestibule, appela : « Miss Simmons », et, n'obtenant pas de réponse, monta l'escalier. Il se trouva face à face avec Julia dans le couloir du premier étage. Derrière elle, une porte se refermait.

— J'étais au grenier. Que me voulez-vous ?

L'inspecteur le lui dit.

— Ces vieux albums de photos ? Je sais très bien où ils sont. Nous les avons rangés dans le grand placard qui est dans la bibliothèque. Je vais vous les chercher.

Ils descendirent au rez-de-chaussée. Julia trouva les albums sans difficultés et elle était en train de les extraire du placard quand miss Blacklock entra dans la pièce.

— C'est là que nous les avons mis ? Je ne m'en souvenais plus !

Craddock posa un des albums sur la table et commença à tourner les pages : des dames qui portaient des chapeaux grands comme des roues de voiture et des robes si entravées qu'elles leur rendaient la marche quasi impossible... Des légendes étaient calligraphiées sous les photos. L'encre était déjà pâlie.

— Ce devait être dans celui-ci, dit miss Blacklock. À la deuxième ou à la troisième page...

Elle se tut brusquement, les yeux fixés sur le feuillet qu'elle venait de tourner : il y avait sur la page plusieurs espaces vides...

Craddock se baissa pour déchiffrer les légendes : *Sonia, moi et R. G... Sonia et Belle sur la plage... Déjeuner sur l'herbe à Skeyne... Charlotte, moi, Sonia, R. G...*

Craddock se redressa, le masque crispé.

— Quelqu'un, dit-il, a retiré ces photos... Et sans doute n'y a-t-il pas très longtemps...

— Il n'y avait pas de blancs dans les pages, l'autre jour, quand nous avons jeté un coup d'œil sur ces albums. N'est-ce pas Julia ?

— Certainement pas, ma tante...

Craddock restait sombre.

— Toutes les photos de Sonia Gædler ont disparu de l'album...

CHAPITRE XVIII

LES LETTRES

1

— Désolé de vous déranger encore, Mrs. Haymes !

— Ne vous excusez pas ! répondit Phillipa d'un ton glacé. Ça n'a aucune importance.

— Voulez-vous que nous entrions dans la bibliothèque ? Je ne vous retiendrai pas longtemps, mais il vaut peut-être mieux qu'on ne nous entende pas.

— Quelle importance ?

— Pour moi, aucune. Pour vous, c'est différent !

— Ce qui signifie, inspecteur ?

— Je crois, Mrs. Haymes, que vous m'avez dit que votre mari avait été tué en Italie ?

— Et alors ?

— N'aurait-il pas été plus simple de m'avouer qu'il avait déserté ?

Elle devint toute blanche.

— Après ?

— Après ?

— Oui, qu'allez-vous faire ? Vous allez révéler la vérité à tout le monde ? Pensez-vous que ce soit nécessaire et êtes-vous sûr que vous en ayez honnêtement le droit ?

— Personne n'est au courant ?

— Ici, non. Harry, mon fils, ne sait rien. Je ne veux pas qu'il sache. Jamais !

— C'est un gros risque que vous prenez là, Mrs. Haymes. Quand l'enfant sera en âge de comprendre, révélez-lui la vérité ! S'il venait à la découvrir seul, un jour, ce serait pour lui un coup terrible. Si vous lui racontez que son père est mort en héros...

— Je ne lui raconte rien de tel. Je me contente de ne pas parler de son père. Je dis qu'il est mort à la guerre, un point, c'est tout... Et, pour nous, c'est bien ça ! Il est mort.

— Ce qui n'empêche qu'il vit ?

— Peut-être. Comment le saurais-je ?

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

Très vite, elle répondit :

— Il y a des années !

— Vous en êtes bien sûre ?

— Que voulez-vous insinuer ?

— Je n'ai jamais tenu pour très vraisemblable que vous ayez rencontré Rudi Scherz dans le pavillon, mais Mitzi était très affirmative et j'ai idée, Mrs. Haymes, qu'il est très possible que, ce matin-là, vous ayez rencontré votre mari.

— Je ne suis pas allée au pavillon !

— Il avait peut-être besoin d'argent. Vous lui en avez procuré un peu ?

— Je vous répète que je ne suis pas allée au pavillon !

— Les déserteurs mènent une vie difficile. Il leur arrive de commettre des cambriolages... Des « hold-up »... Et c'est souvent qu'ils se servent d'armes étrangères, qu'ils avaient sur le Continent et qu'ils ont conservées.

— J'ignore ce qu'est devenu mon mari. Il y a des années que je ne l'ai vu.

— C'est votre dernier mot ? Mrs. Haymes ?

— Je n'ai rien à ajouter.

2

Craddock quitta Phillipa d'assez mauvaise humeur. Cette femme était têtue comme une mule. Elle mentait, il en était sûr, mais il n'avait pu venir à bout de ses dénégations obstinées.

Il aurait bien voulu en apprendre plus long sur l'ex-capitaine Haymes. Il ne possédait sur lui que de maigres renseignements. Des états de service peu reluisants, mais rien qui donnât à penser qu'il deviendrait un criminel.

Au surplus, Haymes n'avait pu huiler la porte. Pour faire cela, il fallait vivre dans la maison ou y avoir accès.

Craddock était au pied de l'escalier, réfléchissant, quand une question se présenta à son esprit : qu'est-ce que Julia était allée faire au grenier ?

Deux minutes plus tard, l'inspecteur était au grenier. Il y avait là tout un assortiment de vieilles malles, des valises hors d'âge, des meubles abîmés, une lampe en porcelaine cassée, des pièces dépareillées d'un service de table, etc.

Il souleva le couvercle d'une malle. Elle contenait des vêtements de femme. Des robes d'honnête tissu, mais démodées, ayant probablement appartenu à miss Blacklock ou à sa sœur qui était morte. Une autre malle était pleine de vieux rideaux.

Craddock avisa un portefeuille, bourré de lettres et de papiers jaunis par le temps. Les initiales gravées dans le cuir – C. L. B. – indiquaient que l'objet avait appartenu à Charlotte, la sœur de Letitia.

Craddock déplia une première lettre et lut :

Ma chère Charlotte,

Belle se sentait assez bien, hier, pour une partie de campagne. R. G. s'est, lui aussi, octroyé un jour de congé. Les Asvogel grimpent et R. G. est ravi. Les parts préférentielles sont demandées.

Sans lire le reste, il alla à la signature.

Ta sœur qui t'aime,

Letitia.

Il prit une autre lettre.

Je serais si heureuse, ma chère Charlotte, si tu te décidais à voir les gens ! Sais-tu que tu exagères ? Ce n'est pas si terrible que tu te l'imagines et, à dire le vrai, personne ne fait attention à ces choses-là ! On n'est pas défiguré pour si peu !

Ces lettres, pleines de tendresse et d'affection, confirmaient les propos de Belle Gædler qui lui avait dit que Charlotte Blacklock était une infirme et que Letitia avait fini par renoncer aux affaires pour s'occuper d'elle. Les lettres de Letitia contaient par le menu sa vie de tous les jours. Quelques-unes contenaient des photos d'amateur.

Et, brusquement, l'inspecteur se dit que ces lettres lui apportaient peut-être la clef du mystère. Letitia Blacklock avait évidemment oublié la plupart de ces choses qu'elle avait écrites et qui donnaient du passé une image si fidèle et si exacte. Une phrase pouvait le mettre sur la bonne piste. Quant aux photos, peut-être y en avait-il une où il trouverait une image de Sonia Gædler.

Craddock remit les lettres dans le portefeuille, le ferma, le plaça sous son bras et s'en fut vers l'escalier. Descendant les marches, il aperçut miss Blacklock, debout sur le palier du premier étage. Elle le regardait, l'air fort surpris.

— C'est vous qui étiez au grenier ? J'avais entendu marcher et je me demandais...

— Miss Blacklock, j'ai trouvé là-haut des lettres que vous avez écrites à votre sœur Charlotte, il y a bien des années. Voulez-vous m'autoriser à les emporter ? Je désirerais les lire.

Elle rougit.

— Vous croyez que c'est nécessaire ? Elles ne peuvent vous être d'aucune utilité.

— Elles pourraient me donner une idée assez exacte de Sonia Gædler... J'y découvrirai peut-être une allusion qui me guidera... Une phrase peut suffire...

— Mais ce sont des lettres intimes !

— Je ne l'ignore pas.

— J'imagine que, de toute façon, vous les emporterez... Vous en avez le droit, je présume. Par conséquent, prenez-les ! Mais je doute qu'elles vous apprennent grand-chose sur Sonia. Elle s'est mariée et elle a quitté l'Angleterre un an ou deux après que j'eus commencé à travailler avec Randall Gædler...

— Peut-être, répondit Craddock. Mais nous ne devons rien négliger. N'oubliez pas, miss Blacklock, que l'assassin reste dangereux !

Elle se mordit les lèvres.

— Je sais... Prenez-les donc !... Et, ensuite, brûlez-les ! Elles ne représentaient quelque chose que pour Charlotte et pour moi. Maintenant, c'est le passé ! Un passé dont nul ne se souvient plus !

Sa main taquinait le collier de fausses perles qu'elle avait autour du cou. Craddock se dit que c'était décidément un singulier bijou à porter avec un ensemble de tweed.

Une dernière fois, elle répéta :

— Prenez-les !

3

Dans l'après-midi, Craddock se rendit au presbytère.

Le temps était gris et le vent soufflait en rafales. Miss Marple, son fauteuil tout près de la cheminée, faisait du tricot. Bunch, à quatre pattes sur le plancher, coupait un patron.

— Je ne sais si je n'abuse pas un peu de la confiance qu'on a bien voulu m'accorder, dit Craddock, mais j'aimerais, miss Marple, que vous preniez connaissance d'une lettre que j'ai apportée.

Après avoir conté sa découverte au grenier, il ajouta :

— Ces lettres sont fort touchantes, miss Blacklock tenait sa sœur au courant de tout, vraisemblablement pour l'obliger à conserver quelque intérêt pour l'existence. Elles donnent une image assez précise du père, le vieux Dr Blacklock. Une tête de cochon, il faut bien le dire ! Persuadé qu'il ne pouvait se tromper et qu'il avait toujours raison. Son entêtement a dû coûter la vie à des centaines de malades. Il était résolument et systématiquement hostile à toutes les idées modernes, à toutes les nouvelles méthodes de traitement...

Craddock lui tendait la lettre à laquelle il avait fait allusion.

— J'aimerais que vous la lisiez, parce que je crois que vous êtes plus apte que moi-même à comprendre cette génération.

Miss Marple prit la lettre et la déplia.

Ma bien chère Charlotte,

Je ne t'ai pas écrit depuis quarante-huit heures, parce que nous avons eu de terribles complications domestiques. La sœur de Randall, Sonia – tu te souviens d'elle. Sonia, donc, nous a annoncé son intention d'épouser un certain Dmitri Stamfordis. Je ne l'ai vu qu'une fois : très séduisant, mais ne m'inspire pas confiance. R. G. ne peut pas le voir et le tient pour un escroc. Louise est furieuse.

Je continue à aller au bureau, et je suis contente car R. G. me laisse les mains libres. « Dieu merci, m'a-t-il dit hier, il reste encore sur terre une femme qui a du bon sens. » Heureusement pour lui, parce que par moments, il navigue en Bourse de façon dangereuse, sans s'en rendre compte. Pour lui, n'est malhonnête que ce qui va directement contre la loi.

Toute cette histoire de Sonia, Belle se refuse à la prendre au sérieux. Elle ne comprend pas qu'on s'agite. « Sonia a de l'argent, dit-elle, et je ne vois pas pourquoi elle n'épouserait pas cet homme, puisque ça lui fait plaisir. » Je lui ai fait observer que ce pouvait être une terrible erreur. Elle m'a répliqué que ce n'était jamais une erreur que d'épouser un homme dont on a envie, même si on doit le regretter par la suite. Et elle a ajouté : « Ce qui l'empêche de se fâcher avec Randall, c'est sans doute l'argent. Sonia aime beaucoup l'argent. »

C'est à peu près tout. Comment va papa ? As-tu vu des gens ? Il ne faut pas te laisser aller, ma chérie.

Sonia se rappelle à ton bon souvenir. Elle vient d'arriver et ses mains ne cessent de s'ouvrir et de se refermer. On dirait d'un chat qui fait ses griffes. Il est probable qu'elle a encore eu une discussion violente avec R. G. Il faut reconnaître qu'elle peut être exaspérante.

Mille et mille baisers, et du courage ! Ce traitement par l'iode peut tout changer. Je me suis renseignée et il semble vraiment qu'il donne de très bons résultats.

Ta sœur affectionnée,

Miss Marple plia la lettre et la rendit à Craddock.

— Alors ? demanda l'inspecteur. Que pensez-vous de tout ça... et quelle image vous faites-vous de Sonia ?

— De Sonia ? Il est bien difficile, vous savez, de se représenter une personne à travers ce qu'une autre raconte d'elle. Elle m'a l'air d'une femme qui savait ce qu'elle voulait. Il ne semble pas que ça nous avance beaucoup dans le problème qui nous occupe...

— À propos, vous savez que nous ignorons toujours d'où venait le revolver. La seule certitude, c'est qu'il n'appartenait pas à Rudi Scherz. Si je connaissais les gens qui, à Chipping Cleghorn, possédaient un revolver...

— Le colonel Easterbrook en avait un, remarqua Bunch. Il le mettait dans le tiroir où il rangeait ses faux cols...

— Comment le savez-vous, Mrs. Harmon ?

— C'est Mrs. Butt qui me l'a confié. Je l'emploie deux fois par semaine.

— Il y a longtemps de ça ?

— Au moins six mois !

Craddock, après quelques secondes de réflexion, reprit :

— Évidemment, le colonel s'est rendu à Little Paddocks un après-midi où il n'y avait personne dans la maison et il aurait fort bien pu huiler cette fameuse porte. Mais il avait pourtant une raison de venir : il apportait un livre. Tandis que miss Hinchliffe...

Miss Marple toussa discrètement.

— Il faut tenir compte de l'époque que nous vivons, inspecteur !

Craddock, qui ne comprenait pas, tourna vers la vieille demoiselle un regard qui interrogeait. Elle sourit.

— N'oubliez pas, inspecteur, que vous êtes de la police ! Les gens ne peuvent tout de même pas tout vous dire !

— Et pourquoi donc ? S'ils ne sont pas des criminels, s'ils n'ont rien à se reprocher...

— Dans le cas de miss Hinchliffe, précisa Bunch, c'est une question de beurre, de grain pour les poules, de crème... et peut-être de jambon.

Craddock comprenait de moins en moins.

— Je vais vous éclairer, proposa miss Marple. Il y a, par ici, quelques fermes qui font du beurre, le jeudi. Tout le monde en a un petit peu, mais c'est miss Hinchliffe qui fait la collecte. Elle est très bien avec les fermiers. On fait un peu de troc... C'est bien excusable par le temps qui court, mais miss Hinchliffe ne pouvait pas aller vous dire ça, parce que ce n'est pas légal, n'est-ce pas ? Il est très probable que, si elle est entrée à Little Paddocks, un jour où il n'y avait personne, c'était pour y porter du beurre, et qu'elle l'a déposé à sa place habituelle, dans le grand coffre à farine où il n'y a jamais de farine.

Craddock poussa un soupir.

— Une chance, vraiment, que je sois venu vous voir !

Miss Marple sourit.

— Que voulez-vous, la vie est devenue si compliquée, avec toutes les lois ridicules que nous avons maintenant !

L'inspecteur restait soucieux.

— Tout s'explique, bien sûr, tout est normal ! Et tout ça n'empêche que deux personnes ont été assassinées et qu'une troisième peut l'être demain ! Et où chercher ? Je n'ai aucune indication. Pour le moment, je laisse Pip et Emma de côté et je ne m'occupe que de Sonia. Il y avait bien quelques photos avec ces lettres, mais il ne m'a pas semblé qu'aucune pût être la sienne.

— Vous en êtes sûr ? Savez-vous comment elle était ?

— C'était une petite brune, d'après miss Blacklock.

— Ah ! oui ? *Très* intéressant...

— Sur une des photos, j'ai bien vu une grande jeune fille dont les traits me rappelaient vaguement quelque chose, mais ce ne pouvait être Sonia. Quand elle était jeune fille, croyez-vous que Mrs. Swettenham était brune ?

— Elle ne devait certainement pas être très brune : elle a les yeux bleus.

— J'espérais qu'il y aurait, dans le nombre, une photo de Dmitri Stamfordis, mais il faut croire que c'était trop demander...

Reprenant la lettre qu'il avait apportée, Craddock ajouta :

— Enfin !... Je regrette, miss Marple, que ce texte ne vous suggère rien.

Elle protesta.

— Mais il me suggère des tas de choses ! Relisez-le, inspecteur.

Dans le vestibule, la sonnerie du téléphone se déclencha.

Bunch courut à l'appareil et revint presque aussitôt.

— C'est pour vous, inspecteur.

Surpris, Craddock alla prendre la communication. En sortant de la pièce, il prit soin de fermer la porte derrière lui. Rydesdale était au bout du fil.

— C'est vous, Craddock ? J'ai lu votre rapport avec soin. Je vois que Phillipa Haymes vous a déclaré qu'elle n'avait pas revu son mari depuis sa désertion.

— C'est exact, monsieur. Elle est formelle là-dessus, mais j'ai l'impression qu'elle ne dit pas la vérité.

— C'est aussi mon avis. Vous souvenez-vous de ce type qui s'est fait écraser par un camion, il y a une dizaine de jours, et qu'on a transporté à l'hôpital avec de multiples fractures du bassin ?

— L'homme qui avait retiré un gosse de dessous les roues du camion ?

— C'est cela. Il n'avait sur lui aucun papier et personne n'avait pu donner le moindre renseignement sur son identité. Il est mort la nuit dernière, sans avoir repris connaissance, mais nous savons maintenant qui il était : un déserteur : Roland Haymes, autrefois capitaine aux South Loamshires.

— Le mari de Phillipa Haymes ?

— Oui. Il avait sur lui un billet, prouvant qu'il était allé à Chipping Cleghorn par le car, et on a trouvé dans ses poches une somme, ma foi, assez rondelette.

— Qui, vraisemblablement, lui avait été remise par sa femme ? J'ai toujours pensé que c'était lui l'homme que Mitzi

avait entendu parler dans le pavillon... Mais l'accident est antérieur au...

Rydesdale ne donna pas à Craddock le temps d'achever.

— Oui. Haymes a été conduit au Milchester General Hospital, le 28. Le « hold-up » est du 29. Il n'est donc pour rien dans l'affaire. *Mais* sa femme, ne sachant rien de l'accident, peut parfaitement avoir cru qu'il était dans le coup et c'est peut-être pour cela qu'elle a menti. Après tout, c'était son mari !

Lentement, Craddock constata :

— Le geste était beau.

— Vous parlez de cet enfant auquel il a sauvé la vie ? Rien de plus vrai ! Ce n'est probablement pas par poltronnerie qu'il avait déserté... et, en tout cas, il a eu une mort honorable.

— J'en suis content pour elle... et pour le petit.

— Oui, il n'aura pas trop à rougir de son père... et elle pourra, elle, refaire sa vie.

Après un silence, Rydesdale reprit :

— Puisque vous êtes là-bas, Craddock, apprenez-lui la nouvelle !

— Je n'y manquerai pas, monsieur. J'irai la trouver dès qu'elle sera rentrée à Little Paddocks. Ça va lui donner un coup... Et puis, avant de la voir, il y a quelqu'un à qui j'aimerais dire un mot.

CHAPITRE XIX

UNE RECONSTITUTION DU CRIME

1

— Je vais mettre la lampe près de vous avant de partir, décida Bunch. On n'y voit plus ! Nous allons sûrement avoir un orage.

Elle prit la lampe à la main pour la transférer à l'autre bout de la table, afin qu'elle éclairât l'ouvrage de miss Marple. Comme le fil, traînant sur la table, passait à sa portée, Tiglah Pilesen, le chat, sauta dessus, l'attaquant furieusement des griffes et des dents.

— Tiglah Pilesen ! Veux-tu bien rester tranquille !... Cette bête est terrible ! Le fil est à moitié coupé. Tu ne rends pas compte, jeune idiot, que tu pourrais te faire électrocuter ?

Miss Marple remercia et avança la main pour donner la lumière.

— Pas là ! dit Bunch. L'interrupteur est sur le fil... Attendez ! Je vais enlever ces fleurs. Elles sont gênantes.

Elle tenait à la main le petit vase qui contenait des roses d'hiver, quand Tiglah Pilesen, la queue hérissée, lui donna un méchant coup de patte sur l'avant-bras. Quelques gouttes d'eau tombèrent sur le fil, à l'endroit même où il avait été attaqué par Tiglah Pilesen, qui, son coup fait, avait sauté sur le plancher.

Miss Marple pressa l'interrupteur. Il y eut sur le fil une étincelle, accompagnée d'un petit grésillement.

— Ça y est ! Les plombs ont sauté... et je parie que nous n'avons plus de lumière nulle part ! Tout est sur le même circuit. C'est idiot, mais c'est comme ça ! Et ça a brûlé la table ! Sale

petite rosse ! Tout ça, c'est ta faute ! Qu'est-ce qu'il y a, tante Jane ? Vous avez eu peur ?

— Non, ce n'est rien ! Simplement, je viens de voir quelque chose que j'aurais dû voir il y a longtemps...

— Je vais aller remettre les plombs et chercher la lampe de Julian dans son bureau.

— Mais non, ma chérie ! Vous manquerez votre car. Je n'ai pas besoin de lumière. Je serai très bien dans le noir pour réfléchir. Dépêchez-vous ! sinon, vous allez le rater !

Bunch partie, miss Marple ne bougea pas pendant quelques instants. Puis, attirant à elle une feuille de papier, elle écrivit dessus un premier mot – *lampe* – qu'elle souligna deux fois.

Peu après, elle en traçait un autre.

Puis un autre...

2

Dans le living-room des Boulders, bas de plafond et plutôt sombre, miss Hinchliffe et miss Murgatroyd discutaient.

— L'ennui avec toi, Amy, disait miss Hinchliffe, c'est que tu ne veux jamais *essayer* !

— Mais puisque je te répète que je ne me rappelle rien !

— Parce que tu ne veux pas réfléchir convenablement ! C'est ce que nous allons faire maintenant. Jusqu'à présent, nous n'avons pas été brillantes et, en ce qui concerne la porte, je me suis lourdement trompée. Réflexion faite, tu n'as pas eu besoin de la tenir ouverte pour l'assassin et, je le déclare solennellement, tu es innocente !

Miss Murgatroyd eut un sourire contraint.

— Le malheur, c'est que nous avons la seule femme de ménage du pays qui ne soit pas bavarde. Généralement, je m'en félicite, mais, pour une fois, je le déplore. Tout le monde sait depuis longtemps qu'il y avait une seconde porte et nous l'avons, nous, appris hier seulement.

— Je ne vois pas en quoi...

— C'est tout simple ! Notre raisonnement original n'était pas mauvais : on ne peut pas, en même temps, tenir une porte

ouverte, brandir une torche électrique et tirer des coups de revolver. Nous avons retenu le revolver et la torche. Là, nous nous sommes trompées. Ce qu'il fallait écarter, ce n'était pas la porte, mais le revolver.

— Pourtant, il avait *bien* un revolver ! Je l'ai vu. Il était par terre, à côté de lui...

— À ce moment-là, il était mort ! Ce n'est *pas lui* qui a tiré.

— Alors, qui est-ce ?

— C'est ce que nous allons trouver. Qui que ce soit, nous savons que c'est cette même personne qui a essayé d'empoisonner Letty Blacklock... et assassiné la pauvre Dora Bunner. Donc, ce n'est pas Rudi Scherz, depuis longtemps retiré de la circulation. C'est quelqu'un qui se trouvait dans le salon, le soir du « hold-up », et qui devait y être encore pour l'anniversaire de Dora. Ce qui élimine une personne, et une seule, Mrs. Harmon.

— Tu crois donc que ces aspirines empoisonnées ont été mises dans le flacon qui était sur la table de nuit de Letty, le jour de l'anniversaire de Dora ?

— Pourquoi pas ?

— Mais comment aurait-on fait ?

— Tout le monde est allé aux lavabos, non ? Est-ce que je ne suis pas allée me laver les mains dans la salle de bain, après ce gâteau qui les avait rendues poisseuses ? Est-ce que la chère petite Mrs. Easterbrook n'est pas allée se repoudrer le museau dans la chambre de Letitia ?

— Oh ! Hinch ! Tu ne crois pas *qu'elle*...

— Je n'en sais rien encore. Si c'est elle, elle a mal manœuvré, car la prudence lui commandait de s'arranger pour se rendre dans la chambre de Letty sans que personne la vît. Je le répète, les occasions n'ont pas manqué...

— Mais les hommes ne sont pas montés au premier étage !

— Il y a un escalier sur le derrière de la maison et tu n'as pas suivi ces messieurs pour t'assurer qu'ils se rendaient bien où tu le pensais. Ce n'aurait pas été très correct ! Et puis, je t'en prie, Murgatroyd, *ne discute pas* ! Pour commencer, nous nous occupons du « hold-up ». Fais attention, parce que tout dépend de toi !

Miss Murgatroyd avait l'air navrée.

— Rassure-toi ! Il ne s'agit pas d'un effort intellectuel, il s'agit seulement de *ce que tes yeux ont vu* !

— Mais je n'ai rien vu !

— Je te répète, Amy, que ton tort, c'est de ne jamais vouloir *essayer* ! Quelle qu'elle soit, la personne qui en veut à la vie de Letitia était ce soir-là dans le salon. Elle a huilé les gonds de cette fameuse seconde porte, que tout le monde croit condamnée. Ne me demande pas *quand* elle l'a fait, ça ne ferait que nous embrouiller ! En choisissant mon heure, je me flatte d'entrer dans n'importe quelle maison de Chipping Cleghorn et d'y demeurer pendant une demi-heure, sans que personne ne s'en aperçoive. Cette porte s'ouvrira sans faire le moindre bruit. Le plan des opérations, le voici : les lumières s'éteignent, la porte A, la « vraie », s'ouvre brusquement et Scherz fait son petit numéro de torche. Pendant que nous sommes tous là à ouvrir de grands yeux, X – c'est la meilleure façon de le désigner – sort tranquillement par la porte B, arrive dans le vestibule plongé dans l'obscurité, vient se placer derrière cet imbécile de jeune Helvète, tire deux coups de feu sur Letty et, ensuite, abat le Suisse. Puis, X laisse tomber son revolver par terre, convaincu que, par paresse d'esprit, nous ne manquerons pas de penser que la fusillade est à porter au crédit de Scherz. Après quoi, X regagne le salon et il y a beau temps qu'il est là – je dis « il », mais c'est peut-être « elle » – quand le premier briquet se décide à fonctionner. Tu saisis ?

— Oui, mais... cet X, qui était-ce ?

— Si *tu* ne le sais pas, Murgatroyd, *personne* ne le sait, je te l'ai déjà dit !

— Moi ?

Miss Murgatroyd avait l'air affolée. Elle dit encore :

— Je te jure, Hinch, que je ne sais *rien* ! *Absolument rien* !

— Parce que tu ne veux pas te servir de cette espèce d'éponge que tu appelles ton cerveau ! Voyons, commençons par le commencement ! Où étais-tu quand la lumière a disparu ?

— Je ne sais pas.

— Allons donc ! Tu étais derrière la porte.

— Tu as raison... J'étais derrière la porte... Quand elle s'est ouverte, elle a même cogné sur mon cor...

— Tu étais derrière la porte. Moi, j'étais appuyée au manteau de la cheminée, me demandant si on se déciderait à nous donner à boire. Letty Blacklock était près de la table, entre le grand et le petit salon, en train de s'occuper des cigarettes. Patrick Simmons était dans le petit salon, là où se trouvaient les liquides. D'accord ?

— Tout ça, je m'en souviens.

— Parfait. Il y a quelqu'un, j'en suis sûre, qui avait suivi Patrick dans le petit salon ou qui se disposait à le faire. Un des hommes, mais je ne saurais dire lequel. Était-ce Easterbrook ou Edmund Swettenham ? Tu ne te rappelles pas ?

— Ma foi, non !

— Le contraire m'aurait surpris ! Il y avait aussi quelqu'un qui se rendait vers le petit salon : Phillipa Haymes. Je m'en souviens nettement, parce qu'à ce moment-là j'ai remarqué qu'elle se tenait bien droite et me suis dit que, sur un cheval, elle ne manquerait pas d'allure. Elle se dirigeait vers la cheminée du petit salon quand l'électricité s'est éteinte. Résumons-nous ! Nous avons, dans le petit salon, Patrick Simmons, Phillipa Haymes et le colonel *ou* Edmund Swettenham. Il y a donc de fortes chances, Murgatroyd, pour que ce soit *l'un des trois* qui ait fait le coup. Puisqu'il fallait sortir de la pièce par la porte prétendument condamnée, il y avait intérêt à être tout près de cette porte à l'instant où l'obscurité se ferait. Il est donc probable que le coupable que nous cherchons est un de ces trois-là. Dans ce cas, tu ne peux rien nous apprendre.

Miss Murgatroyd ne pouvait rien entendre qui lui fût plus agréable : elle sourit.

— Mais, poursuivit miss Hinchliffe, il se peut aussi que ce ne soit pas un de ces trois-là... et c'est là que tu peux nous être utile.

— Mais comment ?

— Tu ne te rends donc pas compte, Amy, que, de tous ceux qui étaient là, tu étais *la seule à pouvoir voir* quelque chose ? Tu étais derrière la porte et celle-ci te masquait la torche qui nous aveuglait. Tu regardais vers l'intérieur de la pièce et, toi, tu pouvais *voir* !

— Seulement, je n'ai rien vu ! La lumière de la torche tournait autour du salon...

— Et elle t'a bien montré quelque chose ! Elle s'est bien arrêtée sur des *visages* ? Sur des meubles...

— Oui... Effectivement, j'ai aperçu miss Bunner, la bouche grande ouverte, écarquillant les yeux...

— Nous y sommes ! s'écria miss Hinchliffe, avec un soupir de soulagement. Tu es sur la bonne voie ! Continue !

— Mais c'est tout ce que j'ai vu !

— Alors, la pièce était vide ? Tu n'as pas vu des gens debout et d'autres assis ?

— Ah ! si... Mrs. Harmon était sur le bras d'un fauteuil. Elle avait les yeux fermés et elle se pressait les deux poings sur les joues...

— Bravo ! En voilà toujours deux qui sont situées ! Tu dois bien voir, maintenant, où je veux en venir ? La difficulté vient seulement de ce que je ne voudrais pas te mettre des idées dans la tête... Quand nous aurons éliminé ceux que tu as vus, nous nous occuperons des autres, ceux que tu n'as pas vus ! Ce sont ceux-là surtout qui nous intéressent. Tu saisis ? Dans cette partie du salon, il y avait un certain nombre de gens : Julia Simmons, Mrs. Swettenham, Mrs. Easterbrook, le colonel ou Edmund Swettenham, Bunch Harmon et Dora Bunner. Ces deux-là, tu les as vues. Rayons-les de la liste ! Et réfléchis ! Des autres, quel est celui ou celle qui n'était pas là ?

Miss Murgatroyd ferma les yeux pour mieux se concentrer. À ce moment, la sonnerie du téléphone se déclencha. Miss Hinchliffe alla à l'appareil.

— Allô ! oui... Vous dites ? Le commissariat ?

Miss Murgatroyd, les paupières closes, revivait par la pensée la soirée du 29. Ses lèvres murmuraient des noms. Très bas, elle dit, pour elle-même :

— Ça, par exemple. C'est *extraordinaire* !

Au téléphone, miss Hinchliffe, un instant silencieuse, donnait libre cours à son indignation.

— Alors, elle est là depuis ce matin et c'est maintenant qu'on me prévient ? Vous pouvez être sûrs que vous entendrez parler de la Société protectrice des Animaux !... Un *oubli* ? Vraiment ?

Furieuse, elle mit fin brusquement à la communication.

— C'est la chienne ! expliqua-t-elle. Elle est au commissariat depuis ce matin, huit heures, on ne lui a même pas donné une goutte d'eau et ces imbéciles-là n'ont pas eu l'idée de nous téléphoner plus tôt ! Je vais la chercher.

En coup de vent, elle quitta la pièce.

— Attends une minute ! s'écria miss Murgatroyd. Il y a quelque chose d'extraordinaire, quelque chose que je ne comprends pas...

Miss Hinchliffe était déjà dehors, se dirigeant vers la remise qui servait de garage.

— Nous reprendrons ça quand je reviendrai ! cria-t-elle de loin à son amie. Je t'emmènerais bien, mais tu es encore en pantoufles. Comme toujours !

— Mais, Hinch, c'est important ! Il *faut* que je te dise...

— Tout à l'heure !

La voiture démarrait.

Miss Murgatroyd, debout sur le seuil, dit encore :

— Mais, Hinch, elle n'était pas là...

Miss Hinchliffe entendit, mais la voiture déjà s'éloignait vers la route.

3

Miss Murgatroyd était encore sur le pas de la porte quand l'orage creva.

Dès les premières gouttes de pluie, miss Murgatroyd, sans une hésitation, courut vers le linge qu'elle avait mis à sécher au fond du jardin.

Elle était en pleine besogne quand elle entendit quelqu'un approcher. Elle tourna la tête et sourit.

— Bonjour !... Rentrez donc ! Vous allez vous faire tremper !

— Vous ne voulez pas que je vous donne un coup de main ?

— Si ça ne vous ennuie pas, c'est volontiers !... Dire que ma lessive était presque sèche !

— Voici votre écharpe... Je vous la mets autour du cou ?

— Si vous voulez... Merci. Je voudrais bien...

Autour du cou, l'écharpe se serrait...
Miss Murgatroyd n'acheva pas sa phrase. Sa bouche s'ouvrit,
mais il n'en sortit qu'une espèce de râle.
Miss Murgatroyd plia les genoux...

4

Revenant du commissariat, miss Hinchliffe arrêta sa voiture en cours de route pour prendre à bord miss Marple, qui pressait le pas sous la pluie.

— Venez boire le thé avec nous ! dit-elle à la vieille demoiselle. J'ai aperçu Bunch qui attendait le car et, si vous rentrez maintenant, vous serez toute seule au presbytère. Nous sommes en train, Murgatroyd et moi, de procéder à un petit travail de reconstitution qui vous intéressera. Faites attention à la chienne ! Elle est de mauvais poil...

— Ça ne l'empêche pas d'être splendide.

— Une belle bête, hein ?... Et elle est prisonnière depuis ce matin, huit heures !

La voiture fit une entrée tumultueuse dans la petite cour des Boulders, au grand effroi des poules et des canards. Les deux femmes descendirent et se dirigèrent vers la villa.

— J'espère, miss Marple, que vous n'êtes pas trop mouillée ?

— Non. J'ai un imperméable excellent.

— Je vais allumer le feu, si Murgatroyd ne l'a pas fait. Allô, Murgatroyd !... Où diable est-elle passée ?... Et où est la chienne ? Cutie ! Cutie !

Du dehors, un aboiement répondit.

— Saleté de bête ! s'écria miss Hinchliffe, retournant à la porte.

La chienne était au fond du jardin, près du linge tendu sur le fil. Elle semblait fouiller du museau un paquet de vêtements posé par terre. Brusquement, relevant la tête, elle se mit à hurler.

— Qu'est-ce qu'elle a donc ? murmura miss Hinchliffe.

Prise d'un sombre pressentiment, elle courut vers la bête. Fort inquiète, elle aussi, miss Marple la suivit et les deux femmes

arrivèrent ensemble près du corps qui gisait sur le sol. Le visage était bleu et la langue sortait hors de la bouche.

Miss Hinchliffe se raidit.

— Celle qui a fait ça, dit-elle d'une voix calme, je la tuerai, si je lui mets la main dessus !

— Celle ?

Miss Hinchliffe tourna vers la vieille demoiselle un visage ravagé de douleur.

— Oui... Le coupable, je le connais... ou peu s'en faut... Il n'y a que trois possibilités...

Un moment encore, elle resta là, les yeux sur la morte. Puis, elle se dirigea vers la villa.

— Nous allons appeler la police, dit-elle, et, en l'attendant, je vous raconterai... Si Murgatroyd a été tuée, c'est un peu ma faute...

Le commissariat prévenu, elle revint à miss Marple, à qui elle résuma brièvement ce qui fut son dernier entretien avec la pauvre Murgatroyd.

— Au moment où je m'en allais, dit-elle en terminant, elle m'a rappelée... et c'est pour cela que je sais que l'assassin est une femme. Si seulement j'avais attendu ! Si je l'avais *écoutée* !

— Vous n'avez rien à vous reprocher. On ne peut pas prévoir...

— Non, bien sûr ! *Elle* devait être dehors... Elle était venue nous voir, probablement, et elle nous a entendues, discutant à nous égosiller... Elle aura tout entendu...

— Vous ne m'avez pas encore dit ce que votre amie vous a crié quand vous partiez.

— Une seule phrase : « Elle n'était pas là ! »

Après un silence, elle reprit :

— Vous voyez ce que ça signifie ? Il y avait trois femmes que nous n'avions pas encore éliminées : Mrs. Swettenham, Mrs. Easterbrook et Julia Simmons... Une de ces trois femmes *n'était pas là*... Elle n'était plus dans le salon parce que, passant par la porte « condamnée », elle avait gagné le vestibule.

— Je vois...

— L'assassin, c'est donc l'une d'elles ! Laquelle ? Je l'ignore, mais je le saurai !

— Je vous demande pardon, dit miss Marple, mais cette phrase, miss Murgatroyd l'a-t-elle prononcée exactement comme vous venez de la dire ?

— Comment cela ?

— C'est assez difficile à expliquer ! Vous avez dit : « *Elle n'était pas là !* », sans appuyer ni sur un mot, ni sur un autre. Or, on peut prononcer la phrase de trois façons différentes et lui donner par là trois sens différents. Si vous dites : « *Elle n'était pas là !* » c'est sur la personne que vous attirez l'attention. Si vous dites : « *Elle n'était pas là !* » vous semblez confirmer un soupçon qui vous est déjà venu. Mais si vous dites, et ce serait assez ce que vous venez de faire, « *Elle n'était pas là !* » sans appuyer sur aucun mot, sauf peut-être sur le dernier, c'est encore un autre sens !

Miss Hinchliffe secoua la tête.

— À franchement parler, je ne me souviens pas !... Il me semble qu'elle a dit : « *Elle n'était pas là !* », de la façon qui est, je pense, la plus naturelle, la plus normale, mais je n'oserais pas l'affirmer. Vous croyez vraiment que ça fait une différence ?

— Oui, répondit pensivement miss Marple. Ce n'est évidemment qu'une indication *très vague*, mais *c'est une indication...*

CHAPITRE XX

MISS MARPLE A DISPARU

1

Le facteur – qui faisait maintenant dans la journée une seconde distribution – déposa ce jour-là trois lettres à Little Paddocks, très exactement à cinq heures moins dix.

La première, dont l'adresse était tracée d'une écriture enfantine, était pour Phillipa Haymes. Les deux autres destinées à miss Blacklock. Elle les ouvrit comme elle s'asseyait à table pour le thé, avec Phillipa qui, l'orage l'empêchant de rien faire à Dayas Hall, avait terminé sa journée plus tôt que de coutume.

Miss Blacklock ne trouva dans la première enveloppe qu'une facture du plombier qui répara la chaudière de la cuisine. Elle grommela contre le prix, qui lui paraissait exorbitant, puis lut la lettre contenue dans la seconde enveloppe. Elle était d'une écriture qu'elle ne connaissait pas.

Chère cousine Letty,

J'espère que tu ne verras pas d'inconvénient à ce que j'arrive mardi. J'ai écrit à Patrick il y a quarante-huit heures, mais il ne m'a pas répondu. J'en conclus que c'est d'accord. Maman viendra en Angleterre le mois prochain et elle te verra à ce moment-là. Je serai à Chipping Cleghorn à six heures quinze.

Meilleurs baisers.

Julia Simmons.

D'abord simplement stupéfaite, miss Blacklock fronça le sourcil et regarda Phillipa, qui lisait en souriant la lettre de son petit garçon.

— Savez-vous si Julia et Patrick sont rentrés ?

Phillipa leva la tête.

— Oui. Ils sont arrivés presque en même temps que moi. Ils sont en haut, en train de se changer. Ils étaient trempés.

— Voudriez-vous les appeler ?

— Volontiers. J'y vais...

— Attendez !... Avant, lisez donc ça !

Phillipa prit connaissance de la lettre signée « Julia Simmons ». Très étonnée, elle dit :

— Je ne comprends pas.

— Moi non plus ! Enfin, pas tout à fait... Appelez-les, voulez-vous ?

Phillipa se leva, alla jusqu'au pied de l'escalier, lança le nom de Julia, puis celui de Patrick, et revint à la salle à manger, Patrick y pénétra presque sur ses talons.

— Allô, tante Letty ! Il paraît qu'on nous demande ?

Phillipa se retirait.

— Restez, Phillipa ! dit miss Blacklock.

Tendant la lettre à Patrick, elle ajouta :

— Tu peux peut-être *m'expliquer* ce que ceci veut dire ?

Patrick lut le texte et fit la grimace.

— Je voulais lui télégraphier ! s'écria-t-il. Je suis un idiot !

— J'imagine que cette lettre est de Julia, ta sœur ?

— Exactement.

— Alors, puis-je savoir qui est cette jeune personne qui est ici, sous le nom de Julia Simmons ?

— Eh bien, tante Letty, c'est très simple... Évidemment, je n'aurais pas dû... Mais je voyais plutôt ça comme une bonne farce... Je vais t'expliquer...

— C'est ce que j'attends... Qui est cette jeune femme ?

— Voilà... Je l'ai rencontrée à un cocktail, juste après ma démobilisation. Nous avons parlé, je lui ai dit que je venais ici et, ma foi, nous avons pensé que ça serait rigolo qu'elle m'accompagne. Parce que Julia, la vraie Julia, ma sœur, est folle de théâtre et maman tombe du haut mal quand sa fille lui dit

qu'elle veut être actrice. Alors, Julia a eu une occasion d'entrer dans une troupe qui joue le répertoire en province, et elle s'est dit que ce serait épatant de faire son apprentissage de comédienne, tout en laissant croire à maman qu'elle était bien tranquillement ici, suivant des cours comme une bonne petite fille bien sage.

— Tout cela ne me dit pas *qui* est cette jeune personne !

Patrick vit avec soulagement Julia entrer dans la salle à manger.

Très calme, il dit :

— Les carottes sont cuites !

Julia, nullement émue, continua d'avancer et s'assit tranquillement.

— Très bien ! dit-elle.

Elle dévisageait miss Blacklock avec plus de curiosité que d'inquiétude.

— Vous devez être furieuse ! À votre place, je le serais.

— Qui êtes-vous ?

Julia poussa un soupir.

— Je crois que le moment est venu de tout vous dire. Allons-y ! Je suis une moitié de l'ensemble Pip et Emma. Exactement, je suis Emma Jocelyn Stamfordis. Un nom que mon père n'aimait pas, puisque, par la suite, il préféra celui de Courcy. Nos parents, à Pip et à moi, se sont séparés trois ans après notre venue au monde. Ils sont allés chacun de leur côté, maman a pris Pip et j'ai été, moi, attribuée à papa. Il était charmant, mais c'était un drôle de père. Quelquefois, il me gardait avec lui et je vivais dans la société cosmopolite qui fréquentait les palaces où il descendait ; quelquefois il m'oubliait pendant des mois dans un couvent, où ma pension était généralement payée en retard, quand elle l'était. La guerre nous a définitivement séparés et je ne sais pas ce qu'il est devenu. J'ai eu, moi-même, une vie assez mouvementée. Un beau jour, je me suis trouvée à Londres et je me suis dit qu'il était temps de penser à l'avenir. Je savais que le frère de ma mère, avec qui elle avait eu une bagarre terrible, était mort très riche. Je me suis renseignée sur son testament, pour le cas où il m'aurait laissé quelque chose. Il m'avait oubliée... ou à peu près, puisqu'il n'y

était fait allusion à moi que très indirectement. Sa veuve, je l'avais appris, était très malade, bourrée de drogues et mourait lentement. Ma seule chance, si j'en avais une, c'était *vous* ! Vous alliez faire un énorme héritage et, d'après ce que j'avais pu découvrir, cet argent-là, vous n'auriez personne à qui le laisser. Je serai très franche. J'ai pensé que si vous pouviez me prendre en affection, étant donné que j'étais une pauvre orpheline, seule au monde, vous en viendriez peut-être à m'assurer une petite rente...

— Vraiment ?

— N'oubliez pas qu'à ce moment-là je ne vous avais jamais vue ! Je pensais jouer sur vos bons sentiments. Là-dessus, par un extraordinaire coup de chance, je rencontre Patrick, qui se trouve être votre cousin ou quelque chose comme ça ! Il m'a plu tout de suite et je ne crois pas lui avoir déplu. Julia, la vraie, ne songeait qu'au théâtre. Je n'ai pas eu de peine à la convaincre qu'elle se devait à son Art et qu'il lui fallait rejoindre cette compagnie où elle travaillerait à devenir une nouvelle Sarah Bernhardt. Dans toute cette histoire-là, il n'y a que moi à blâmer. Patrick, lui, a eu simplement pitié de moi... et il a seulement cherché à faire réussir mes projets. C'est pour cela qu'il m'a présentée à vous comme étant sa sœur.

— Et il a également trouvé très bien que vous mentiez à la police ?

— Mettez-vous à ma place, Letty ! Vous devez bien vous rendre compte qu'après cette ridicule histoire de « hold-up » je me suis trouvée dans une situation impossible ! Disons les choses comme elles sont, j'ai les meilleures raisons du monde de souhaiter votre disparition et, quand je prétends que ce n'est pas moi qui ai essayé de vous supprimer, vous ne pouvez me croire que sur parole. Allez expliquer tout ça à un flic ! Je n'ai pas voulu risquer le coup et j'ai compris que ce que j'avais de mieux à faire, c'était d'attendre sans rien dire et de m'évaporer gentiment quand le moment serait venu. Est-ce que je pouvais supposer que cette sotte de Julia allait se disputer avec son imprésario et le plaquer sur un coup de tête, supposer aussi que Patrick, quand elle lui écrirait pour lui demander si elle pouvait venir ici, serait assez idiot pour ne pas même répondre à sa lettre ?

Un soupir remplaça la fin de la phrase.

— Ainsi donc, vous êtes Emma. Où est Pip ?

— Ça, je n'en sais rien ! Je n'en ai pas la moindre idée.

Le regard de « Julia » soutenait celui de miss Blacklock.

— Vous mentez, Julia ! Quand avez-vous vu Pip pour la dernière fois ?

« Julia » hésita peut-être un peu avant de répondre, mais ce fut d'une voix très ferme qu'elle déclara :

— Nous avons trois ans quand nous avons été séparés. Depuis, je n'ai revu ni ma mère, ni Pip, et je ne sais où ils peuvent être !

— C'est tout ce que vous avez à dire ?

« Julia » eut un petit sourire triste.

— Je pourrais ajouter que je regrette, mais ce ne serait pas vrai ! Ce serait à refaire, je recommencerais... À condition, bien entendu, qu'on me promette qu'il n'y aurait pas de « hold-up ».

2

Le bruit d'une voiture qui s'arrêtait devant la maison apporta une heureuse diversion.

Quelques instants plus tard, Craddock entra dans la pièce. Son visage avait une expression dure et sévère, qui ne lui était pas habituelle.

— Miss Murgatroyd a été assassinée, dit-il d'un ton sec. Elle a été étranglée, il n'y a pas une heure. Miss Simmons, qu'avez-vous fait aujourd'hui ?

Elle répondit, sans trop s'engager :

— Je suis allée à Milchester. Je viens tout juste de rentrer.

Craddock se tourna vers Patrick.

— Et vous ?

— Moi aussi.

— Vous êtes rentrés ensemble ?

— Oui.

Patrick avait eu un soupçon d'hésitation. Julia intervint.

— Pourquoi mens-tu si bêtement, Patrick ? La vérité, inspecteur, c'est que je suis revenue par le car qui précédait le sien, celui qui arrive ici à quatre heures.

— Et, ensuite, qu'est-ce que vous avez fait ?

— J'ai été me promener.

— Vers les Boulders ?

— Non, dans les champs.

Craddock avait remarqué la pâleur subite de la jeune femme. Il allait parler quand le téléphone sonna. Miss Blacklock décrocha le récepteur.

— Ah ! c'est vous, Bunch ?... Non, je ne l'ai pas vue... Pas la moindre idée... Oui, il est ici !

La main sur le microphone, elle dit :

— Mrs. Harmon voudrait vous parler, inspecteur. Miss Marple n'est pas rentrée au presbytère et Mrs. Harmon est inquiète.

Craddock empoigna l'appareil.

— Ici, Craddock !

La voix de Bunch lui répondit.

— Je ne suis pas rassurée, inspecteur. Tante Jane est sortie et je ne sais où elle est... Et on me dit que miss Murgatroyd a été assassinée. C'est vrai ?

— C'est exact. Miss Marple était présente quand on a trouvé le corps.

— Alors, elle est là-bas ?

— J'ai bien peur qu'elle n'y soit plus, Mrs. Harmon. Et cela depuis... voyons... depuis une bonne demi-heure !... Elle n'est pas rentrée ?

— Non. Pourtant, elle n'en avait pas pour plus de dix minutes...

— Elle s'est peut-être arrêtée chez un de vos voisins ?

— Je les ai tous appelés au téléphone. *Personne* ne l'a vue. Je suis très inquiète.

— Je vais aller vous voir.

— Je vous en prie. J'ai aussi un papier curieux à vous montrer.

Craddock posa le récepteur.

— Est-ce qu'il serait arrivé quelque chose à miss Marple ? demanda miss Blacklock.

— J'espère que non...

Miss Blacklock taquinait d'une main nerveuse les perles de son collier.

— Les choses vont de mal en pis, inspecteur. Nous devons avoir affaire à un être privé de raison...

— Je me demande...

Cédant à une sollicitation trop brusque, le fil du collier venait de se rompre. Les perles s'éparpillaient sur le plancher. Letitia poussa un cri.

— Mes perles !... *Mes perles !*

Il y avait, dans la voix, comme une véritable angoisse. Comme affolée, Letitia, la main sur sa gorge, quittait la pièce précipitamment. Phillipa, surprise, regarda l'inspecteur, lui-même très étonné, puis se baissa pour ramasser les perles.

— Je ne l'ai jamais vue dans cet état-là, dit-elle à mi-voix. Évidemment, elle tient beaucoup à ce collier... Peut-être lui a-t-il été donné par quelqu'un de cher... Par Randall Gædler, par exemple...

— Peut-être ! dit l'inspecteur.

— À moins qu'elles ne soient *vraies*...

Craddock prit une des perles entre deux, doigts et l'examina.

— Vraies ? Certainement pas...

Il l'affirmait, avec la quasi-certitude de ne pas se tromper, mais un doute subsistait en son esprit. Ces perles *devaient* être fausses. Elles étaient si grosses que, vraies, elles eussent valu une fortune. Elles avaient l'air fausses. Mais, après tout, n'étaient-elles pas vraies ?

Vraies, elles pouvaient expliquer un crime. *Que quelqu'un sût* et...

L'inspecteur s'arracha à ses spéculations. Miss Marple avait disparu. Il lui fallait aller au presbytère.

Craddock trouva Bunch et son mari qui l'attendaient, fort anxieux.

— Elle n'est toujours pas rentrée, dit Bunch.

— Quand elle a quitté les Boulders, demanda Julian, vous a-t-elle dit qu'elle revenait ici directement ?

— Non, répondit Craddock. Quand je l'ai aperçue pour la dernière fois, elle parlait au sergent Fletcher. Quand elle est partie, j'ai pensé qu'elle rentrait au presbytère. Je l'aurais bien fait ramener en voiture, mais j'avais à m'occuper d'un tas de choses... Il faudrait voir Fletcher. Mais où est-il ?

Craddock téléphona aux Boulders. Fletcher ne s'y trouvait pas. Il était parti sans rien dire à personne et on pensait qu'il était allé à Milchester. L'inspecteur appela Milchester. On n'y avait pas vu Fletcher.

Craddock renonça et revint à Bunch.

— Et ce papier que vous aviez à me montrer ?

Bunch le lui remit. C'était une simple feuille, sur laquelle une main tremblotante avait tracé quelques mots d'une lecture assez malaisée.

Craddock les déchiffra successivement.

Lampe... Violettes... La mort délicieuse...

— Ça, dit Bunch, c'est le fameux gâteau de Mitzi...

La triste adversité bravement supportée...

— Qu'est-ce que ça peut bien signifier ? murmura l'inspecteur.

Iodine... Les perles... Lotty...

— Elle fait ses e comme des o...

La retraite des vieux... Où est le flacon d'aspirine ?

Bunch, Julian et Craddock s'interrogèrent du regard. Bunch parla la première.

— Vous trouvez un sens à tout ça, inspecteur ?

— J'en pressens un, répondit Craddock d'une voix lente, mais je ne vois pas bien... Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'elle ait mentionné les perles. Ce collier, miss Blacklock le porte toujours, n'est-ce pas ?

— Toujours. Quelquefois, nous en rions entre nous... Ces perles ont tellement l'air d'être fausses ! Il faut croire qu'elle trouve ça chic...

— Il y a peut-être une autre raison...

— Vous voulez dire qu'elles seraient vraies ? Oh ! Ce n'est *pas possible* !

— Vous avez souvent eu l'occasion de voir de vraies perles de cette grosseur-là, Mrs. Harmon ?

— Non, mais celles-là ont si peu d'éclat...

— Nous reparlerons de cela, dit Craddock pour conclure. Pour le moment, l'important, c'est miss Marple. Il faut que nous la retrouvions...

Craddock quitta le presbytère et alla à sa voiture. Il y montait quand une voix l'appela, qui semblait sortir d'un buisson de lauriers.

— Monsieur !

C'était le sergent Fletcher.

CHAPITRE XXI

TROIS FEMMES

Le dîner tirait à sa fin.

Il avait été remarquablement silencieux. Patrick, encore que conscient de sa disgrâce, avait fait quelques efforts pour engager la conversation, mais ils avaient reçu si peu d'encouragements qu'il avait compris que mieux valait ne pas insister. Phillipa Haymes était perdue dans ses pensées. Miss Blacklock, qui portait ses camées, avait les traits tirés et ses gestes trahissaient une nervosité inquiète.

Quant à Julia, elle avait durant toute la soirée affiché une sorte d'indifférence assez cynique.

— Je suis navrée de ne pouvoir m'en aller tout de suite, avait-elle expliqué, mais j'imagine que Messieurs les policiers ne me le permettraient pas. Il est d'ailleurs probable que je ne vous encombrerai pas longtemps. Je suis bien sûre que, s'il n'était pas accaparé par la recherche de miss Marple, l'inspecteur Craddock m'aurait déjà passé les menottes...

Quelques instants avant le dîner, Mitzi, l'air plus bouleversé que jamais, était venue annoncer qu'il ne fallait pas compter sur elle pour la cuisine.

— Je ne veux plus rien faire dans cette maison ! avait-elle déclaré. J'y resterai jusqu'à demain matin, mais enfermée dans ma chambre ! Pour avoir tué cette miss Murgatroyd, si bête qu'elle ne valait même pas d'être assassinée, il faut que le meurtrier soit un fou et un fou, ça tue *n'importe qui* ! Je ne veux pas être sa prochaine victime et la cuisine n'est pas sûre ! Il me semble tout le temps qu'il y a quelqu'un dans la cour et je ne peux plus y tenir. Alors, je vous rends mon tablier et je vais me barricader dans ma chambre. Je vous verrai demain, miss

Blacklock, si vous êtes encore en vie. Mais, comme ce n'est pas certain du tout, c'est « adieu ! » que je vous dis !

Elle était sortie là-dessus, sans attendre la réplique de miss Blacklock, et Julia avait, le plus calmement du monde, annoncé qu'elle allait s'occuper du repas, ajoutant :

— Vous vous sentirez beaucoup plus à l'aise si je ne me trouve pas à table avec vous et Patrick pourra toujours goûter les plats avant tante Letty, pour qu'elle soit bien sûre qu'ils ne sont pas empoisonnés...

Le dîner, en tout point excellent, terminé, Julia servit le café dans le petit salon. On resta au coin du feu, dans un silence presque total. Personne n'avait rien à dire.

À huit heures et demie, l'inspecteur Craddock appela miss Blacklock au téléphone.

— Je serai chez vous d'ici un quart d'heure, lui annonça-t-il. J'amènerai avec moi le colonel et Mrs. Easterbrook, ainsi que Mrs Swettenham et son fils...

Miss Blacklock protesta.

— Mais, inspecteur, il m'est absolument impossible de recevoir ce soir... Je ne suis pas en état...

— Je comprends très bien, miss Blacklock, et je regrette. Mais je ne puis agir autrement.

— Avez-vous... retrouvé miss Marple ?

— Non.

Julia enleva les tasses vides et les reporta à la cuisine, où, à sa grande surprise, elle rencontra Mitzi qui contemplait d'un air consterné la vaisselle sale posée près de l'évier.

— Regardez-moi ça ! s'écria-t-elle quand elle aperçut Julia. Cette poêle, je ne m'en sers que pour les omelettes ! Qu'est-ce que vous avez fait frire dedans ?

— Des oignons.

— Je m'en doutais. Elle est *fichue* ! Il faudra la laver. Or, une poêle dans laquelle on fait l'omelette, ça ne se lave pas ! Ça s'essuie et ça se frotte avec un journal roulé en boule !... Pour cette casserole-là, c'est pareil ! Elle ne doit servir que pour le lait et...

Julia, impatientée, riposta avec aigreur :

— Si c'est comme ça, pourquoi avez-vous dit que vous alliez vous coucher ? Vous êtes impossible ! Remontez chez vous !

— Jamais de la vie ! Vous n'avez rien à faire dans ma cuisine !

Excédée et furieuse, Julia prit le parti de battre en retraite. Elle sortit en claquant la porte. Au même instant, on sonnait à l'entrée.

— Vous pouvez aller ouvrir, cria Mitzi. Moi, je n'irai pas !

Julia alla à la porte.

C'était miss Hinchliffe.

— Bonsoir, dit-elle. Navrée de vous déranger... mais je pense que l'inspecteur a téléphoné.

— Oui, mais il ne nous a pas annoncé votre visite...

— Il m'a assuré que je pouvais venir si ça me faisait plaisir. Or, justement, ça me fait plaisir...

Personne ne fit allusion à la mort de miss Murgatroyd, personne ne crut devoir présenter à miss Hinchliffe des condoléances. Son visage ravagé par le chagrin laissait deviner qu'elle n'attendait de personne aucune parole de sympathie.

— Allumez toutes les lumières, ordonna miss Blacklock, et poussez le feu ! Je meurs de froid. Venez vous asseoir auprès du feu, miss Hinchliffe. L'inspecteur ne tardera plus...

— Mitzi est revenue à la cuisine, annonça Julia.

— Elle doit être folle !... Je commence à croire que nous le sommes tous !

On entendit devant la maison le bruit d'une voiture. Peu après, le colonel et Mrs. Easterbrook entraient, suivi de Mrs. Swettenham et d'Edmund. Les uns et les autres avaient l'air passablement ennuyés. Mrs. Easterbrook refusa de retirer sa fourrure et s'assit à côté de son mari. Edmund, évidemment de très mauvaise humeur, fronçait le sourcil. Mrs. Swettenham, soucieuse de cacher son inquiétude s'imposa un gros effort pour être naturelle et aboutit à donner d'elle-même une sorte de parodie très réussie.

— Nous vivons des heures dramatiques, décréta-t-elle, et le plus simple est de ne pas parler de tout ça, parce qu'on ne sait rien de *la prochaine victime*... Vous devez trouver, ma chère miss Blacklock, qu'il est bien indiscret de notre part d'envahir votre domicile, mais nous obéissons à une véritable mise en

demeure de l'inspecteur Craddock. Vous savez qu'il n'a toujours pas trouvé miss Marple ? Bunch est comme folle. Personne ne sait où la pauvre vieille demoiselle est allée au lieu de rentrer au presbytère. Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé ! Une si charmante personne, en possession de toutes ses facultés...

— Tu ne crois pas, maman, souffla Edmund, que tu ferais mieux de te taire ?

— Mais bien sûr, mon chéri ! Je n'ai d'ailleurs absolument rien à dire...

Mrs. Swettenham alla s'asseoir sur le canapé, près de Julia.

Peu après, l'inspecteur Craddock entra dans la pièce. Il s'immobilisa près de la porte. Les trois femmes étaient en face de lui, Julia et Mrs. Swettenham sur le canapé, Mrs. Easterbrook sur le bras du fauteuil occupé par son époux. Cette disposition, Craddock ne l'avait pas ordonnée, mais elle ne lui déplaisait pas. Miss Blacklock et miss Hinchliffe étaient assises près de la cheminée, Edmund, debout à côté d'elles. Phillipa était dans l'ombre, dans un coin.

Craddock, que suivait un de ses hommes, commença sans préambule :

— Vous savez tous que miss Murgatroyd a été assassinée. Nous avons des raisons de penser qu'elle a été tuée par une femme. Nous en avons d'autres qui nous permettent de réduire le nombre des suspects et je me propose de demander à plusieurs d'entre vous ce qu'elles ont fait aujourd'hui, entre quatre heures et quatre heures vingt. Je suis déjà renseigné sur les mouvements de la jeune personne que nous connaissons sous le nom emprunté de miss Simmons. Je lui demande de répéter sa déposition. Je tiens à la prévenir qu'elle peut ne pas me répondre si elle pense que ses déclarations puissent constituer des charges contre elle et à lui signaler que tout ce qu'elle dira sera enregistré par écrit par l'agent Edwards et pourra être utilisé devant le tribunal.

Très pâle, mais pourtant très maîtresse d'elle-même, Julia parla.

— Je répète qu'entre quatre heures et quatre heures et demie, je suivais le sentier qui, en bordure des champs, mène au ruisseau qui passe près de la ferme Compton. J'ai rejoint la route

en traversant la prairie où il y a trois peupliers. Je n'ai rencontré personne. Je n'ai pas été dans les environs des Boulders.

— Mrs. Swettenham ?

Mrs. Swettenham ferma les yeux.

— Le difficile, voyez-vous, c'est que je n'ai aucun sens de l'heure... et que, depuis la guerre, toutes nos pendules sont plus ou moins détraquées, sans que je puisse dire celles qui avancent et celles qui retardent. À quatre heures, je devais être dans le jardin, en train de m'occuper de mes chrysanthèmes... Non, ça, c'était plus tôt, avant la pluie...

— C'est à quatre heures dix, exactement, que la pluie s'est mise à tomber.

— Ah ! oui ? Voilà qui va m'aider énormément !... Aucun doute, alors, j'étais en haut, où je nettoiais la gouttière, qui était pleine de feuilles, ce qui risquait de provoquer une inondation dans mon couloir. J'avais appelé Edmund, pour m'aider, mais il ne m'avait pas répondu et, pensant qu'il écrivait, je n'avais pas insisté. Quand je suis redescendue, il était six heures un quart à l'horloge de la cuisine.

L'agent Edwards fronça le sourcil.

— Ce qui revient à dire, poursuivit Mrs. Swettenham, imperturbable, qu'il était cinq heures moins vingt, ou à peu près.

— Personne ne vous a vue, pendant que vous nettoyez la gouttière ? demanda Craddock.

— Non. Si j'avais aperçu quelqu'un, je lui aurais fait signe. Je me serais bien arrangée d'un coup de main !

L'inspecteur s'adressa à Edmund.

— Quand votre mère vous a appelé, monsieur Swettenham, vous n'avez pas entendu ?

— Non. Je dormais profondément.

Mrs. Swettenham posa sur son fils un regard lourd de reproches.

— Et moi qui croyais que tu travaillais !

Craddock se tourna vers Mrs. Easterbrook.

— Vous, madame, où étiez-vous ?

Mrs. Easterbrook fixa le policier de ses grands yeux innocents.

— J'étais dans la bibliothèque avec Archie. Nous écoutions la radio. N'est-ce pas, Archie ?

Il y eut un long silence. Puis, le colonel, qui était devenu très rouge, mit sa main sur celle de sa jeune femme et déclara :

— Il s'agit de choses graves, ma chérie, et j'ai bien peur que tu ne t'en rendes pas compte... C'est un témoignage qu'on te demande et les faits sont les faits...

— Voudrais-tu dire que tu n'étais pas avec moi ?

— Effectivement, mon amour, à cette heure-là, je n'étais pas avec toi. J'étais à l'autre bout du village avec Lampson, le fermier, à qui je parlais de ses poulets. Il était environ quatre heures moins le quart et je ne suis rentré à la maison qu'après la fin de la pluie, juste pour le thé. Laura préparait les rôties.

— Vous, madame Easterbrook, êtes-vous sortie ?

La pauvre petite dame avait l'air d'une bête traquée.

— Non. J'écoutais la radio. Je n'ai pas été dehors à ce moment-là. J'étais sortie plus tôt, vers... vers trois heures et demie... Une simple petite promenade, qui ne m'a pas menée loin...

Elle semblait attendre d'autres questions. Elles ne vinrent pas, Craddock se contentant de remercier Mrs. Easterbrook et d'annoncer que les dépositions seraient dactylographiées, pour être ensuite certifiées et signées par leurs auteurs.

Mrs. Easterbrook lui lança un coup d'œil furibond.

— Mais pourquoi ne demandez-vous pas aux autres où ils étaient ? À la femme Haymes, par exemple ? Ou à Edmund Swettenham ? Qu'est-ce qui vous prouve qu'il dormait, ainsi qu'il le prétend ? Personne ne l'a vu.

Craddock répondit, sans se départir de son calme :

— Miss Murgatroyd, avant de mourir, a précisé certaines choses. Le soir du « hold-up », quelqu'un qui passe pour n'avoir pas bougé de ce salon est bel et bien sorti de la pièce. Miss Murgatroyd a nommé à son amie ceux qu'elle a vus et, procédant par élimination, elle s'est avisée qu'il était effectivement quelqu'un qu'elle n'avait point vu.

— Mais, protesta Julia, personne ne pouvait rien voir !

— Personne, excepté Murgatroyd, remarqua miss Hinchliffe de sa voix grave. Elle était juste derrière la porte, à l'endroit

précis où l'inspecteur se tient en ce moment. Seule, elle a pu voir ce qui se passait.

— Vous croyez ça ?

C'était Mitzi qui, à son tour, intervenait dans le débat. Mitzi, à qui personne ne songeait et qui, très surexcitée, faisait dans la pièce une entrée à sensation. Volubile, elle poursuivit :

— Naturellement, on ne m'a pas convoquée ! La police se moque bien de moi ! Qu'est-ce que je suis, moi ? Mitzi, la bonne ! Je ne compte pas ! On me laisse à la cuisine. C'est ma place ! Seulement, on a tort... Parce que Mitzi voit aussi bien que n'importe qui, et probablement mieux ! Mais oui... Ce soir-là, j'ai vu certaines choses... Des choses qui m'ont paru absolument incroyables... Si incroyables que je me suis dit qu'il serait toujours temps de les raconter et que je pouvais attendre...

— Pensant probablement que la personne intéressée ne se refuserait pas à récompenser votre silence ? s'enquit Craddock d'un ton narquois.

Mitzi se tourna vers lui avec la vivacité d'une chatte en colère.

— Et pourquoi pas ? En me taisant, je faisais preuve de générosité, de grandeur d'âme. Ça ne mérite pas quelque chose, ça ? D'autant que je savais fort bien que la personne de qui je pouvais espérer quelque chose serait un jour fort riche ?... Alors ? C'était comme ça et je ne le cache pas ! Seulement, maintenant, j'ai peur et je tiens à ma peau. Je ne veux pas être tuée, moi aussi, et c'est pourquoi j'ai décidé de parler.

Craddock restait sceptique.

— Très bien ! Je vous écoute.

— Ce soir-là, je n'étais pas dans ma cuisine en train de nettoyer mon argenterie, comme je l'ai raconté. Quand j'ai entendu tirer, j'étais déjà dans la salle à manger. J'ai regardé par le trou de la serrure. Le vestibule était dans l'obscurité et je n'ai rien vu. Mais, au second coup de feu, j'ai vu la torche électrique tomber par terre et je l'ai vue, *elle*, tout près de l'homme, un revolver à la main. C'était miss Blacklock !

Miss Blacklock, stupéfaite, sursauta.

— Moi ? Vous devez être folle !

Edmund, lui aussi, protestait.

— Mais c'est impossible ! Mitzi ne peut pas avoir vu miss Blacklock...

Craddock ne laissa pas Edmund achever.

— Vous l'avez dit, monsieur Swettenham ! *Elle ne peut pas avoir vu miss Blacklock. Et vous savez pourquoi ?* Simplement, parce que la personne qui était là, le revolver au poing, ce n'était pas miss Blacklock ! *C'était vous !*

— Moi ?

— Mais oui ! C'est *vous* qui avez pris le revolver du colonel Easterbrook et *vous* aussi qui avez organisé toute l'affaire avec Rudi Scherz, en lui faisant croire qu'il s'agissait d'une bonne blague. Vous avez suivi Patrick Simmons dans le petit salon et, quand la lumière s'est éteinte, vous vous êtes glissé dans le vestibule par la porte dont vous aviez préalablement huilé les gonds. Vous avez tiré sur miss Blacklock. Vous avez abattu Rudi Scherz et, quelques secondes plus tard, vous vous retrouviez dans le salon, essayant de faire fonctionner votre briquet !

Edmund, à qui les mots manquaient, fut un instant avant de répondre.

— Mais pourquoi aurais-je fait tout ça ?

— Parce que, ne l'oubliez pas, si miss Blacklock vient à mourir avant Mrs. Gædler, deux personnes se trouvent hériter, deux personnes que nous connaissons sous les noms de Pip et d'Emma. Emma, nous le savons maintenant, c'est Julia Simmons...

Edmund éclata de rire.

— Et vous vous imaginez que je suis Pip ?... C'est *fantastique*, tout simplement ! J'aurais l'âge voulu, d'accord... mais, pour le reste, il y a erreur et je vous prouverai, quand vous voudrez, que *je suis* bien Edmund Swettenham. Avec des extraits de naissance, des livrets scolaires, des diplômes universitaires, tout ce que vous pouvez souhaiter...

— Pip, ce n'est pas lui !

La voix venait du coin le plus sombre de la pièce. Très pâle, Phillipa Haymes vint vers l'inspecteur.

— Pip, dit-elle, *c'est moi !*

— Vous ?

— Oui. Vous semblez tous avoir tenu pour acquis que Pip était un garçon. Pip et Emma étaient des jumelles. Julia ne l'ignorait pas et je ne sais pourquoi elle ne l'a pas dit cet après-midi...

— Par solidarité familiale, répondit Julia. C'est brusquement, d'un seul coup, que j'ai compris que vous étiez Pip. Jusqu'à là, je ne m'en doutais pas.

D'une voix qui tremblait un peu, Phillipa reprit :

— J'avais eu presque la même idée que Julia. La guerre terminée, mon mari disparu, ma mère morte depuis plusieurs années, je me demandais ce que j'allais devenir quand j'appris que j'avais peut-être quelque chose à espérer du côté des Gædler, bien que Mrs. Gædler, de qui les jours étaient comptés, dût laisser sa fortune à une certaine miss Blacklock. Je me renseignai et... je vins ici, pour travailler chez Mrs. Lucas. Je pensais que miss Blacklock, n'ayant pas de parents proches, pouvait apporter une aide précieuse, non pas à moi, qui n'ai besoin de rien, étant donné que je puis travailler, mais à Harry, à qui je voudrais voir faire des études. En somme, miss Blacklock allait disposer de tout l'argent des Gædler et elle était seule au monde... Et puis...

Phillipa Haymes hésita, avant de poursuivre d'un trait, comme si les mots se pressaient en foule pour traduire sa pensée :

— Et puis, il y a eu ce « hold-up » et j'ai eu peur... Peur, parce que je me rendais compte que j'étais vraiment *la seule personne qui eût des raisons de tuer miss Blacklock*. Je ne soupçonnais pas l'identité de Julia... Nous sommes jumelles, mais nous ne nous ressemblons pas... Non, il n'y avait qu'une suspecte possible et c'était moi !

Elle se tut et, comme elle rejetait ses cheveux en arrière d'un geste machinal, Craddock s'avisa brusquement que l'une des photos jaunies qu'il avait examinées ne pouvait être qu'un portrait de la mère de Phillipa. La ressemblance était indéniable.

— Miss Blacklock, reprit Phillipa, a été bonne pour moi, très bonne, et je n'ai jamais essayé de l'assassiner. Je puis même assurer que je n'y ai jamais songé. Malgré cela, Pip, je le répète, c'est moi...

Après un silence, elle ajouta :

— Vous voyez, inspecteur, que vous ne pouvez plus soupçonner Edmund...

— Vraiment ? Je n'en suis pas convaincu. Edmund Swettenham est un jeune homme qui aime l'argent, un jeune homme, j'en suis sûr, qui épouserait volontiers une femme riche. Or, celle à qui il songe ne peut devenir riche qui *si miss Blacklock disparaît avant Mrs. Gædler*. Celle-ci ayant toutes chances de mourir la première, il était nécessaire de faire quelque chose. *N'est-ce pas, monsieur Swettenham ?*

— Vous mentez ! cria Edmund.

Au même instant, un hurlement de terreur se faisait entendre, venant, semblait-il, de la cuisine.

— Ça, s'écria Julia, ce n'est pas Mitzi !

— Non, répliqua Craddock, c'est quelqu'un qui a trois assassinats sur la conscience !

CHAPITRE XXII

LA VÉRITÉ

Quand l'inspecteur s'était tourné vers Edmund Swettenham, Mitzi, opérant une retraite discrète, avait quitté le salon pour regagner sa cuisine. Elle faisait couler de l'eau dans l'évier quand miss Blacklock entra.

Mitzi la guettait du coin de l'œil.

— Vous mentez rudement bien, Mitzi ! admira miss Blacklock avec bonne humeur. Seulement, ce n'est pas comme ça qu'on s'y prend pour la vaisselle ! On commence par l'argenterie et on emplit l'évier. On ne peut pas laver dans deux centimètres d'eau.

Obéissant, Mitzi ouvrit les robinets en grand.

— J'espère, miss Blacklock, que vous ne m'en voulez pas de ce que j'ai dit ?

Miss Blacklock sourit.

— Si je devais me fâcher chaque fois que vous proférez un mensonge, Mitzi, je serais perpétuellement de mauvaise humeur !

— Je vais aller dire à l'inspecteur que c'est une histoire que j'ai inventée...

— Inutile de vous déranger, répondit miss Blacklock en riant, il s'en doute !

Mitzi ferma les robinets. Au même instant, deux mains s'appliquaient sur sa nuque et, d'une brusque poussée, lui plongeaient le visage dans l'évier plein d'eau.

— Je suis *seule* à savoir que, pour une fois, vous disiez la vérité !

Miss Blacklock, avait prononcé ces mots presque sans desserrer les dents. Mitzi se débattait, mais miss Blacklock était forte et la pauvre Mitzi, le visage dans l'eau, étouffait déjà.

Et soudain, derrière elle, tout près, miss Blacklock entendit la voix de Dora Bunner, qui gémissait :

— Oh ! Lotty !... Lotty... Ne fais pas ça !

Miss Blacklock poussa un cri de frayeur et lâcha sa prise. Mitzi se dégagea vivement. Miss Blacklock, cependant, hurlait toujours. Car la voix continuait et il n'y avait personne dans la cuisine :

— Dora, Dora... Pardonne-moi ! Je ne pouvais pas faire autrement...

Affolée, miss Blacklock se rua vers la porte de l'office. La haute silhouette du sergent Fletcher se dressa devant elle, cependant que miss Marple, rose et l'œil brillant, surgissait du placard aux balais.

— J'ai toujours été très forte pour imiter la voix des gens ! s'exclama-t-elle, visiblement ravie.

Fletcher, cependant, s'adressait à miss Blacklock.

— Vous allez me suivre, madame. Vous serez inculpée d'une tentative de meurtre, dont j'ai été le témoin, et il y aura sans doute d'autres chefs d'accusation. Je dois vous prévenir, Letitia Blacklock...

— Charlotte Blacklock, corrigea miss Marple. C'est son nom. Sous cet énorme collier de fausses perles qu'elle porte toujours, vous trouverez la cicatrice de l'opération.

— L'opération ?

— L'opération du goitre.

Miss Blacklock, maintenant très calme, se tourna vers miss Marple.

— Alors, vous savez tout ?

— Oui, et depuis quelque temps déjà.

Charlotte Blacklock se laissa tomber sur une chaise et, la tête dans les mains, elle se mit à pleurer.

— Vous n'auriez pas dû imiter la voix de Dora... Parce que j'aimais Dora... Je l'aimais sincèrement...

Craddock, accouru avec les autres, était à la porte. Mitzi, remise de ses émotions et sa respiration recouvrée, célébrait sa propre gloire.

— J'ai bien joué mon rôle, hein ? Osez prétendre que je ne suis pas brave ! Elle m'a presque assassinée, moi aussi, mais je suis si brave que je prends tous les risques, *n'importe lesquels !*

Écartant tout le monde, miss Hinchliffe cependant se ruait vers Charlotte Blacklock. Le sergent Fletcher s'interposa.

— Voyons, miss Hinchliffe, voyons...

— Laissez-moi ! C'est elle qui a tué Amy Murgatroyd ! Laissez-la-moi !...

Charlotte leva la tête.

— Je ne voulais pas la tuer. Je ne voulais tuer personne. Mais je n'ai pu agir autrement... Celle à qui je songe, c'est Dora... Dora morte, je me suis trouvée toute seule... Toute seule !... Oh ! Dora ! Dora !

De nouveau, des larmes coulèrent sur ses joues.

CHAPITRE XXIII

UNE VEILLÉE AU PRESBYTÈRE

Miss Marple occupait le grand fauteuil. Bunch était assise par terre, devant le feu, les deux mains sur ses genoux. Le Révérend Julian Harmon, penché en avant, retrouvait des attitudes d'étudiant attentif. Tirant sur sa pipe, son verre de whisky-soda à la main, l'inspecteur Craddock donnait bien l'impression de ne pas être de service. Julia, Patrick, Edmund et Phillipa complétaient l'assemblée.

— Il me semble, miss Marple, proposa Craddock, que c'est à vous de parler. Cette histoire, c'est la vôtre !

La vieille demoiselle protesta.

— Pas du tout ! Je vous ai donné un coup de main de temps à autre, mais c'est *vous* qui étiez chargé de l'enquête et c'est vous qui l'avez conduite. Vous êtes au courant d'un tas de choses que j'ignore.

— Alors, dit Bunch, racontez-la ensemble, en vous relayant. Voyons, tante Jane, quand avez-vous commencé à soupçonner que c'était la Blacklock qui avait tout machiné ?

— Mon Dieu ! ma chère Bunch, c'est bien difficile à préciser ! Bien sûr, tout au début, on avait l'impression que c'était elle qui avait tout manigancé. Les soupçons devaient forcément porter sur elle. Elle était la seule à avoir été en relation avec Rudi Scherz et elle était mieux placée que quiconque pour prendre les dispositions nécessaires, puisque les choses se passaient dans sa propre maison. Le chauffage central, par exemple. Pour faire l'obscurité dans la pièce, il ne fallait pas qu'il y eût de feu dans la cheminée. Une seule personne pouvait décider qu'il n'y aurait *pas* de feu dans la cheminée et c'était évidemment la maîtresse de maison. Naturellement, je n'ai pas pensé ça à ce moment-là !

Ces idées-là me sont venues, mais je me suis dit que *ce ne pouvait pas être ça !* C'était trop simple et j'ai été prise comme tout le monde. J'ai cru qu'il y avait réellement quelqu'un qui en voulait à la vie de miss Blacklock.

— Pour commencer, demanda Bunch, si vous nous disiez exactement ce qui s'est passé ? Ce jeune Suisse l'avait-il reconnue ?

— Oui. Il avait travaillé à...

Miss Marple hésita et regarda Craddock, qui continua à sa place.

— À Berne, dans la clinique du Dr Adolf Koch, un chirurgien universellement connu, spécialiste de l'opération du goitre. Charlotte Blacklock était allée chez lui pour se faire opérer d'un goitre et Rudi Scherz était, à l'époque, un des infirmiers de la clinique. Il était venu par la suite en Angleterre et, un jour, à l'hôtel, dans une cliente, il reconnut une des malades de Koch et, suivant son premier mouvement, il alla lui parler. Une chose qu'il n'aurait pas risqué s'il avait pris le temps de réfléchir, car c'est un peu précipitamment qu'il avait dû quitter la clinique. Il est vrai que les faits qui l'avaient obligé à s'éloigner étaient très postérieurs au séjour de Charlotte et que celle-ci ne pouvait les connaître.

— Alors, il ne lui a jamais dit que son père était hôtelier en Suisse et qu'il l'avait vue à Montreux ?

— Non. C'est une fable qu'elle a imaginée pour expliquer qu'il lui avait parlé.

— Cette conversation a dû lui donner un coup, commenta miss Marple. Elle se croyait tranquille et voilà que, par une malchance invraisemblable, quelqu'un surgissait qui l'avait connue... et connue, non pas comme une des deux sœurs Blacklock – un événement auquel elle était préparée – mais comme Charlotte Blacklock, celle à qui l'on avait enlevé un goitre.

« Mais, puisqu'on nous a priés de commencer par le commencement, je pense – et je crois que l'inspecteur Craddock sera de mon avis – que l'origine de tout, c'est ce développement anormal de la glande thyroïde, ce goitre, qui vint un jour gâcher la vie d'une petite fille, très gentille et très sensible, qui s'appelait

Charlotte Blacklock. Si elle avait eu une mère, si elle avait eu un père doué de bon sens, je pense qu'elle ne se serait pas repliée sur elle-même comme elle le fit, j'en suis sûre. Mais il n'y avait auprès d'elle personne pour l'arracher à ses pensées, personne pour l'obliger à voir des gens, à vivre comme tout le monde et à ne point exagérer sans cesse son infirmité. J'ajoute que, dans une famille normale, on l'aurait vraisemblablement opérée beaucoup plus tôt.

« Malheureusement, le Dr Blacklock était, autant que je sache, un homme d'esprit étroit et un véritable tyran domestique. Il ne croyait pas à l'opération du goitre et il devait répéter à Charlotte qu'il n'y avait rien à espérer, en dehors du traitement par l'iode ou autres drogues. Charlotte ne pouvait que le croire et il est probable que sa sœur, elle aussi, accordait à son médecin de père plus de crédit qu'il ne méritait, du moins sur le plan médical. Charlotte aimait son père et lui faisait confiance, mais elle devenait de plus en plus sombre, de plus en plus renfermée, à mesure que le goitre se développait. Elle ne voulait plus voir personne. Pourtant, elle était de nature aimante et douce.

— Drôle de description, quand on songe aux crimes qu'elle devait commettre ! remarqua Edmund.

— Allons donc ! répliqua miss Marple. Il arrive souvent que les gens aimables et faibles soient fourbes et dépourvus de force morale. Letitia Blacklock, elle, avait une tout autre personnalité. C'était, d'après ce que Belle Gædler a confié à l'inspecteur Craddock, une très brave fille et une femme d'une honnêteté foncière, qui ne comprenait pas comment certains gens pouvaient ne pas distinguer le bien du mal et réciproquement. Letitia Blacklock n'aurait, sous aucun prétexte, commis un acte malhonnête.

« Elle adorait sa sœur, lui écrivait de longues lettres où elle lui contait mille choses, dans l'intention évidente de la maintenir *dans la vie*. Les complexes morbides de sa sœur l'inquiétaient infiniment. À la mort du Dr Blacklock, Letitia, sans hésiter, renonça à sa situation chez Randall Gædler pour se consacrer entièrement à Charlotte, qu'elle emmena en Suisse pour y consulter un spécialiste sur la possibilité d'une opération. On

avait bien tardé, mais, nous le savons, l'opération réussit. Le goitre disparut, ne laissant qu'une cicatrice, facile à dissimuler sous un gros collier de perles.

« La guerre éclata. Rentrer en Angleterre était malaisé et les deux sœurs restèrent en Suisse, où elles se mirent à la disposition de la Croix-Rouge. C'est bien cela, inspecteur ?

— Tout cela est exact, miss Marple.

— De temps à autre, poursuivait la vieille demoiselle, elles recevaient des nouvelles d'Angleterre et c'est ainsi, j'imagine, qu'elles apprirent un jour que Belle Gædler n'en avait plus pour très longtemps. Je suis sûre, parce qu'elles n'étaient que des créatures humaines, qu'elles ont fait alors toute sorte de projets et qu'elles ont longuement parlé ensemble de cette énorme fortune qu'elles auraient bientôt à dépenser. Ici, je crois qu'il faut bien se rendre compte que cette perspective représentait *pour Charlotte* beaucoup plus que pour Letitia. Pour la première fois de sa vie, Charlotte devint une femme comme les autres, elle n'inspirait plus ni répulsion, ni pitié, et elle allait enfin pouvoir jouir des biens de ce monde : voyager, posséder une belle propriété, avoir de belles robes et des bijoux, aller au théâtre, se passer toutes ses fantaisies. Charlotte pouvait se croire l'héroïne d'un conte de fées.

« Sur quoi, Letitia, Letitia qui était si solide, attrapa une grippe qui dégénéra en pneumonie et, en moins de huit jours, elle mourut. Charlotte ne perdait pas seulement sa sœur, elle voyait du même coup s'écrouler tous ses rêves. J'imagine qu'elle a dû en vouloir à Letitia. Pourquoi avait-elle besoin de mourir, juste au moment où une lettre venait de leur annoncer que Belle Gædler n'avait plus que quelques semaines à vivre ? Un mois de plus, peut-être, et Letitia eût été riche. Et Letitia mourait !

« Les deux sœurs étaient de caractère très différent, il ne faut pas l'oublier, et je ne crois pas que Charlotte se soit rendu compte qu'elle allait commettre une mauvaise action. L'argent devait revenir à Letitia, *il lui serait revenu* à brève échéance... et Charlotte se considérait comme ne faisant avec Letitia qu'une seule et même personne. L'idée ne lui est sans doute pas venue avant qu'on ne lui eût demandé le prénom de sa sœur. C'est à ce moment-là, sur une question du médecin ou de n'importe qui,

qu'elle s'avisa que, pour la plupart des gens, elles n'avaient jamais été, depuis qu'elles séjournèrent en Suisse, que les demoiselles Blacklock, deux Anglaises, d'un certain âge déjà, qui s'habillaient à peu près de la même façon et se ressemblaient fort. Pourquoi ne serait-ce pas Charlotte qui était morte, *Letitia continuant* à vivre ?

« Je croirais volontiers qu'il y eut, dans cette première réponse qui décida de tout, plus d'impulsion que de calcul. Letitia fut enterrée sous le nom de Charlotte. Charlotte était morte et c'est « Letitia » qui rentra en Angleterre. En elle s'éveillaient des qualités d'initiative et d'énergie, qui ne s'étaient jamais manifestées auparavant, Charlotte ayant toujours été « à la remorque » de sa sœur. Dès qu'elle devint « Letitia », elle acquit cette autorité, cette volonté aussi, qui n'avaient jamais manqué à Letitia. Les deux sœurs étaient *morale*ment très différentes, mais je crois qu'intellectuellement, elles étaient très proches l'une de l'autre.

« Charlotte dut, naturellement, prendre quelques précautions de simple bon sens. Elle acheta une maison dans une région de l'Angleterre qu'elle ne connaissait pas. Les seules personnes qu'elle eût à éviter étaient celles qui l'avaient connue dans sa ville natale, dans le Cumberland, où elle vivait d'ailleurs en recluse et, bien entendu, Belle Gædler, qui avait trop fréquenté Letitia pour qu'il fût possible de lui donner le change. Le changement survenu dans l'écriture de Letitia fut imputé à l'arthrite. En fait, Charlotte avait fréquenté si peu de gens que les difficultés ne représentaient rien de sérieux.

— Mais, protesta Bunch, elle pouvait rencontrer quelqu'un qui eût connu Letitia ?

— Ce n'était pas très dangereux. Admettons que quelqu'un dise : « J'ai rencontré Letitia Blacklock. Elle a tellement changé que j'ai failli ne pas la reconnaître. » Personne n'irait penser que la personne en question ne fût effectivement pas Letitia. En dix ans, on change, vous savez ! *Elle*, elle pouvait ne pas reconnaître les gens et mettre ça sur le compte de sa myopie. Au surplus, elle était parfaitement au courant de ce qu'avait été la vie de sa sœur à Londres, elle savait où elle fréquentait, qui elle voyait, et il lui restait toujours, dans les cas difficiles, la possibilité de se référer

aux lettres de Letitia. La seule chose qu'elle eût à craindre, c'était d'être reconnue *en tant que Charlotte*.

« Elle s'installa donc à Little Paddocks, se lia avec ses voisins et, lorsqu'elle reçut une lettre faisant appel au bon cœur de Letitia, c'est très volontiers qu'elle accepta de recevoir chez elle deux jeunes parents qu'elle n'avait jamais vus. Ils l'appelleraient tante Letty et ce serait un atout de plus dans son jeu.

« Tout marchait admirablement, quand elle commit une lourde erreur, qu'on ne peut guère imputer qu'à sa générosité naturelle. Elle reçut une lettre d'une de ses amies d'enfance, qui avait eu « des malheurs », et, tout de suite, elle décida de voler à son secours. Un peu, je crois, parce qu'elle se sentait très seule, avec un secret qu'elle ne pouvait partager avec personne. Et puis, elle aimait bien Dora Bunner, qui représentait pour elle l'époque de sa vie où elle avait été heureuse. Il est probable que sa réponse surprit Dora au plus haut point. Dora avait écrit à *Letitia* et c'était *Charlotte* qui lui répondait ! Car auprès de Dora, Charlotte n'essaya jamais de se faire passer pour sa sœur. Elle savait que Dora verrait les choses comme elle les voyait elle-même, elle ne lui cacha pas la vérité et Dora approuva sa conduite sans l'ombre d'une réserve. Pour elle, les souffrances de Lotty, ces souffrances qu'elle avait supportées avec tant de courage, *méritaient* une récompense et il eût été injuste qu'elle en fût privée, au bénéfice d'inconnus, sous le simple prétexte que Letty avait mal choisi son heure pour mourir. Naturellement, il ne fallait parler de rien, mais Charlotte n'avait, aux yeux de Dora, rien à se reprocher.

« Charlotte comprit son erreur peu de temps après l'arrivée de Dora à Little Paddocks. Elle aimait bien Dora, encore qu'elle fût par moments terriblement agaçante, mais Dora représentait un véritable danger. Dora adorait appeler les gens par des diminutifs et, pour elle, Letitia et Charlotte n'avaient jamais été que Letty et Lotty. Elle s'appliquait à ne jamais appeler Charlotte autrement que Letty, mais il lui arrivait de se tromper. Trop souvent aussi, elle évoquait des souvenirs d'autrefois et Charlotte devait toujours se tenir prête à intervenir, le cas échéant, ce qui finissait par la rendre nerveuse. Tout cela, cependant, n'avait rien de très grave et c'est seulement quand

Rudi Scherz vint lui parler, au *Royal Spa Hotel*, que Charlotte sentit sa sécurité réellement menacée.

« Je ne crois pas que les remboursements faits à la caisse de l'hôtel par Rudi Scherz aient été effectués par des fonds provenant de Charlotte Blacklock. Je ne pense pas – et c'est aussi l'opinion de l'inspecteur Craddock – qu'il ait jamais eu l'intention de la faire chanter.

— Et cela, expliqua l'inspecteur, pour l'excellente raison qu'il ne se doutait pas le moins du monde qu'il avait la possibilité d'exercer sur elle un chantage. Ce qu'il savait, par contre, c'est qu'il était joli garçon... et l'expérience lui avait appris que les dames d'un certain âge ne sont pas toujours insensibles aux malheurs des beaux jeunes gens qui n'ont pas eu de chance. Mais il n'est pas prouvé qu'elle n'ait pas cru, elle, qu'il suspectait quelque chose et cherchait à tirer adroitement parti de la situation. Je croirais aussi volontiers qu'elle a pensé que Scherz, lorsqu'il apprendrait par les journaux qu'elle avait hérité la fortune de Belle Gædler, considérerait sans doute qu'il avait mis la main sur une mine d'or.

« Et elle ne pouvait pas revenir en arrière ! Pour sa banque, pour Mrs Gædler, pour tout le monde, elle était Letitia Blacklock. Un seul danger : ce petit employé d'hôtel, cet individu douteux, qui était peut-être un maître chanteur. Qu'il disparût... et elle serait tranquille !

« Je pense qu'au début, elle n'a songé à rien de précis. Sa vie avait été monotone et terne, elle s'amusait seulement à faire travailler son imagination. Et puis, peu à peu, l'idée a pris de la consistance et, décidée à se débarrasser de lui, elle a tiré des plans et, finalement, parlé à Rudi Scherz de ce « hold-up » pour rire, où elle avait besoin de quelqu'un pour jouer le rôle du gangster, contre un honnête salaire, bien entendu. Il accepta et c'est ce qui me fait dire qu'il ne se doutait pas qu'il avait la possibilité de lui soutirer de l'argent. Pour lui, elle n'était qu'une vieille dame un peu folle, qu'il avait tout intérêt à fréquenter.

« Elle lui remit le texte de l'annonce à publier dans le journal, elle s'arrangea pour qu'il lui rendît visite afin de reconnaître les lieux, elle lui indiqua l'endroit où elle le retrouverait pour

l'introduire dans la maison, et, naturellement, tout cela se passa en dehors de Dora Bunner. Le jour vint enfin où...

Craddock hésita. De sa voix flûtée, miss Marple prit le relais :

— Pour elle, ces heures ont dû être terribles. Parce qu'il lui était encore possible de reculer... Dora Bunner nous a dit que Letty avait peur et je le crois sans peine. Elle avait peur de ce qu'elle allait faire, peur d'échouer... mais pas assez peur pour tout arrêter. Elle avait dû trouver amusant de prendre le revolver du colonel Easterbrook dans un tiroir, un jour que, sous prétexte d'apporter des œufs ou de la confiture, elle était entrée dans la maison vide et montée au premier étage. Elle dut également trouver très amusant de s'arranger pour que la porte condamnée du salon s'ouvrît sans bruit. Mais, maintenant, c'était fini de rire et Dora Bunner avait raison, Charlotte avait peur.

— Quoi qu'il en soit, reprit Craddock, elle n'a pas flanché et tout se passa comme elle en avait décidé. Un peu après six heures, elle sort, soi-disant pour « enfermer les canards », et elle introduit Rudi Scherz dans la maison. Elle lui donne un masque, un pardessus, des gants et une torche électrique. À six heures et demie, quand la pendule commence à sonner, elle est entre le grand et le petit salon, la main sur le coffret aux cigarettes. Patrick s'occupe des boissons. Elle compte que lorsque la pendule sonnera, tout le monde se tournera vers la cheminée et son calcul était juste : personne, à ce moment-là, ne s'occupa de miss Blacklock, exception faite de la fidèle Dora Bunner qui, elle, continua à regarder son amie. Et Dora Bunner, lorsque nous l'entendîmes pour la toute première fois, nous déclara très exactement ce que fit alors miss Blacklock. Elle tenait à la main le petit vase aux violettes...

« Miss Blacklock avait auparavant gratté les fils de la lampe électrique, qui étaient presque nus. Tout se passa en un clin d'œil, la lampe, le vase et l'interrupteur étant très près les uns des autres. Miss Blacklock renverse l'eau du vase sur les fils et fait jouer l'interrupteur. L'eau est bonne conductrice de l'électricité. Les plombs sautent...

— Comme l'autre soir ici ! s'écria Bunch. C'est pour ça que vous avez eu l'air si surpris ?

— C'est pour ça, oui, ma chérie ! Cette histoire de lampes m'intriguait depuis longtemps. J'avais bien compris qu'il y avait deux lampes et que la seconde avait dû être substituée à la première, probablement au cours de la nuit.

— Aucun doute là-dessus ! approuva Craddock. Quand Fletcher a examiné la lampe le lendemain matin, le fil était en parfait état et tout fonctionnait admirablement.

— J'avais bien compris, reprit miss Marple, ce que Dora Bunner avait voulu dire quand elle parla de cette *bergère* qui était là la veille, mais je m'étais trompée, comme Dora Bunner elle-même, en pensant que la substitution était *le fait de Patrick*. Ce qu'il y avait d'intéressant chez Dora Bunner, c'était que, si l'on ne pouvait se fier à elle quand elle répétait ce qu'elle croyait avoir entendu – et cela parce qu'elle était victime de son imagination – on pouvait par contre lui faire confiance quand il s'agissait de *ce qu'elle avait vu*. Elle avait bien vu Letitia prendre le vase aux violettes...

— Et elle avait aussi vu une étincelle, ajouta Craddock, et entendu ce qu'elle a appelé « une sorte de grésillement ».

— Naturellement, l'autre soir, quand Bunch a renversé l'eau des roses sur le fil de la lampe, j'ai compris brusquement ce qui s'était passé à Little Paddocks. Miss Blacklock seule pouvait avoir fait sauter les plombs, puisqu'elle était la seule à se trouver près de la table.

— Je mériterais des coups ! s'écria Craddock. Dora Bunner nous avait spécifié que quelqu'un avait jeté sa cigarette sur un meuble, qui en gardait la trace... Or, on n'avait pas fumé dans la pièce ! Quant aux violettes, si elles s'étaient fanées si vite, c'était bien parce qu'il n'y avait pas d'eau dans le vase, mais, s'il n'y avait pas d'eau, ce n'était pas parce que Dora avait oublié d'en mettre, ainsi qu'elle le croyait, mais parce que Letitia avait négligé de remplacer l'eau qu'elle avait répandue. Un oubli de sa part, dont elle ne pensait pas qu'il pût avoir des conséquences. D'ailleurs, Dora Bunner était persuadée d'être fautive. Il est vrai qu'il était facile de l'influencer et miss Blacklock ne s'en privait pas. C'est elle, je pense, qui dirigea les soupçons de Bunny sur Patrick.

— Mais pourquoi sur moi ? demanda Patrick d'un ton outré.

— Sans raisons précises, je pense, répondit Craddock. Il s'agissait seulement d'occuper l'esprit de Dora Bunner, pour qu'il ne lui vînt pas à l'idée que c'était miss Blacklock qui avait tout organisé. Ce qui s'est passé ensuite, nous le savons. L'obscurité faite, miss Blacklock quitte rapidement la pièce par la porte « condamnée » et vient se placer derrière Rudi Scherz, qui, jouant très consciencieusement son rôle, promène dans le salon le rayon lumineux de sa torche électrique. Je ne crois pas qu'il se soit rendu compte tout de suite qu'elle était à côté de lui. Elle avait enfilé ses gants de jardinage et elle tenait à la main son revolver. Elle attend et, quand la lumière se porte sur l'endroit même où elle est censée se trouver, elle tire rapidement par deux fois. Surpris, il se retourne et, à bout portant, elle l'abat. Elle laisse tomber son arme, jette vivement ses gants sur la table du vestibule, rentre dans le salon par la porte condamnée et retourne à la place qu'elle occupait quand le salon s'est trouvé plongé dans le noir. Elle se fait une blessure à l'oreille, je ne sais comment...

— Probablement, supposa miss Marple, avec des ciseaux à ongles. Une petite coupure dans le lobe de l'oreille et l'on a un flot de sang. Psychologiquement, c'était bien raisonné. Les taches qui maculaient sa blouse prouvaient que c'était bien sur elle qu'on avait tiré et qu'on ne l'avait manquée que de peu.

— À dire le vrai, continua Craddock, son plan a bien failli réussir. Dora Bunner ne cessait de répéter que Scherz avait tiré sur miss Blacklock et elle le disait avec tant de conviction qu'on avait presque l'impression qu'elle avait vu la balle toucher son amie. Si l'affaire n'a pas été classée, c'est bien parce que miss Marple a tenu à ce qu'on attendît encore un peu pour clore l'enquête.

Miss Marple protesta avec énergie.

— Ne dites pas ça, monsieur Craddock ! Mes efforts n'ont peut-être pas été inutiles, mais *c'est vous* qui n'avez pas voulu fermer le dossier !

— Je reconnais que ça m'aurait fait de la peine. Il y avait quelque chose qui ne « collait » pas. Je n'aurais pas su préciser où, mais j'en avais l'absolue conviction. On en était là quand miss Blacklock eut ce qu'il faut bien appeler un coup de déveine :

je découvris, par pur hasard d'ailleurs, que la fameuse porte qui passait pour condamnée avait été huilée très soigneusement. Ça changeait tout ! Jusque-là nous pouvions penser tout ce que nous voulions, il ne s'agissait que *d'hypothèses*. Avec cette porte bien graissée, nous tenions *une preuve*. Le problème restait posé, mais il changeait d'aspect : ce que nous cherchions désormais, c'était quelqu'un qui eût un mobile pour tuer Letitia Blacklock.

— Ce quelqu'un, expliqua miss Marple, *il existait* et miss Blacklock ne l'ignorait pas. Pour moi, elle avait tout de suite reconnu Phillipa. Sonia Gædler avait été, je le crois, l'une des rares personnes qui furent admises dans l'intimité de Charlotte, Phillipa ressemblait beaucoup à sa mère et elle avait à peu près l'âge que sa mère avait au moment où elle était l'amie de Charlotte. Ce qu'il y a de curieux, c'est que Charlotte a vraisemblablement été très heureuse d'identifier Phillipa, peut-être parce qu'elle apportait comme un apaisement aux remords qu'elle pouvait avoir. Elle pensait sans doute que, lorsqu'elle aurait hérité de Belle Gædler, elle s'occuperait de Phillipa, la traiterait comme sa fille et considérerait Harry comme son petit-fils. Sa satisfaction fut de courte durée : l'inspecteur Craddock, à force d'interroger, découvrit l'existence de Pip et d'Emma. Charlotte se trouvait dès lors dans une situation impossible. Dans son idée, l'affaire devait apparaître comme montée par un jeune gangster qui avait péri dans l'aventure. Qu'on poursuivît l'enquête, maintenant qu'on connaissait l'histoire de la porte, et c'est Phillipa – Phillipa, pour qui elle avait de l'affection – qui allait être soupçonnée. En effet, Phillipa exceptée, personne n'avait une raison de vouloir la tuer. Personne, à sa connaissance du moins, car elle n'avait pas la moindre idée de l'identité véritable de Julia. Elle s'employa donc de son mieux pour vous empêcher de deviner qui pouvait être Phillipa. C'est pour cela qu'elle vous dit que Sonia Gædler était petite et brune, pour cela aussi qu'elle retira de l'album de photos, non pas seulement les instantanés sur lesquels se trouvait Letitia, mais aussi ceux où était Sonia. Vous auriez pu remarquer une ressemblance qui vous aurait mis sur la voie...

— Et dire, murmura Craddock, que je me suis demandé si Mrs. Swettenham n'était pas Sonia Gædler !

— Cependant, poursuivit miss Marple, le véritable danger restait Dora Bunner. Sa mémoire lui jouait des tours et elle parlait de plus en plus. Beaucoup trop ! Je me souviens du coup d'œil que lui jeta miss Blacklock, le jour où nous avons pris le thé. Ce qu'elle avait fait ? Sa langue l'ayant une fois encore trahie, elle s'était adressée à miss Blacklock en l'appelant Lotty. Pour moi, c'était un lapsus sans importance. Pour Charlotte, ce fut tout autre chose et, une fois encore, elle eut très peur. Au cours de la conversation que j'eus avec Dora à l'*Oiseau Bleu*, j'eus l'impression qu'elle me parlait *de deux personnes*, et non pas d'une seule. Et c'était bien ça ! Je suis convaincue que Charlotte était là depuis un bon moment quand elle s'est manifestée à nous et qu'elle a notamment entendu ce que Dora avait dit à propos des lampes. « Je me souviens fort bien que c'était la bergère qui était là, et non pas le berger ! » La pauvre chère Bunny, elle n'en pouvait plus douter, représentait pour elle un danger et je suis sûre que c'est cette conversation qui a décidé du destin de Dora Bunner. De toute façon, Charlotte aurait été obligée d'en arriver là. Dora vivante, sa sécurité ne pouvait être assurée. Elle aimait Dora, elle ne souhaitait pas sa mort, mais elle ne pouvait pas ne pas la tuer... La pauvre Bunny, de toute façon, n'avait plus longtemps à vivre. Charlotte, en abrégeant ses jours, lui épargnerait les souffrances d'une agonie douloureuse. De fait, elle ne négligea rien pour embellir la dernière journée de son amie... tout en prenant ses dispositions pour qu'elle absorbât des comprimés dont on devait penser que c'était à elle, Charlotte, qu'ils étaient destinés.

« Bunny s'endormit donc, pour ne plus se réveiller, à la fin d'une journée heureuse. Charlotte n'avait plus rien à redouter. Seulement, Dora lui manquait, Dora qui l'aimait et qu'elle aimait, Dora, la seule personne avec qui elle pût parler des beaux jours d'autrefois. Elle pleura le jour où j'allai lui porter le billet de Julian et ses larmes, j'en suis sûre, étaient sincères. Elle avait tué son amie la plus chère...

— C'est horrible ! s'écria Bunch. Horrible !

— Horrible, mais humain, déclara Julian Harmon. On oublie trop souvent que les pires assassins sont des êtres humains.

— Je vous accorde qu'on peut les plaindre à l'occasion, convint miss Marple, mais il ne faut pas oublier qu'ils sont dangereux. Surtout lorsque ce sont des faibles, comme Charlotte Blacklock. Car le faible qui a peur, vraiment peur, perd le contrôle de ses actes et devient un authentique sauvage.

— Vous pensez à la pauvre Murgatroyd ? demanda Julian.

— Exactement. Charlotte, qui se rendait probablement à la villa, a, par la fenêtre ouverte, surpris la conversation et découvert du même coup que quelqu'un encore pouvait devenir pour elle un danger. Miss Hinchliffe adjurant son amie de se souvenir de ce qu'elle avait vu et, au moment même où miss Hinchliffe s'en allait en toute hâte vers le commissariat de police, miss Murgatroyd, la vérité lui étant soudain apparue, la rappelait en lui criant : « Elle n'était pas là ! »

« J'ai demandé à miss Hinchliffe de me préciser sur quel mot elle avait mis l'accent. Parce que, si elle avait dit : « *Elle* n'était pas là ! », le sens de la phrase aurait été très différent...

— Ce point-là est trop subtil pour moi, avoua Craddock.

Miss Marple sourit au policier et poursuivit :

— Il suffit de se mettre à la place de miss Murgatroyd, qui cherche à se remémorer *ce qu'elle a vu*. Elle fait le tour de la pièce en partant, j'imagine, de la cheminée, parce que c'est là que le jet de lumière a porté tout d'abord. Il éclaire ensuite l'espace compris entre les deux fenêtres. Elle revoit Mrs. Harmon, les deux poings appuyés sur ses joues. Elle revoit miss Bunner, la bouche grande ouverte, puis le mur et la table, avec la lampe et le coffret aux cigarettes. Après viennent les coups de feu... et, soudain, elle se souvient de quelque chose qui lui paraît incroyable. Sur le mur, elle a vu la trace des balles, à l'endroit où il est admis que Letitia Blacklock se tenait quand on a tiré... Or, à ce moment-là, quand les détonations ont claqué, *Letty n'était pas là...*

« Voyez-vous, maintenant, où je veux en venir ? Il y avait trois femmes auxquelles miss Hinchliffe lui avait demandé de penser. Si l'une de celles-ci n'avait pas été présente, c'est à celle-là qu'il aurait fallu s'attacher. À sa *personnalité*. Et elle

aurait effectivement dit : « C'est *celle-là* ! Elle n'était pas là ! » Mais ce qui retient l'attention de miss Murgatroyd, ce n'est pas une personne, c'est un endroit... un endroit où il devrait y avoir quelqu'un et où il n'y a personne... Sur le moment, elle ne comprend pas et elle dit seulement : « Ça, Hinch, c'est extraordinaire ! » Et c'est un peu plus tard qu'elle s'écrie : « Elle n'était pas *là* ! »... C'est évidemment à Letitia Blacklock qu'elle faisait allusion.

— Mais, demanda Bunch, votre conviction à vous était déjà acquise ? Ces mots que vous aviez écrits sur une feuille de papier ? C'est à ce moment-là que vous avez compris ?

— Oui, ma chérie. Ça m'est venu d'un seul coup... Comme si toutes les pièces du puzzle s'assemblaient brusquement...

Bunch, citant de mémoire, dit doucement :

— *La lampe ? Ça va. Les violettes ? Vu. Où est le flacon d'aspirine ?* Vous vouliez dire par là que, puisque Bunny avait acheté de l'aspirine dans la journée, elle n'aurait pas dû avoir besoin de recourir à celle de Letitia ?

— Exactement. À moins qu'on ne lui eût caché son flacon. Il fallait donner l'impression que c'était Letitia Blacklock qu'on avait voulu tuer.

— Compris. *La mort délicieuse ?* Vous ne pensiez pas seulement au gâteau, mais à la petite fête organisée par Letitia pour la dernière journée de son amie. Cette gentillesse, c'est pour moi le plus horrible de tout !

— Si vous voulez, ma chérie. Mais Letitia n'était pas méchante et elle disait la vérité quand, après sa tentative d'assassinat dans la cuisine, elle s'écriait : « Je ne voulais tuer personne ! » Elle ne voulait qu'une chose : de l'argent qui ne devait pas être à elle... et, pour l'avoir, cet argent, elle était capable de tout !

— *L'iode...* C'est ce qui vous a fait penser au goitre ?

— Oui. Miss Blacklock donnait à entendre que sa sœur était morte tuberculeuse, mais il y avait la Suisse... et je me suis souvenue que c'était en Suisse qu'on trouvait les plus fameux spécialistes du goitre. J'ai fait un rapprochement avec ces énormes perles fausses que portait Letitia Blacklock et qui

juraient avec sa mise... Ce collier, qui ne lui allait pas du tout, n'était là que pour cacher la cicatrice...

— Ce qui explique, dit Craddock, son affolement le jour où son collier cassa. Un affolement que l'événement ne justifiait pas.

— Quant à *Lotty*, c'était bien Lotty que vous aviez écrit, et non Letty, comme nous le pensions.

— Oui. Je m'étais rappelé qu'une fois ou deux j'avais entendu Dora Bunner appeler miss Blacklock Lotty et qu'elle en avait paru ensuite fort contrariée. Je me suis souvenue qu'il y avait eu une Charlotte Blacklock.

— Reste Berne et la retraite des vieux...

— Rudi Scherz avait été infirmier dans un hôpital de Berne.

— Et la retraite des vieux ?

— Vous ne vous rappelez pas, ma chère Bunch, une phrase que j'ai dite au cours de notre conversation à l'*Oiseau Bleu* ? « Une vieille femme ressemble à une autre vieille femme. » Je pensais à la vieille Mrs. Wotherspoon qui, pendant des années, avait touché, en même temps que la sienne, la pension de retraite de la vieille Mrs. Bartlett, qui était morte depuis des années. Simplement parce qu'il n'y a jamais beaucoup de différences entre deux vieilles... Effectivement, c'est à ce moment-là que j'ai commencé à entrevoir la vérité. Je suis sortie pour réfléchir à tout ça et mettre un peu d'ordre dans mes idées, j'ai rencontré miss Hinchliffe qui m'a fait monter dans sa voiture et nous avons trouvé ensemble le cadavre de miss Murgatroyd. C'est alors que je me suis dit qu'il fallait *faire quelque chose*, et tout de suite. Seulement, nous n'avions toujours *pas de preuves*. J'ai imaginé une espèce de plan, dont j'ai parlé au sergent Fletcher...

— À qui j'ai exprimé là-dessus ma façon de penser ! lança Craddock. Il n'aurait jamais dû vous donner son accord sans m'en référer auparavant.

— Mon idée ne l'enthousiasmait pas, reprit miss Marple, mais j'ai quand même réussi à le convaincre. Nous nous sommes alors rendus à Little Paddocks et, là, j'ai entrepris Mitzi.

Julia poussa un soupir.

— Je suis encore stupéfaite de ce que vous avez pu obtenir d'elle !

— J'ai su la prendre, dit simplement miss Marple. Je l'ai flattée un peu, bien sûr. Je lui ai dit qu'elle était courageuse, qu'elle savait ce que c'était que de prendre des risques et que je comptais sur elle. Elle m'a juré que je l'avais bien jugée et il m'a suffi ensuite de lui dire ce qu'elle aurait à faire et l'obliger à répéter son rôle. Après quoi, je lui ai dit de monter dans sa chambre et d'y rester jusqu'à l'arrivée de l'inspecteur Craddock. Intervenant trop tôt, elle aurait tout gâché.

— Elle a magnifiquement tenu sa partie ! admira Julia.

— En quoi consistait exactement ce rôle ? demanda Bunch.

— Mon scénario était assez compliqué, et il aurait suffi de peu de chose pour que mon plan échouât. Mitzi devait reconnaître, sans paraître y attacher autrement d'importance, qu'elle avait, à un certain moment, songé à faire chanter miss Blacklock, et elle devait surtout donner l'impression que, mourant de peur, elle était maintenant toute prête à dire la vérité. Elle devait préciser que, par le trou de la serrure de la salle à manger, elle avait vu miss Blacklock s'approcher par-derrière de Rudi Scherz, un revolver à la main. Autrement dit, *qu'elle avait vu ce qui s'était effectivement passé*. Il n'y avait qu'un risque : Charlotte Blacklock aurait pu se rappeler que, la clef étant dans la serrure, Mitzi, contrairement à ce qu'elle affirmait, n'avait rien pu voir du tout. Je tablais sur le fait que ces choses-là ne vous viennent pas à l'esprit quand vous êtes sous le coup d'une émotion violente. En fait, elle ne retint qu'une chose : c'est qu'elle avait été vue par Mitzi.

— Naturellement, ajouta Craddock, je feignis – c'était indispensable – d'accueillir ces déclarations avec scepticisme et, comme si je me résignais enfin à démasquer mes batteries, j'attaquai à fond quelqu'un que l'on n'avait jamais soupçonné jusqu'alors : Edmund, contre qui je formulai une accusation sans équivoque...

— Sur quoi, répliqua Edmund, je jouai, moi aussi, *mon rôle*, et fort bien, j'ose le prétendre. Comme convenu, je niai avec énergie. Ce qui n'était pas prévu, par contre, c'est votre intervention à vous, ma chère Phillipa ! C'est ce moment-là que

vous choisissiez pour nous apprendre que Pip n'est autre que vous-même ! L'inspecteur ne s'attendait pas à celle-là, et moi non plus ! Car je me disposais justement à dire que Pip, *c'était moi* ! Nous avons eu un moment de flottement, mais l'inspecteur a magistralement rétabli la situation en insinuant fielleusement que j'étais un coureur de dot, accusation qui demeurera sans doute en votre subconscient, ma chère Phillipa, et qui risque de compromettre un jour le bonheur de notre ménage.

— Mais en quoi cette comédie était-elle nécessaire ?

— Il faut se mettre à la place de Charlotte Blacklock, répondit Edmund. *De son point de vue*, la seule personne qui soupçonnait la vérité, ou qui la sût, *c'était Mitzi* ! Les soupçons de la police étaient ailleurs. Pour le moment, l'inspecteur tenait Mitzi pour une menteuse. Mais il pouvait se raviser et la prendre au sérieux. Il fallait donc la réduire au silence.

— Mitzi, poursuivit miss Marple, retourna donc à la cuisine, comme il était entendu. Miss Blacklock arriva presque sur ses talons. Mitzi avait l'air d'être seule dans la cuisine, mais le sergent Fletcher était caché derrière la porte de l'office et j'étais, moi, dans le placard aux balais. Heureusement que je ne suis pas épaisse !

Bunch leva la tête vers la vieille demoiselle.

— Qu'est-ce que vous attendiez au juste ?

— Il n'y avait que deux hypothèses : ou Charlotte offrirait de l'argent pour qu'elle se taise – et le sergent Fletcher en pourrait témoigner – ou elle essaierait de tuer Mitzi.

— Mais c'était de la folie ! Elle ne pouvait pas croire qu'elle ne serait pas tout de suite soupçonnée !

— À ce moment-là, ma chère enfant, elle ne raisonnait plus. Elle était comme une bête traquée. Songez à ce qu'avait été sa journée ! Elle a assisté à la conversation entre miss Hinchliffe et miss Murgatroyd, elle a vu miss Hinchliffe s'en aller en voiture et il lui a fallu agir très vite pour se débarrasser de miss Murgatroyd avant le retour de miss Hinchliffe. Elle n'a pas eu le temps de réfléchir, d'imaginer quelque chose. Elle a tué brutalement, sauvagement. Puis, en toute hâte, elle rentra chez elle pour se changer et être au coin du feu quand les autres rentreraient, comme si elle n'était pas sortie. Là-dessus, Julia lui

révèle sa véritable identité. Puis, son collier casse et elle connaît une des plus fortes émotions de sa vie. Après quoi, l'inspecteur lui téléphone pour lui annoncer que tout le monde sera chez elle dans un instant. Elle n'a pas une minute pour se recueillir, pour se reposer un peu. A-t-elle encore quelque chose à redouter ? Elle peut croire que non. Arrive Mitzi. Un *nouveau danger*, sur lequel elle ne comptait pas. Il n'y a pas trente-six solutions. Il faut tuer Mitzi, l'empêcher de parler ! Il y a longtemps qu'elle ne raisonne plus. Elle a peur. Elle n'a plus rien d'humain. Elle n'est plus qu'un être affolé et terriblement dangereux...

— Mais, demanda Bunch, pourquoi vous êtes-vous cachée dans le placard aux balais ? Le sergent Fletcher...

— Il valait mieux être deux... et le sergent ne pouvait imiter la voix de Dora Bunner. Or, si quelque chose pouvait agir sur Charlotte, c'était cette voix-là. Effectivement, quand elle l'a entendue, elle s'est effondrée.

Un silence suivit, assez pénible, chacun évoquant de tristes souvenirs. Julia le rompit, disant d'un ton résolument enjoué que Mitzi était transformée.

— Elle m'a annoncé hier qu'elle venait d'accepter une place près de Southampton. « Et là-bas, m'a-t-elle dit, si on me demande d'aller m'inscrire sur un registre de police, sous prétexte que je suis étrangère, je dirai : « Bien sûr, que je vais y aller, à la police ! Elle me connaît bien. Quand elle a besoin de moi, elle n'hésite pas. Sans moi, elle n'aurait pas arrêté la plus redoutable criminelle de l'époque ! Je suis brave et je n'ai rien à craindre des policiers. »

Julia donnait de Mitzi une excellente imitation.

— Pour ma part, déclara Phillipa, j'ajouterai que Mitzi est devenue très gentille avec moi : elle m'a donné la recette de son fameux gâteau, en me recommandant seulement de ne pas la communiquer à Julia, parce que Julia lui a gâché une de ses poêles.

— Quelqu'un qui a également beaucoup changé dans ses rapports avec Phillipa, observa Edmund, c'est Mrs. Lucas. Elle a appris que, par la mort de Belle Gædler, Phillipa et Julia sont devenues fort riches et elle nous a envoyé, en guise de cadeau de

mariage, des pincettes à asperges en argent. Je me ferai une joie de *ne pas* l'inviter à la noce.

— Ils furent heureux et ils eurent beaucoup d'enfants, conclut Patrick. Je parle d'Edmund et de Phillipa...

Après une hésitation, il ajouta :

— Et peut-être aussi de Julia et de Patrick.

— Rien à faire ! s'écria Julia. L'inspecteur a accusé Edmund d'être un coureur de dot, mais c'est évidemment à toi qu'il songeait.

— Et voilà ! dit Patrick. Voilà la reconnaissance des filles ! Après tout ce que j'ai fait pour celle-là !

— C'est tout juste si, parce qu'il n'a pas de tête, je n'ai pas été fourrée en prison ! répliqua Julia. Quand la lettre de sa sœur est arrivée, j'ai bien cru que ça y était... Je crois bien qu'en fin de compte je vais faire du théâtre.

— Toi aussi ?

— Pourquoi pas ? La place de la vraie Julia va être libre, n'est-ce pas ? Alors ?

ÉPILOGUE

— Il faut que nous nous occupions de commander les journaux, dit Edmund à Phillipa, le lendemain de leur retour à Chipping Cleghorn, après leur voyage de noces. Allons chez Totman !

Mr. Totman, un homme de forte corpulence, qui se déplaçait en prenant son temps, leur réserva l'accueil le plus aimable.

— Heureux de vous revoir, monsieur. Et vous aussi, *madame*.

— Nous venons vous commander des journaux.

— À votre service, monsieur. Madame votre mère va bien, j'espère ? Elle se plaît à Bournemouth ?

— Énormément, répondit Edmund, qui n'en savait rien du tout.

— Ça ne m'étonne pas. C'est une ville très agréable. Nous y avons passé nos vacances l'an dernier et Mrs. Totman s'est beaucoup plu là-bas.

— J'en suis ravi. Pour ces journaux...

— On m'a dit qu'on jouait une pièce de vous, à Londres. Très amusante, paraît-il.

— Elle marche bien...

— On m'a précisé qu'elle s'appelait *Les éléphants oublient aussi*. Vous me pardonnerez de vous poser la question, mais je croyais que c'était le contraire, qu'ils n'oubliaient jamais...

— Vous avez raison... et on m'a fait cette observation si souvent que je commence à me demander si mon titre est aussi bon que je l'imaginais... Pour ces journaux...

— Je crois que c'est le *Times* que vous preniez, monsieur ?

Mr. Totman attendait, le crayon sur son bloc.

— Non, le *Daily Worker*, répondit Edmund d'une voix ferme.

— Et le *Daily Telegraph*, ajouta Phillipa.

— Le *New Stateman*, rajouta Edmund.

— Le *Radio Times*, surenchérit Phillipa.
 — Le *Spectator*.
 — Le *Gardener's Chronicle*.
 Ils s'arrêtèrent pour reprendre haleine.
 — Et naturellement, la *Gazette* ?
 — Non, dit Edmund.
 — Non, dit Phillipa.
 — Je vous demande pardon, vous voulez bien la *Gazette* ?
 — Non, dit Edmund.
 — Non, appuya Phillipa.
 Mr. Totman n'aimait pas les équivoques.
 — J'ai bien compris ? Vous ne voulez pas de la *Gazette* ?
 — Non, nous n'en voulons pas.
 — Certainement pas !
 — Vous ne voulez pas la *North Benham News and Chipping Cleghorn Gazette* ?
 — Non.
 — Vous ne voulez pas que je vous la fasse porter chaque semaine ?
 — Non, répliqua Edmund. C'est clair ?
 — Oui, monsieur, oui.
 Edmund et Phillipa partis, Mr. Totman passa dans son arrière-boutique.
 — Alors, demanda Mrs. Totman, qu'est-ce qu'ils veulent comme journaux ?
 Mr. Totman récapitula.
 — *Le Daily Worker, le Daily Telegraph, le Radio Times, le New Stateman, le Spectator* et... voyons... le *Gardener's Chronicle*.
 — Et la *Gazette*, bien entendu ?
 — Non. Ils n'en veulent pas.
 — Hein ?
 — Ils refusent la *Gazette* ! C'est ce qu'ils m'ont dit.
 — Tu ne sais pas ce que tu racontes ! déclara Mrs. Totman. Avoue que tu deviens sourd ! La *Gazette*, bien sûr qu'ils la veulent ! Tout le monde la prend. Sans elle, comment saurait-on ce qui se passe par ici ?

FIN